



**UNIVERSITÉ DE 'AÏN-CHAMS
FACULTÉ AL-ALSUN
DÉPARTEMENT DE FRANÇAIS**

THÈSE DE DOCTORAT

**LE FRANÇAIS DES CITÉS D'APRÈS LE ROMAN
"BOUMKOEUR" DE RACHID DJAÏDANI**

**PRÉSENTÉE PAR
RANIA ADEL HASSAN AHMED
MAÎTRE-ASSISTANTE AU DÉPARTEMENT DE FRANÇAIS**

**SOUS LA DIRECTION DE
PROF. DR. MONA AHMED ABDEL-AZIZ
PROFESSEUR DE LINGUISTIQUE AU DÉPARTEMENT DE FRANÇAIS**

**PROF. DR. ELWEYA SOLIMAN EL-HAKIM
PROF-ADJOINT AU DÉPARTEMENT DE FRANÇAIS**

2005

Abstract

Nom de la chercheuse: Rania Adel Hassan Ahmed

Titre de la thèse: Le français des cités d'après le roman "*Boumkoeur*" de Rachid Djaidani

Grade: Doctorat Al-Asun en langue française

Université de 'Aïn-Chams

Faculté Al-Asun

Département de français

L'année de la promotion: 1998

L'année de l'obtention du grade de magistère: 2002

L'année de l'obtention du grade de doctorat: 2005

La thèse vise à mettre l'accent sur une variété de la langue française qui ne cesse de gagner du terrain et qui, par la suite, suscite beaucoup de remous. Le français contemporain des cités est un parler qui reflète l'influence des facteurs sociaux notamment la pauvreté, l'isolement et la violence sur le comportement langagier des banlieusards.

L'étude de ce parler est inséparable de l'étude du contexte social de la cité et de son histoire. Les caractéristiques de ce parler sont essentiellement lexicales. La langue des banlieues puise dans divers procédés sémantiques et formels qui sont l'objet d'étude de la thèse.

Résumé

Les années quatre-vingt-dix ont témoigné de l'éclosion d'un parler, notamment entre les jeunes, que les linguistes sont convenus d'appeler le français contemporain des cités (FCC). Ce parler fut un phénomène de mode, raison pour laquelle les médias, la musique et la littérature ont eu recours à son lexique, contribuant de la sorte à sa vulgarisation et sa propagation. Si les banlieues étaient le lieu d'origine de cette variété, le FCC les a dépassées et s'il était essentiellement pratiqué par les jeunes des cités, il est devenu commun à tous les adolescents, couches sociales confondues, et même à des adultes.

Les fins du FCC varient en fonction des interlocuteurs; elles peuvent être identitaires, cryptiques ou ludiques. Les usagers de ce parler tentent soit d'affirmer leur appartenance à une couche sociale marginalisée, soit de rendre leurs discours mystiques devant un intrus, soit de suivre l'air du temps.

La thèse braque la lumière dans la première partie sur la conjoncture sociale des cités et sur le vécu de leurs habitants. Les banlieues sont, à vrai dire, des lieux de réclusion et des ghettos de frustration. La violence juvénile liée à la cité traduit la désorientation des adolescents.

Dans la deuxième partie, nous avons essayé de souligner les procédés de formation lexicale qui sont d'ordre sémantique.

Ces procédés sont principalement: l'argot, les marques transcodiques et la métaphore. Des termes vieux, anglais ou arabes, des termes où il y a un glissement de sens surgissent et envahissent le FCC.

Dans la troisième partie, nous avons tenu à étudier les procédés formels de formation lexicale qui sont le verlan, l'abréviation, la dérivation et la composition. Les usagers du FCC préfèrent renverser l'ordre des syllabes du mot, supprimer une syllabe au début ou à la fin du terme ou utiliser des suffixes et des préfixes notamment populaires.

La thèse étudie ce parler à travers un roman de Rachid Djaïdani, *Boumkoeur*, dont les événements se déroulent dans les banlieues et qui constitue un réquisitoire contre la société.

Introduction

*"Au moment où disparaissent le corse, le breton, l'argot de Pantruche, se crée sous nos oreilles un nouveau français, mixage de voix francophones, langue d'un nouveau terroir: celui des cités de transit, des bidonvilles et des terrains vagues. "*¹

Depuis une quinzaine d'années, un phénomène linguistique n'a cessé de polariser l'attention vu sa vitalité et son dynamisme: c'est la propagation d'un parler qui a été baptisé le français contemporain des cités (FCC) ou, tout court, la langue des cités. Ce parler dont l'apparition date des années quatre-vingt-dix semble être une extension du français des jeunes qui avait connu une forte diffusion dans les années quatre-vingts et qui tendait à développer "*sa composante (dominante) périphérique, ethnoculturelle*"²

La crise des banlieues a contribué à donner au FCC une dimension sans précédent et a permis de témoigner d'une "*convergence sociolinguistique générationnelle dans la connaissance et l'emploi de certaines formes lexicales, repérées comme périphériques d'un point de vue normatif*"³. C'est ainsi que la langue de la rue qui "*se pose en opposition au français soutenu que l'on apprend à l'école*"⁴, a commencé à imposer son lexique et à dicter l'évolution de la langue française. Cette langue de la rue a étendu son éventail partout. Elle est sortie des tours pour se répandre dans les six coins de l'Hexagone.

Le FCC constitue un champ de renouvellement de la langue française qui était précédé par un autre avec lequel il se croise, à savoir le français branché. Si le FCC est né dans les banlieues, le français branché a vu le jour dans les bistrotts, les cafés parisiens de mode et les boîtes de nuit fréquentés par ceux qui s'habillent new wave dans les années quatre-vingts. Si "brancher sur", c'est être au courant de, en relation avec, le français branché est caractérisé par les termes et les tournures les plus en vogue, voire "dans le vent". Parler français branché, c'est être au goût du jour, c'est suivre la phraséologie du temps. Un véritable coup de pouce a été donné à ce mot par le président François Mitterrand qui n'a pas hésité à l'employer au cours d'un entretien avec le journaliste Yves Mouroussi en 1985. Cette année même a témoigné de l'apparition de l'expression *ça me branche* qui signifie *ça me plaît*. Ce qui prouve que "*[. . .] les branchés ne constituent pas une classe sociale précise: le serveur d'un restau du quartier des Halles peut être aussi branché que le patron du journal Actuel*"⁵

Les usagers du français branché ne forment point un groupe homogène clos. Ce sont essentiellement les gens qui aiment lire les quotidiens, assister à des spectacles et

¹ SEGUIN, Boris et TEILLARD, Frédéric, *Les Céfrans parlent aux Français, chronique de la langue des cités*, Paris, Point Virgule, Calmann-Lévy, 1996, pp. 82-83.

² BOYER, Henri, "Le français des jeunes vécu/vu par les étudiants, enquêtes à Montpellier, Paris, Lille" in *Langage et société*, n: 95, mars 2001, Paris, Maison des Sciences de l'homme, p. 76.

³ *Ibid.*, p. 85.

⁴ CERTA, Pascale, *Le français d'aujourd'hui, une langue qui bouge*, France, une coédition Radio France et Balland/Jacob-Duvernoy, 2001, pp. 12-13.

⁵ BOYER, Henri, "Le jeune tel qu'on le parle" in *Langage et société*, n: 70, décembre 1994, Paris, Maison des sciences de l'homme, p. 86.

suivre la mode. Il s'agit donc des intellectuels certes mais aussi des cadres et des professionnels issus de la couche moyenne qui emploient cette variété relancée par la publicité.

Une décennie après l'écllosion du français branché, c'est au tour du FCC de s'épanouir. La localisation sociogéographique l'emporte et les auteurs s'intéressent à nous livrer une chronique de la langue des cités et à nous proposer le "dico" de la banlieue.

A l'heure actuelle, le FCC pénètre progressivement dans la langue commune, transmis par les médias et le rap. On témoigne donc d'un épanouissement de la culture des cités qui est foncièrement pluriethnique et hybride. Cette culture se manifeste à travers l'art que ce soit le cinéma, la télévision ou la production littéraire des ouvrages dits beurs. Nous assistons par la suite à un renouvellement de la culture et de la langue françaises grâce aux apports venus d'ailleurs. *"La base de cette renaissance culturelle est une dynamique de métissage et de ré-appropriation linguistique dont les sources se trouvent dans les zones urbaines de la France d'aujourd'hui"*⁶.

Il nous a donc paru impossible de fermer les yeux sur ce parler qui fait tache d'huile. La télévision a, de son côté, contribué efficacement à donner un coup de pouce à cette langue, et nombre de speakers et d'émissions populaires ont donné la parole au menu peuple, et ce sous prétexte d'ôter les tabous et de faire bouger les choses. En s'insinuant dans le quotidien des gens, la télévision est parvenue à diffuser des mots et des tournures familières. Des entorses ont été faites à la langue et se sont généralisées. Tout ce qui est dit à la télévision est écouté par des millions, répété et utilisé.

"On peut le constater tous les jours tant ils ont l'habitude, via le petit écran, de rentrer dans nos salons, les politiques ne rechignent pas à pimenter de pépites argotoïdes ou branchouillardes leur classique langue de bois"⁷

Pour sa part, la publicité ne va pas tarder à mettre cette langue au goût du jour. La naissance en masse de plusieurs expressions en sera le résultat. Certaines seront éphémères, alors que d'autres seront intégrées à la langue. La publicité a, pour ainsi dire, présenté un modèle de parler qui sera adopté par tous, notamment par les jeunes des classes moyennes. Ceux-ci trouveront bon et à la mode de "tchatcher banlieue". *"D'autant que, comme le révélait déjà le sondage Médiamétrie de 1996, 88% des jeunes pensent que la pub est un moyen d'être au courant de ce qui est nouveau"*⁸

La presse écrite a également eu sa part dans la promotion du FCC. En accordant un intérêt à ce parler, la presse l'a domestiqué, le rendant compréhensible aux adultes qui étaient, auparavant, incapables de le déchiffrer. *"On le présente comme une curiosité linguistique complexe certes, mais parfaitement convenable et même utile"*⁹.

Ce faisant, sous la pression médiatique, une poignée de mots ont vu le jour, se sont diffusés et ont fait leur apparition dans les dictionnaires. *"Parler tic, c'est donc*

⁶ GEESEY, Patricia, "Code, camouflage et verlan, l'innovation linguistique dans Ils disent que je suis une beurette et Salut Cousin" in *Algérie: nouvelles écritures, études littéraires maghrébines*, n: 15, sous la direction de Charles BONN, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 145.

⁷ MERLE, Pierre, *Le prêt à parler*, Paris, Plon, 1999, p. 9.

⁸ *Ibid.*, p. 173.

⁹ BOYER, Henri, "Le jeune tel qu'on le parle", p. 89.

employer ces mots et formules épidémiques, coqueluches qui tendent à faire leur lit dans le langage courant depuis le début de la décennie"¹⁰

Tous ces facteurs se sont conjugués pour survaloriser ce langage et pour augmenter l'engouement et la fascination des gens pour le FCC. Et si ce français est essentiellement une création des jeunes des banlieues, beaucoup d'adultes se sont intéressés à l'apprendre et à l'utiliser, par volonté, non seulement, de retrouver la jeunesse perdue pour toujours, mais aussi de s'identifier, par sympathie, aux cités.

"Ce qui est décrit comme un phénomène de diffusion n'est autre chose que le processus résultant de la lutte de concurrence qui conduit chaque agent, au travers d'innombrables stratégies d'assimilation et de dissimilation (par rapport à ceux qui sont situés devant et derrière lui dans l'espace social et dans le temps) à changer sans cesse de propriétés substantielles"¹¹, *comme la prononciation ou les tours de syntaxe.*

Certes, en contrôlant la langue française et en la pétrissant, l'habitant de la cité

"tire parti de sa faiblesse [. . .] en jouant de la stratégie proprement symbolique de la provocation et du témoignage pour arracher des ripostes, symboliques ou non, impliquant une reconnaissance"¹²

Et nous nous demandons: comment la cité laisse-t-elle son empreinte sur les sujets parlants? d'où provient l'importance qu'a acquise le français banlieusard? Quelles sont les raisons qui ont mené à sa consécration? De quoi sera-t-il qualifié? de variété, de dialecte, de sabir? Et où sont puisées ses sources?

C'est afin de pouvoir répondre à ces questions que nous avons choisi d'étudier ce français. Notre choix est motivé par plusieurs facteurs:

Tout d'abord, le système éducatif en France, après avoir dévalorisé pendant des années toutes les formes d'expression qui sont écartées du bon usage et de la langue légitime, a récemment reconnu l'inefficacité de cette méthodologie. Le fait de rejeter et de marginaliser tout enfant qui ne parle pas bien le français a prouvé ses revers. Le système éducatif a ainsi commencé à se pencher sur les variantes relevées chez les étudiants réussissant mal afin d'ajuster l'enseignement. Il a donc saisi l'importance de prendre en considération toute altérité de la langue de l'Autre afin de mieux la connaître. Cette prise en considération permettrait l'ascension sociale aux jeunes des classes défavorisées ne possédant pas la langue standard.

Partant, les formes langagières des enfants de la cité doivent être étudiées et analysées afin de les aider. Il faut s'habituer à appréhender les écarts par rapport à la norme comme une hétérogénéité essentielle et non pas comme une illégitimité à bannir. En étudiant la langue de l'Autre, on tend à l'intégrer à la société.

"Il s'agit de pouvoir éviter l'instauration de rapports d'exclusion au nom des sacro-saints "ils ne parlent pas français", "il n'y a que des

¹⁰ MERLE, Pierre, *Le prêt à parler*, p. 57.

¹¹ BOURDIEU, Pierre, *Ce que parler veut dire, l'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982, p. 57

¹² *Ibid.*, p. 144.

mots grossiers dans ces parlers", et autres "on ne sait plus parler français dans les banlieues"¹³.

Le second facteur est que:

"cette langue non standard a acquis un droit de cité dont atteste la lecture des titres des journaux et de magazines, des romans, documents et dictionnaires de toutes sortes ou l'écoute de la radio et de la télévision"¹⁴.

Nous ne pouvons plus donc la négliger.

Troisièmement, il ne faut pas sous-estimer ce langage en marge, comme certains se plaisent à le croire.

Il est "*au contraire étonnamment fertile. C'est un volcan bouillonnant dont la lave serait faite de métaphores et de pépites linguistiques. Une alchimie des mots concoctée par des sorciers de la langue et des acrobates de la rhétorique [. . .]. Une chose est sûre: en banlieues, l'imagination est au pouvoir*"¹⁵

Quatrièmement, il nous a paru tentant d'initier tout francophone à une variété de la langue qui ne cesse de gagner du terrain mais qui est méconnue hors de l'Hexagone. Tout francophone doit la savoir, même s'il n'a pas l'intention de la parler sous peine d'être mal vu. "*L'étranger a eu accès chez lui au français central, à celui de la langue écrite. Il croit en arrivant en France, savoir le français très très bien. Mais il y a toujours des pièges qui le guettent*"¹⁶.

Par conséquent, l'étude du FCC s'inscrit dans la sociolinguistique, discipline qui a vu le jour au cours des années soixante et qui comme son nom l'indique a deux composantes fondamentales, la langue et la société. En ce sens qu'elle s'intéresse à étudier le rapport ou la corrélation entre les variables linguistiques et les paramètres sociaux. Elle accorde un intérêt particulier et une attention considérable au sujet parlant dont le langage porte l'indice de son origine et de son niveau social. Toutes les variétés remarquées dans une communauté linguistique ne sont que le reflet de la structure sociale. Les pratiques langagières d'un individu sont influencées par le contexte social aussi bien que par les représentations qui s'y trouvent. Parler, c'est choisir entre plusieurs variables linguistiques d'ordre phonique, lexical ou syntaxique. Un choix qui est la traduction du système socioculturel du locuteur.

Nous avons de même choisi d'étudier ce français à partir d'une oeuvre littéraire romanesque, à savoir *Boumkoeur*, et ce, étant donné que le roman est "*une biographie et une chronique sociale (et) on a toujours pu montrer que la chronique sociale reflétait plus ou moins la société de l'époque*"¹⁷.

¹³ GOUDAILLIER, Jean-Pierre, "De l'argot traditionnel au français contemporain des cités" in *La Linguistique, Argots et Argotologie*, vol 38/2002-1, Paris, PUF, p. 13.

¹⁴ ANTOINE, Fabrice, "Des mots et des oms, verlan, troncation et recyclage formel dans l'argot contemporain" in *Cahiers de lexicologie*, n: 72, 1998-1, sous la direction de Bernard QUEMEDA, Paris, Didier érudition, L'Institut national de la langue française, p. 47.

¹⁵ BOYER, Henri, "Nouveau français, parler jeune ou langue des cités?" in *Langue française, Les mots des jeunes, Observations et hypothèses*, n: 114, juin 1997, Paris, Larousse, Bordas, pp. 11-12.

¹⁶ DUNETON, Claude, "Une langue à deux faces" in *Lexiques*, coordonné par Amr Helmy Ibrahim, Paris, Hachette, 1999, p. 195.

¹⁷ GOLDMANN, Lucien, *Pour une sociologie du roman*, Paris, Gallimard, 1964, pp. 33-34.

Au cours du XX^{ème} siècle, deux courants de pensée se sont affrontés: le premier est celui des formalistes purs qui voyaient que toute production artistique ne pouvait être jugée que selon les qualités esthétiques, le second est celui des sociologues purs qui estimaient que les structures qui sous-tendaient la création artistique traduisaient la réalité historique et en constituaient un élément.

La sociologie littéraire a, de son côté, tenté de trouver un compromis entre l'appréciation esthétique réservée à la critique et la perception sociologique de la littérature. Elle s'est acharnée à démontrer la corrélation entre la production littéraire et la conscience collective du groupe qui l'a créée. Pour la sociologie des faits littéraires, il existe derrière l'écrivain tout le groupe dont il fait partie. Toute oeuvre est donc sociologiquement significative. De toute évidence, il est très difficile que le roman soit fondé sur la pure création individuelle sans aucun fondement dans la société. De tout temps, on disait que la littérature est le miroir de la société. Elle est même

"l'aboutissement à un niveau de cohérence très poussé des tendances propres à la conscience de tel ou tel groupe, conscience qu'il faut concevoir comme une réalité dynamique orientée vers un certain état d'équilibre"¹⁸

Nous nous sommes basée sur l'approche de Goldmann qui a conçu le rapport entre l'art et la société en terme de reflet.

Ajoutons à cela que si les romans se divisent en roman à héros problématique basé sur la vie individuelle et roman non biographique correspondant à la dissipation de l'individualisme; entre les deux, il y a une

"période de transition beaucoup plus variée et plus riche en types de création romanesque, née du fait que, d'une part, la disparition du fondement économique et social de l'individualisme, ne permet plus aux écrivains de se contenter du personnage problématique comme tel sans le relier à une réalité qui lui est extérieure et que, d'autre part, l'évolution économique, sociale et culturelle, n'est pas encore assez avancée pour créer les conditions d'une cristallisation définitive du roman sans héros et sans personnage"¹⁹

Et c'est dans ce type intermédiaire que vient se placer *Boumkoeur*, premier roman de Rachid Djaïdani, paru en 1999. Comédien, boxeur, écrivain, Djaïdani est un français d'origine algéro-soudanaise. Il fait partie des auteurs des années quatre-vingt-dix qui ont donné un nouveau tournant à la littérature dite beur. Cette littérature, parue dans les années quatre-vingts, souligne que nous avons affaire à un groupe d'écrivains ayant des caractères ethnique et social singuliers. C'est une littérature appréhendée selon les origines de ses auteurs, ce qui est un peu regrettable puisqu'il s'agit d'une vision très réductrice de classification. C'est également une littérature qui préoccupe l'opinion générale car elle dévoile la complexité et les inégalités sociales contemporaines.

Les auteurs beurs, tout en évoquant un thème qui leur est cher, l'immigration, le traitent différemment. Ils ne signalent plus le retour mythique au pays d'origine, mais présentent des héros qui souffrent de l'exclusion au même titre du reste de la population. Leur problématique principale est la place de l'individu dans la société française.

¹⁸ *Ibid.*, p. 41.

¹⁹ GOLDMANN, Lucien, *Op.cit.*, pp. 85-86.

En réalité, Djaïdani est un jeune de banlieue dont la vie ne présageait rien d'exceptionnel.

"Tête cramée et fringues hip hop, ce jeune lascar, vous l'auriez fourré dans la catégorie des rappeurs au mieux et au pire des racailles. Ceux qui ne parlent pas en français correct, c'est à peine qu'ils savent lire, vous pensez. Pourtant Rachid a pondu un roman qui est venu percuter les oeuvres de Marguerite Yourcenar dans les rayons des librairies"²⁰

Avec plus de 90.000 exemplaires vendus, *Boumkoeur* est un best-seller, "les médias se sont rués sur ce phénomène de banlieue qui vend plus que les prix Goncourt"²¹

Boumkoeur est une quasi-autobiographie de l'auteur, c'est l'adolescence à peine romancée de Djaïdani, qui est évoquée; d'où la coïncidence entre les valeurs véhiculées dans le roman et la société des cités. L'autobiographie a toujours été appréhendée comme l'expression d'un processus social historiquement daté. Le protagoniste Yaz est un double de Djaïdani, c'est le prototype de la plupart des jeunes des cités-dortoirs. Il est même le symbole et l'incarnation de toute une génération née dans la "galère".

Yaz a 21 ans, et habite l'une des tours des cités; il mène une vie d'enfer entre un père pauvre et chômeur, une mère soumise, un frère qui fait du trafic de drogue et une soeur indécente. Il avait, en outre, un frère qui a trouvé la mort suite à une overdose de stupéfiants. Le rêve de Yaz est précis: exister. Chose qui n'est pas aussi simple que nous pouvons le croire. Il doit lutter et combattre. Pour donner un sens à sa vie, il décide d'écrire une chronique de la cité avec l'aide d'un voyou, Grézi. Toutefois, l'affaire tourne mal et le héros devient vite victime d'une escroquerie commise par son copain. Ce dernier prétend qu'il a tué un garçon à la sortie de l'école et demande à Yaz de passer quelques jours avec lui dans une cave, le temps de demander une rançon à la famille de Yaz qui croyait à son enlèvement. La police dévoile l'affaire: Grézi est jugé et Yaz reprend sa vie monotone.

Boumkoeur est ainsi le roman des moeurs de la banlieue, c'est un récit sous forme de flashes de la vie de Djaïdani, de drames familiaux et de brouilles tragiques. Il sélectionne les scènes qui vont droit au coeur et qui traduisent la cité avec ses ennuis.

"[. . .] le premier roman de Rachid Djaïdani se veut avant tout un témoignage brut, sans fioriture ni jugement, la chronique d'une cité ordinaire si l'on peut dire. Même s'il s'agit d'une fiction, son scénario puise largement dans les expériences personnelles de son auteur [. . .]"²²

Djaïdani nous livre des scènes authentiques de la société adonnée au culte du mal, loin de l'image de la jungle urbaine vulgarisée par les médias. Il est pris entre deux volontés: témoigner et produire. Il se réapproprie son histoire, la change et la reformule.

"[. . .] la chronique des parcours, le tableau des existences s'enrichit, se complexifie pour mettre à nu, à travers la diversité et

²⁰ MADANI, Karim, "Lascar écrivain, rencontre de Rachid Djaïlani auteur de Boumkoeur" in http://www.inventaire-invention.com/Archives/madani_djailani.htm

²¹ MADANI, Karim, "Lascar écrivain, rencontre de Rachid Djaïlani auteur de Boumkoeur" in http://www.inventaire-invention.com/Archives/madani_djailani.htm

²² Anonyme: " La cité dort" in www.campushec.com/Archives2001-2002/Culture/signe_cite/boumkoeur.htm

l'originalité des personnages, des pans entiers de la société française dans son rapport à son passé colonial, à l'histoire de l'immigration, dans son rapport à elle-même"²³

Son but est de défendre les faibles et de critiquer la dite démocratie française. "*La politique est bonne lorsqu'elle se fait par de vrais bonhommes qui ne se nourrissent pas de la misère de leur frère pour se redorer le blason*"²⁴. Tout en rejetant un réel traumatisant, Djaïdani a souligné la volonté des jeunes de créer un monde vivable au-dessus des problèmes. Il nous présente les cités et leurs jeunes pris entre les principes républicains et la réalité discriminatoire, entre une France qui leur est hostile et un pays d'origine mythique, entre le racolage électoral et l'engrenage du chômage. *Boumkoeur* est un roman qui cherche à mettre à nu un monde où croupissent la violence et les mauvais coups, reproduisant ainsi l'image misérabiliste des jeunes. Par le biais d'un esprit critique affûté, il fait un regard cru sur la France, un réquisitoire contre la société et le monde carcéral. En un mot, c'est un roman qui a l'effet d'un coup de poing.

Pour réaliser son but, Djaïdani fait paraître Yaz comme un témoin scripteur ou un énonceur psychosocial. On ne doit pas le considérer comme une subjectivité.

"L'énonceur psychosocial réunit en lui-même tous les types d'usages de la langue en fonction des situations [. . .]. Il est à la fois, selon les circonstances, le locuteur qui prononce et l'énonciateur qui agit, tout comme il est à la fois, quand ce n'est pas lui qui parle, l'allocutaire auquel sont adressés les mots et le destinataire des actes de langage [. . .]"²⁵.

Boumkoeur est un livre qui transmet le vécu et le quotidien des cités, c'est un roman plein de moments de vie. Le texte joue avec les discours de banlieue afin de créer un espace linguistique et littéraire, et acquiert une allure familière et amusante. L'écriture est par là même vivante et jeune.

"Une écriture d'apparence facile, mais où l'on (res)sent déjà une vraie plume, un vrai talent et une vraie maturité. Pas facile d'écrire [. . .] mais très agréable de lire du Djaïdani. Pour le ton Rachid Djaïdani. Drôle, alerte et rempli de vie. Un ton qui nous donne envie de lire, un ton qui fait tourner les pages et qui nous rend triste d'être déjà arrivé à la fin"²⁶

On a même dit que Djaïdani est un écrivain qui sait faire l'équilibre entre "*le jeu et la vérité, le rire et le coup de poing à l'estomac, la blague et l'émotion, (il est) imprévisible, lyrique, insolent, grave*"²⁷

A travers *Boumkoeur*, Djaïdani s'en prend à une société dominante "*laquelle cherche à construire des frontières culturelles dites et non-dites*"²⁸. Ce faisant, la

²³ HARZOUNE, Mustapha, "Littérature: les chausse-trapes de l'intégration" in <http://www.adri.fr/HM/articles/1231/1231a.html>

²⁴ DJAIDANI, Rachid in www.tactikollectif.org/politic/politic.htm

²⁵ HAGEGE, Claude, *L'Homme de paroles, contribution linguistique aux sciences humaines*, Paris, Fayard, 1996, pp. 243-244.

²⁶ Anonyme: "Boumkoeur de Rachid Djaïdani" in http://www.les-marcheurs.net/~pole_lecture/sauton/Chroniques/Djaidani.html

²⁷ REMOND, Alain, "L'Apostropheur" in *Télérama*, n: 2565, 10/03/1999.

²⁸ GEESY, Patricia, *Op.cit.*, pp. 146-147.

sophistication littéraire a cédé la place à la désinvolture langagière. En traitant une société périphérique, il a opté pour une langue elle aussi périphérique. Il s'est éloigné délibérément de la langue officielle pour puiser son parler dans l'argot et le verlan ainsi que dans les pratiques hybrides. C'est comme s'il accordait à la langue française un nouveau souffle. Ainsi, Djaïdani fait-il preuve dans *Boumkoeur "d'une maîtrise de la langue, du rythme des phrases, d'une capacité à malaxer les mots pour en faire jaillir l'image, le sens, le sentiment voulus"*²⁹. L'écriture de *Boumkoeur* est pour ainsi dire une écriture qui pourrait être étiquetée de décentrée: c'est une écriture qui reconstruit la langue autrement.

"[. . .] il y aura une double réfraction de l'une sur l'autre -de la forme sur la valeur et de la valeur sur la forme- et cette biréfringence des deux parties du Message causée par l'écriture fonde le décentrage. L'écriture travaille le Message dans sa forme, en même temps par la langue (grâce à elle) et contre elle (en la déformant). C'est dans ce tourniquet tautologique caractéristique de la langue, à la fois cause et effet de soi-même, que le décentrage de l'écriture et partant de la Littérature est lui-même tautologique"³⁰

Il faut donc s'attendre à de nouvelles formes langagières, à des pratiques linguistiques innovantes, à des créations lexicales qui "*fleureraient bon l'exotisme social des cités et exhameraient quelques fragrances méditerranéennes*"³¹. *Boumkoeur* est donc un répertoire du français des cités. Nous allons essayer de saisir la mise en texte littéraire du parler urbain.

Notre approche théorique est dans une large mesure inspirée par les travaux du linguiste Jean-Pierre GOUDAILLIER³². C'est sur le plan lexical que nous allons centrer notre étude et ce étant donné qu'

"à l'heure actuelle, on ne dispose pas de suffisamment d'informations sur les particularités phonologiques, morphologiques ou syntaxiques du français parlé par les jeunes des cités"³³.

L'objectif de la thèse est de relever des faits linguistiques attestés et de tenter de les référer à la sociologie de leur énonciateur. Il s'agit de montrer et d'analyser la corrélation entre les faits linguistiques et les pratiques langagières d'une part et le statut social du locuteur ou plus généralement sa taxinomie sociologique (âge, lieu de résidence, profil professionnel, origine) de l'autre. La thèse souligne les particularités sociolinguistiques et l'extralinguistique social. Les analyses sociologiques et sociolinguistiques se recoupent ainsi et se complètent.

Notre travail est divisé en trois parties. Dans la première, nous allons jeter la lumière sur la sociologie de la cité et son rapport avec la sociolinguistique urbaine. Dans les

²⁹ HARZOUNE, Mustapha, *Op.cit.*, p.4.

³⁰ LARONDE, Michel, *L'écriture décentrée, la langue de l'autre dans le roman contemporain*, Paris, L'Harmattan, 1996, pp. 10-11.

³¹ HARZOUNE, Mustapha, *Op.cit.*, p.4.

³² Jean-Pierre GOUDAILLIER est professeur de linguistique à l'Université René-Descartes, Paris V et directeur du centre de Recherches Argotologiques CARGO.

³³ LIOGIER, Estelle, "Quelles approches théoriques pour la description du français parlé par les jeunes des cités" in *La Linguistique, Argots et Argotologie*, vol 38/ 2002-1, Paris, PUF, p. 46.

deuxième et troisième parties, nous allons nous intéresser aux termes les plus employés dans ce français.

Et puisque le FCC est en perpétuelle mutation et incessant renouvellement, il nous a paru pratique de ne pas se contenter d'un relevé formel des termes mais d'axer notre étude sur les procédés de formation lexicale. Si les termes naissent et disparaissent et si des variations d'ordre diatopique peuvent paraître, les procédés restent invariables.

Ces procédés sont de deux types: le premier sémantique et le second formel. Chaque procédé sera étudié dans une partie qui lui sera consacrée.

Et afin de discerner ce qui relève de la langue de ce qui relève du style et de s'assurer que les termes employés font vraiment partie de la langue des cités, nous avons eu recours à des ouvrages lexicologiques, à des interviews avec des jeunes originaires des cités ainsi qu'à des films sur les jeunes des banlieues. Les dictionnaires de référence sont *Le Dictionnaire de l'argot français et de ses origines*³⁴, *Comment tu tchatches? Dictionnaire du français contemporain des cités*³⁵, sans oublier *Les Céfrans parlent aux Français, chronique de la langue des cités*³⁶. Nous avons également estimé nécessaire de voir le film *Le ciel, les oiseaux et ta mère*, de Djamel Bensalah réalisé en 1999 et celui de *L'esquive* de Abdellatif Kechiche réalisé en 2004.

³⁴ COLIN, Jean-Paul, MEVEL, Jean-Pierre et LECLERE, Christinan, *Le Dictionnaire de l'argot français et de ses origines*, édition Larousse-Bordas, 2^{ème} édition, 1999.

³⁵ GOUDAILLIER, Jean-Pierre, *Comment tu tchatches? Dictionnaire du français contemporain des cités*, préface de Claude HAGEGE, Paris, édition Maisonneuve et Larose, 2001.

³⁶ SEGUIN Boris et TEILLARD, Frédéric, *Op.cit.*, 1996.

Première Partie
Réflexes sur les cités

L'immigration est un phénomène social important touchant plusieurs pays du monde notamment la France. Celle-ci est un pays ouvert à l'immigration en général et à celle des Arabes maghrébins en particulier. L'Algérie était la première des pays du Maghreb à être conquise en 1830 et était considérée comme étant un des départements français; la Tunisie et le Maroc étaient des protectorats respectivement en 1881 et 1912.

Les immigrés arabes ont toujours joué un rôle important mais malheureusement méconnu dans l'industrie française. La main-d'oeuvre immigrée a été employée dans les secteurs délaissés par la main-d'oeuvre nationale, il s'ensuit que les salaires moyens des immigrés étaient inférieurs à ceux des Français, écart dû à une différence de qualification entre les deux populations productives. Bien plus, ils étaient les premières victimes de la réduction des emplois et ont souvent traversé des crises de chômage plus aiguës que le chômage des Français. Les immigrés regrettaient toujours les pratiques discriminatoires à l'embauche.

Cet état de choses a mené les immigrés à habiter des taudis peu confortables et à vivre dans les cités comme des marginaux. Le lieu de leur habitation est révélateur de leur niveau économique.

Les conditions pécuniaires lamentables des immigrés les ont empêchés d'abandonner les HLM pour un habitat pavillonnaire. Ils sont donc restés piégés dans ces habitats et un processus de ghettoïsation a eu lieu.

Déprimés, indécis, tiraillés entre deux mondes, se trouvant au carrefour et au creuset de deux sociétés, souffrant d'une ambivalence culturelle, les fils des immigrés tombent assez souvent dans la délinquance et l'échec scolaire. Toutefois, il leur arrive de développer des formes langagières considérées comme marginales pour afficher leur révolte contre la société dominante.

Premier Chapitre
Vision sociologique

*"L'unique principe commun à l'ensemble des habitants démunis de la banlieue est bien, semble-t-il, la frustration, l'amertume nées d'aspirations consommatrices et statutaires sans cesse contrecarrées par la contrainte économique, la situation de dépendance et la stigmatisation du quartier"*³⁷

Pauvreté, violence, délinquance, racisme. Telles sont les grandes caractéristiques marquant les cités sur lesquelles l'actualité a braqué les projecteurs dans les années quatre-vingts et quatre-vingt-dix. Bien que présentes depuis des dizaines d'années, les banlieues n'ont attiré l'attention que vers la fin du XX^{ème} siècle. Les médias se sont intéressés au cours des deux dernières décennies du siècle passé à refléter les événements qui ont eu lieu dans les zones sensibles, et par là, ils ont permis à toutes les couches de la population française de mieux connaître ces quartiers et leurs habitants. Stigmatisées, critiquées, placées sous le signe du mal, les cités n'ont fait depuis qu'animer les discours.

« La cité est en effet souvent présentée avant tout comme un espace anémique, incontrôlable. Ses habitants sont décrits comme des groupes à part, que la précarité a éloignés des normes de comportement et des règles de conduite acceptées. Dans cette représentation dominante, le manque et la déviance sont étroitement associés, les populations de la banlieue sont vues sous l'angle double de la misère qu'elles subissent et, pour partie d'entre elles tout au moins, du danger qu'elles représentent pour l'ordre social. La banlieue est à la fois pitoyable et menaçante, on la plaint et on la craint dans le même temps »³⁸

Cette condamnation hâtive des banlieues est due à ce que les cités sont toujours considérées comme les sanctuaires de la violence et d'insécurité. Mais pour avoir une image plus objective, loin des préjugés et des stéréotypes vulgarisés par les médias, il importe d'étudier l'historique des cités. Celles-ci se sont imposées et ont connu un développement anarchique et chaotique au fil des années.

C'est depuis le XIX^{ème} siècle que la France a témoigné d'une vague d'exode rural due à la révolution industrielle. Résultat : décroissance de la population travaillant dans l'agriculture. « [. . .] elle est estimée à près de 70% en 1789, elle n'est plus que de 55% vers 1850 »³⁹

C'est à cette époque là qu'ont commencé à déferler sur la France les vagues d'immigration pour combler sa pénurie en main d'oeuvre. A ce moment, l'immigration était libre et de peu d'importance, toutefois elle ne cessait de s'accélérer.

³⁷ VILLECHAISE-DUPONT, Agnès, *Amère banlieue, les gens des grands ensembles*, Paris, Grasset et Fasquelle, Le Monde de l'éducation, 2000, p. 49.

³⁸ *Ibid.*, p. 9.

³⁹ DEBBASCH, Charles et PONTIER, Jean-Marie, *La société française*, Paris, Dalloz et Armand Colin, 2001, p. 37.

Des Belges essentiellement des Wallons sont venus travailler dans les filatures du Nord.

Dès 1905, plusieurs centaines de travailleurs algériens ont été embauchés dans la région marseillaise comme salariés dans les raffineries et les huileries. Il s'agit essentiellement d'une main-d'oeuvre kabyle qui était censée remplacer les ouvriers grévistes italiens. C'est à partir de Marseille, que va s'effectuer la montée de certains Kabyles vers les mines et les industries de Paris. Progressivement, les déplacements vont se faire non plus en direction des villes côtières et des stations balnéaires, mais vers les villes et les régions industrielles.

A Paris, ces salariés sont employés dans le bâtiment, les industries chimiques, les chemins de fer et le métropolitain. Le courant migratoire fut renforcé en 1913 grâce à un arrêté du Gouverneur Général supprimant le permis de voyage. Les immigrés se regroupaient par villages ou par régions et construisaient des réseaux de solidarité. Ils ont formé ce qu'on pourrait appeler une contre-société qui avait ses points de repère, ses coutumes et traditions et ses interdits. Ce qui a plus ou moins empêché leur complète intégration à la société d'accueil.

La Première Guerre mondiale va promouvoir la deuxième vague d'immigration. Objectif : répondre au besoin accru pendant la guerre d'ouvriers chargés de fabriquer des armes. Après la guerre, les immigrés ont comblé les gouffres dus à la perte des milliers d'hommes dans la guerre.

En 1931, la France était le premier pays d'immigration, devant même en cela les Etats-Unis. A l'époque, les étrangers ont joué un rôle très important dans la reconstruction de l'appareil productif. En tête des migrants figuraient les Italiens qui étaient pour la plupart des travailleurs manuels mais dont plusieurs étaient des exilés politiques fuyant le régime fasciste. Les Italiens se sont vite intégrés à la société française. Les Polonais ont, de leur côté, travaillé dans le secteur agricole de la région du Nord. Néanmoins, ils étaient plus attachés à leurs particularismes culturels et religieux, ce qui a freiné leur intégration. On a remarqué chez eux peu de mariages mixtes et peu de naturalisations. Les Espagnols à l'époque étaient essentiellement des agriculteurs et ceux qui ont travaillé dans le secteur industriel se sont intéressés surtout à la céramique, aux mines et au terrassement, leurs épouses étaient des femmes de ménage. Les Espagnols se sont concentrés en Aquitaine et à Languedoc.

La troisième vague a coïncidé avec la fin de la Seconde Guerre mondiale et avait pour but la reconstruction de la France et la compensation des pertes humaines. On a recensé en 1946, 1.740.000 étrangers, en 1954, 1.765.000 et en 1962, 2.170.000; et on a témoigné en 1945 de la création de l'Office national d'immigration (ONI) chargé de l'organisation des travailleurs et de leurs regroupements familiaux. A l'époque, Italiens et Espagnols constituaient presque la moitié de la population immigrée. Progressivement, l'immigration de ces groupes a stagné au profit des Maghrébins et des Portugais qui acceptaient d'effectuer les emplois les plus rebutants, les plus ingrats et les moins payés.

Dès 1945, les travailleurs algériens ont retrouvé le chemin de la France pour être affectés aux mines, à la sidérurgie et aux industries mécaniques, chimiques et textiles. L'immigration s'est ensuite accélérée avec la décolonisation et l'entrée en vigueur en janvier 1958 du traité de Rome, qui a instauré le principe de libre circulation des personnes.

« Sous la V^e République on peut parler d'une quatrième vague d'immigration qui correspond aux transformations politiques et

économiques du monde. [. . .] Durant cette période, les Italiens sont relayés par de nouvelles nationalités : ce sont les Portugais, dont le nombre est multiplié par quinze entre 1962 et 1982, les Maghrébins, les Africains d’Afrique noire, les réfugiés du sud-est asiatique »⁴⁰.

Et ce d'autant plus que les accords d'Evian de 1962 ont permis la libre circulation entre la France et l'Algérie. Les Maghrébins en général ont occupé trois régions principales qui sont la région parisienne, la région Rhône/Alpes et la région Provence/Côte d'Azur. Ils travaillaient dans l'industrie de l'automobile, les bâtiments et le commerce.

La France avait toujours voulu que ces migrations soient temporaires et conjoncturelles, néanmoins, sous l'effet du regroupement familial, elles sont devenues définitives.

La crise économique a poussé le gouvernement français à réexaminer sa politique migratoire et l'a incité à suspendre l'immigration des travailleurs en 1974.

Afin de saisir l'ampleur du problème, essayons de voir les chiffres de l'immigration.

<p>Combien d'étrangers en France ?</p>	<p>Il y a en France 6,3 millions d'étrangers "légaux" et environ 800 000 clandestins. Sur ce total, 60% sont Africains et moins de 20% européens. Sachez qu'il n'y avait en France que 1 million d'étrangers en 1914.</p>
<p>Les flux migratoires</p>	<p>Depuis 1983, il y a plus de 90 000 naturalisés en France par an, dont 35% de Maghrébins et 25% d'Africains. A titre de comparaison, de 1870 à 1914, on a naturalisé en moyenne 7000 étrangers par an, tous d'origine européenne.</p>
<p>Comparaison européenne</p>	<p>En France, les étrangers représentent 12,3% de la population, dont près de 10% des non européens. En Grande Bretagne, cette part est de 3,3%, en Espagne de 1%, en Grèce de 0,6%, en Irlande de 2,4%, au Portugal de 1%, etc. Au total l'ensemble des pays européens ne comptent que 2,3% d'étrangers non européens.</p>
<p>Où sont-ils en France ?</p>	<p>Il y a en Bretagne 1% d'étrangers. Ils représentent à Paris 17% de la population. Ce taux passe à plus de 20% en Seine-Saint-Denis.</p>
<p>Que font-ils ?</p>	<p>Parmi la population active, 1,5 millions sont étrangers: - 334 000 occupent des emplois d'ouvriers, - 414 000 occupent des emplois d'ouvriers qualifiés,</p>

⁴⁰ DEBBASCH, Charles et PONTIER, Jean-Marie, *Op.cit.*, pp. 46-47.

	<p>- 793 000 occupent des emplois "supérieurs".</p> <p>Le nombre de chômeurs parmi cette population active est de 400 000, soit un taux de 26% !</p> <p>Ce taux passe à 31% pour les non européens, à 51% pour les moins de 25 ans maghrébins ou africains et à 65% pour les jeunes femmes de ces pays tiers.</p> <p>30% des élèves parisiens sont étrangers.</p> <p>28% des condamnés emprisonnés sont des étrangers. Ce pourcentage atteint 45% dans toutes les prisons de la région parisienne.</p>
<p>Combien ça coûte ?</p>	<p>La moitié des RMistes sont étrangers. Cela représente 19 milliards de francs par an.</p> <p>Les indemnités chômage coûtent près de 48 milliards de francs.</p> <p>Les allocations familiales sont de 25 milliards de francs.⁴¹</p>

Ces flux migratoires doublés par une forte industrialisation n'ont mené qu'à renforcer l'urbanisation.

« En un siècle, les proportions se sont inversées: en 1872, la population urbaine représentait 31% de la population totale, en 1982, 69%. On peut considérer qu'aujourd'hui 80% de la population vit en zone urbaine ou périurbaine et ce mouvement n'est sans doute pas achevé »⁴²

Preuve de l'ampleur de l'urbanisation, entre 1946 et 1975, plus de 17 millions de personnes supplémentaires sont venues vivre dans les villes, accentuant le problème de l'habitation.

Le problème de logement a paru au lendemain de la Seconde Guerre mondiale qui avait causé le bombardement et l'extermination de plusieurs villes, le problème s'est aggravé avec le retour des pieds-noirs, l'exode rural, la croissance démographique et la vétusté des logements.

Les cités, tout en constituant des pôles d'attraction pour les migrants qui espéraient y trouver un eldorado, n'ont fait que semer le désordre.

"[. . .] Les enceintes établies successivement autour des villes craquent de toutes parts, les faubourgs empiètent sur les boulevards circulaires, et ce n'est même plus de faubourg dont il faut parler mais de banlieue. Ces banlieues prolifèrent de tous côtés à la périphérie des grandes villes et

⁴¹ <http://www.france-avenir.com/dossiers/10.htm>

⁴² DEBBASCH, Charles et PONTIER, Jean-Marie, *Op.cit.*, p. 37.

même des cités moyennes. On a pu comparer cette extension incontrôlée à un phénomène de cancérisation avec la multiplication rapide et anarchique des cellules. La surface urbaine s'étale »⁴³.

Dès 1958, plusieurs ordonnances et décrets ont précisé les modalités de rénovation et déterminé les zones à urbaniser par priorité (ZUP). Ces démarches ont été soutenues en 1963 par la DATAR (délégation à l'aménagement du territoire et à l'action régionale) qui a voulu renforcer l'ossature urbaine du pays.

En 1966, l'Etat a créé la Direction de l'équipement chargée de dépêcher des spécialistes aux régions à aménager. Toutefois, les mesures entreprises par l'Etat se sont heurtées à la cherté des terrains et au coût élevé de la construction; on a donc commencé à assister à la dilution du rôle étatique dans le règlement de la crise d'habitat. Les grands ensembles n'ont pas également satisfait ceux qui cherchaient un domicile à loyer abordable à cause de la médiocrité des équipements, l'insuffisance des moyens de transport ayant, en plus, accentué l'isolement.



Figure 2

On a donc commencé à parler de cités-dortoirs qui se sont multipliées à la périphérie de la ville et qui se sont muées en immenses agglomérations d'ouvriers non qualifiés et de chômeurs qui sont à la recherche illusoire d'un travail lucratif. Il en a résulté une poussée anarchique des banlieues où les équipements collectifs comme les écoles, les crèches, et la voirie font défaut. L'Etat a cherché à construire rapidement sans penser à humaniser ces espaces de vie. Ceux-ci étaient mal pensés et peu aménagés.

Les grands ensembles d'habitat collectif établis par les tayloristes au milieu du XX^{ème} siècle sont devenus à la fin du siècle des ghettos, des champs d'exclusion, un monde à la quarantaine, des espaces de réclusion.

« Les rénovations urbaines chassent les pauvres du centre des villes françaises. Ils y trouvaient peu de confort mais bien des commodités. Faut d'autres possibilités, les ZUP deviennent leur univers [. . .]. Le monde des ZUP est d'autant plus dur qu'il n'est conçu que pour habiter loin des autres, loin du centre des villes, loin des quartiers les plus attrayants, dans le voisinage des champs de betteraves ou de terrains vagues sans poésie »⁴⁴

Si un plan de construction a été lancé en 1971, il était essentiellement axé sur la réhabilitation du centre ville. On a témoigné d'un laxisme en matière d'urbanisation des quartiers périphériques. De nos jours, les cités et les banlieues sont des lieux qui appartiennent à l'espace urbain, mais qui sont plus distantes, par rapport aux

⁴³ *Ibid.*, pp. 727-728.

⁴⁴ FREMONT, Armand, *France géographie d'une société*, Paris, Flammarion, 1988, pp. 172-173.

faubourgs, de la ville. Ce sont des lieux qui résistent plus ou moins à l'emprise de la ville et qui se voient rarement reconnaître une identité.

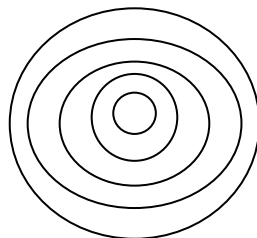
*La banlieue a rarement de nom,"on parle de la banlieue Nord (ou Sud) ou de la grande banlieue (ou de la proche banlieue). C'est que la banlieue ne constitue pas pleinement un lieu de ville: la banlieue est considérée comme un espace relativement anonyme [. . .] situé dans la dépendance d'une ville"*⁴⁵.

Les cités sont généralement strictement résidentielles sans activité économique ni vocation culturelle. Ce sont, par les différentes désignations qui leur sont accordées, des lieux de stigmatisation: quartiers mal famés, quartiers en crise, quartiers en difficulté.



Figure 3

Evoquant le diagramme de la ville conçue par l'Ecole de Chicago, Louis-Jean Calvet nous présente les cercles concentriques reflétant la structure de la ville théorique:



- 1-Le loop
- 2-Aire de transition

⁴⁵ LAMIZET, Bernard, "Qu'est-ce qu'un lieu de ville?" in *Marges linguistiques*, n: 3, mai 2002, Saint-Chamas, MLMS éditeur, p. 196.

- 3-Logements des ouvriers
- 4-Aire résidentielle
- 5-Zone des banlieusards⁴⁶

Ceci dit, les banlieues sont les zones les plus éloignées du centre et par là elles constituent des îlots isolés où sont concentrés tous les problèmes qui n'augurent rien de bon.

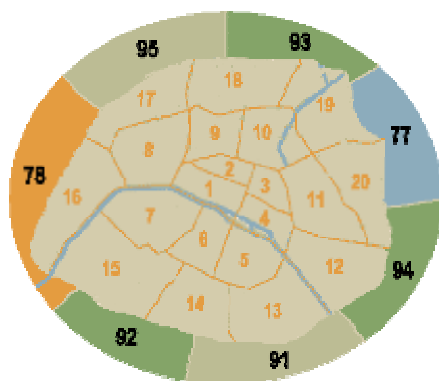


Figure 4

Déjà, l'architecture des cités reflète la morosité de la vie. Il s'agit de tours de béton uniformes, construites sans aucun souci de beauté esthétique. Les habitats sont honnis, dégradés et malsains, les façades d'immeuble endommagées, les cages d'escaliers souillées et les vitres cassées. Les conditions d'insalubrité prédominent, les espaces verts sont réduits et substitués par le béton.

« Excréments de chiens sur les trottoirs, sacs poubelles descendus dès le matin et éventrés dans la journée par les animaux à la recherche de nourriture, invendus des puces et des marchés traînant par terre : le quartier est sale, le quartier pue, parce que les gens s'en foutent. De même le bruit est mis en cause : dans les immeubles, les enfants débordent des appartements trop petits et parfois insalubres et jouent sur les paliers et dans les escaliers. On dénonce le sans-gêne de certains locataires, la musique écoutée à fort volume tard le soir, les allées et venues à toute heure de la nuit. Le bruit du dehors envahit également les appartements : bruit d'une circulation dense autour de la place, bruit des bars et des restaurants, bruits nocturnes enfin de tous ceux qui traînent sur la place »⁴⁷

Dans ces cités, les habitants partagent la pauvreté, et le sentiment d'être des réprouvés, des marginaux et des exclus. "*Ces populations défavorisées, semblent avoir perdu toute velléité de contestation, et toute possibilité d'intégration digne dans une collectivité originale*"⁴⁸. Le manque de moyens les pousse à se replier sur elles-mêmes, à se trouver dans l'impossibilité de sortir des catégories paupérisées et de grimper l'échelle sociale. D'où le sentiment de frustration.

"Entre un groupe d'appartenance objectif qui ne peut être considéré comme un groupe de référence acceptable (celui des pauvres, ou encore

⁴⁶ Cf. CALVET, Louis-Jean, *Les voix de la ville, introduction à la sociolinguistique urbaine*, Paris, Payot et Rivages, 1994, p. 23.

⁴⁷ VILLECHAISE-DUPONT, Agnès, *Op.cit.*, pp. 266-267.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 39.

celui des habitants de la cité), et un groupe de référence inaccessible (celui des catégories moyennes), se creuse un écart intolérable à l'origine d'une très forte frustration et d'une fragilisation accentuée de l'estime de soi"⁴⁹

La distanciation des habitants des cités de la société centrale ne fait qu'augmenter et avec elle l'autocritique et l'animosité à l'égard d'une société qui les a oubliés. Ils refusent d'être étiquetés de menu peuple, tout en étant conscients qu'ils ne peuvent rien faire ni pour s'en sortir ni pour appartenir à la classe à laquelle ils aspirent. Et comment s'en sortir, quand on vit dans la dépendance et quand on est au mieux un ouvrier et au pire un chômeur.

"[. . .] la spécificité du travail ouvrier tend donc à décroître, et avec elle l'expérience d'une identité professionnelle distincte, dans la mesure où certains savoir-faire ouvriers ont été largement disqualifiés par le perfectionnement machiniste et robotique [. . .]"⁵⁰

Les ouvriers sont incapables d'aller de pair avec l'évolution de la société et sont victimes au même titre des chômeurs de la crise d'emploi; on leur fait grief d'être incapables de se soumettre à la discipline industrielle.

"[. . .] Ne rien posséder en propre, pas même une étiquette professionnelle, être ainsi entièrement soumis au marché du travail, sans aucune défense, n'être qu'un figurant susceptible de tenir tous les emplois et toutes les places, avoir le sentiment aigu de sa vulnérabilité sociale et professionnelle, c'est être plus que démunie, c'est ne pas même avoir une image sociale dans laquelle se reconnaître"⁵¹

Le chômage est dû principalement aux faits suivants: l'insuffisant taux d'expansion qui ne permet pas la création d'emplois nouveaux, la demande en ingénieurs et cadres moyens et non pas en ouvriers, l'immobilité de la main d'oeuvre et finalement, la disqualification technique et professionnelle des jeunes. Pour pallier ce handicap économique, les pouvoirs publics tentent de fournir des allocations aux chômeurs.

"En 1994, le nombre des bénéficiaires du RMI était de l'ordre de 765.000, contre 670.000 un an plus tôt. Le coût du RMI est de plus en plus lourd pour l'Etat (16.5 milliards de francs en 1993) qui prend en charge l'intégralité de l'allocation et certaines dépenses liées à l'insertion, mais aussi pour les conseils généraux, légalement tenus de participer à certaines dépenses"⁵²

Toutefois, l'assistance a ses revers: restriction de budget, procédure bureaucratique, inégalité de la distribution, etc. Elle ne résout pas le problème mais apporte seulement quelques remèdes dont l'efficacité est mise en doute. Le sentiment d'infériorité économique est doublé d'une sous-estimation politique.

"[. . .] Les gens de la banlieue dénoncent aussi leur absence de représentativité: les élus ne les écoutent pas, les méprisent, ne pensent

⁴⁹ *Ibid.*, pp. 41-42.

⁵⁰ VILLECHAISE-DUPONT, Agnès, *Op.cit.*, p. 33.

⁵¹ LAKS, Bernard, "Langage et pratiques sociales, étude sociolinguistique d'un groupe d'adolescents" in *L'usage de la parole*, n:46, Actes de la Recherches en sciences sociales, 1983, p.87.

⁵² DEBBASCH, Charles et PONTIER, Jean-Marie, *Op.cit.*, p. 432.

qu'aux élections à venir dont dépendent le succès et la pérennité de leur carrière [. . .]"⁵³

La cité est rarement au coeur du débat politique, et ne figure point dans la priorité des autorités. Par contre, elle n'est signalée que comme source d'insécurité sociale et de menaces. Les habitants endossent le stigmate de leur milieu social qui devient pour eux un lieu de honte. Ils se sentent dévalorisés, d'autant plus que

"[. . .] la domination la plus cruellement ressentie réside sans doute en effet dans l'amalgame volontiers effectué entre pauvreté et indignité, pauvreté et incapacité, pauvreté et immoralité"⁵⁴

Tant que la cité est signe de la précarité sociale, le poids d'être "habitant de cité" pèse sur eux et s'entrelace avec les contraintes économiques et politiques qui les asphyxient. Dès qu'un banlieusard signale son adresse, il est dévisagé, scruté de haut en bas, mal vu et devient forcément un "raté" aux yeux de ses interlocuteurs.

Qui plus est, l'isolement et l'étouffement par le nombre sont à prendre en considération. Il y a une "asociabilité" de ménages et un émiettement du tissu relationnel. Ce manque de convivialité est flagrant entre les banlieusards eux-mêmes. Les relations du voisinage sont réduites et "*les habitants décrivent un système HLM, une vie HLM, caractérisés par le chacun-pour-soi, l'absence de contact, le repli, la froideur*"⁵⁵. C'est comme si en limitant leurs relations, en gardant une distance entre eux, ils tentent de se démarquer de leur lieu de résidence, c'est une stratégie qu'ils adoptent pour se débarrasser de cette image négative associée à la banlieue. Ils décrivent même la cité comme s'ils n'en font pas partie.

"En refusant le contact avec un univers jugé dégradé, ils peuvent croire encore à la possibilité d'y échapper. Le refuge que constitue la sphère privée est un bouclier contre l'acceptation du malheur, le renoncement et finalement la régression"⁵⁶.

Toutes ces peines sont partagées par les banlieusards, toutes origines confondues. Néanmoins, les immigrés arabes et les Noirs africains assurent souffrir d'un problème supplémentaire: à savoir le racisme, notamment dans la distribution des logements et dans les embauches, le Français de souche étant le plus souvent plus privilégié qu'eux. Ils se plaignent des mesures discriminatoires et vexatoires, se voient lésés et estiment que l'aide sociale se fait d'une façon arbitraire et sélective. Dans chaque rue ou immeuble, il y a un quota pour les ménages immigrés qu'il ne faut pas dépasser, sous prétexte d'un "rééquilibrage social" et d'une "mixité ethnique".

"Il est à craindre en effet que la constitution d'un tel patchwork ne conduise au final à une aggravation de l'exclusion et de l'isolement des populations pauvres immigrées en en déstabilisant les réseaux de sociabilité"⁵⁷.

Les cités sont, au vrai sens du terme, des repoussoirs.

⁵³ VILLECHAISE-DUPONT, Agnès, *Op.cit.*, p.306.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 58.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 80.

⁵⁶ VILLECHAISE-DUPONT, Agnès, *Op.cit.*, p. 200.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 293.

"[. . .] Les immigrés sont tout particulièrement victimes de l'infériorité culturelle. La population maghrébine est presque invariablement assignée, en termes de savoir-vivre, de moralité, de compétences culturelles, au dernier barreau de l'échelle hiérarchique qui segmente les grands ensembles. Ainsi les Arabes sont les ploucs de la cité et les principaux responsables de l'insécurité qui y règne [. . .]"⁵⁸

L'immigré est donc le bouc émissaire de toutes les souffrances, il est toujours assis au banc des accusés, montré du doigt, suspect de vivre aux crochets des Français. Dans les années quatre-vingts, le Front national a jeté sur les immigrés la responsabilité de tous les maux sociaux et a multiplié le discours xénophobe.

"La carte de la délinquance et de la criminalité en France coïncide bien, à quelques petites nuances près, avec celle des régions de forte immigration. Quelles que soient les précautions prises, les statistiques concernant la population carcérale le confirment. Les étrangers constituent plus du quart des détenus dans les prisons françaises"⁵⁹

Ce faisant, le sentiment d'insatisfaction n'épargne même pas les Français qui ont du mal à supporter leur rapprochement spatial des immigrés qui à travers leurs regroupements ont su former un clan de force. Ils ont essayé à travers des intérêts communs de développer

"un sentiment d'appartenance communautaire, du moins un entre-soi chaleureux, fondé sur une similarité des expériences et des références culturelles et sur un ancrage à un quartier dont la stigmatisation perçue pourtant semble au final assez faiblement altérer l'identité personnelle"⁶⁰

Parmi les banlieusards, ce sont les jeunes qui ont su, peut-on dire, s'adapter le mieux à leurs conditions de vie. Loin des Français démunis et des immigrés qui imputent leur échec au racisme, les jeunes des cités sont les seuls qui affirment leur attachement à la banlieue.

"[. . .] premier territoire exploré, approprié, le quartier dans un monde inconnu, a joué le rôle d'un véritable refuge [. . .], le quartier, la cité, la tour, sortes de zones protégées, de zones tampon sont les repères solides et palpables d'une appartenance par ailleurs souvent floue [. . .]"⁶¹

Les jeunes revendiquent cet espace comme étant leur propre territoire et tentent de s'en emparer, d'y étendre leur contrôle, de le posséder. Au lieu de la considérer comme une prison, les jeunes tendent à voir dans la cité un refuge, c'est leur terrain conquis où ils sont protégés par leurs aînés de toute violence extérieure. Ils transforment leur espace social en une arène de lutte contre toutes difficultés.

Ils cherchent également à partir de leur cité à créer une culture interstitielle, une culture de la rue caractérisée par une certaine tenue vestimentaire, par le banditisme et le trafic et ce par opposition à la culture légitime dominante.

"Ils sont les acteurs d'une culture interstitielle extrêmement conflictuelle mais fort productive de ce point de vue, ils se disent de nulle part parce

⁵⁸ *Ibid.*, p. 114.

⁵⁹ FREMONT, Armand, *Op.cit.*, p. 169.

⁶⁰ VILLECHAISE-DUPONT, Agnès, *Op.cit.*, pp. 124-125.

⁶¹ *Ibid.*, p. 128.

qu'ils ne se sentent pas reconnus socialement mais créent leur propre espace social et linguistique"⁶².

Pour les garçons, chaussures délacées, casquettes visières vers l'arrière, jeans déchirés, sweat-shirts avec capuchon, lunettes de soleil noires ou à verres réfléchissants et baskets de marque. Pour les filles, anneaux aux oreilles, vêtements moulants, échancrés, pantalon taille basse, bagues dans tous les doigts, cheveux colorés, grands pendentifs.

"Le style le plus outré, largement inspiré de la mode hip-hop noire américaine, le plus connu aussi parce qu'il a été largement médiatisé et récupéré, est très marqué par son caractère voyant, avec les survêtements en tissus satinés aux couleurs criardes et fluorescentes, son caractère démesuré avec les pantalons et les tee-shirts ultralarges, ou bien même son caractère provocant avec les treillis militaires et les rangers"⁶³

Les quartiers centraux de Paris comme le Forum des Halles ou la Gare du Nord sont les lieux les plus fréquentés par les jeunes qui habitent les grands ensembles de la banlieue. Les jeunes y trouvent les magasins de mode, les cinémas et les discothèques qui peuvent satisfaire leur volonté de se démarquer des classes populaires auxquelles ils appartiennent.

"La casquette, aujourd'hui de marque Nike, et vissée sur le crâne, s'accompagne de baskets de même marque ou avec le logo Adidas aux pieds et les lascars "jeunes des cités et quartiers français contemporains" se désignent comme des casquettes-baskets par opposition aux costards-cravates, ceux qui sont en dehors de la cité, ceux qui sont en place, dans la place, ont un travail, sont arrivés socialement"⁶⁴



Figure 5

Les cités françaises des années quatre-vingt-dix sont, peut-on dire, calquées sur le modèle des ghettos noirs américains; les jeunes de la France semblent copier le style vestimentaire mais aussi les salutations, la musique et la danse. Les salutations des jeunes se font à l'américaine: c'est par claquement face à face du plat de la main que se déroule le salut. La musique techno rassemble les jeunes dans les fêtes et le rap est

⁶² BULOT, Thierry, *Langues en villes: une signalisation sociale des territoires* in <http://membres.lycos.fr/bulot/>

⁶³ LEPOUTRE, David, *Coeur de banlieue, codes, rites et langages*, Paris, Poches Odile Jacob, 2001, p. 352.

⁶⁴ GOUDAILLIER, Jean-Pierre, "De l'argot traditionnel au français contemporain des cités", p. 8.

"devenu, en France, pour des adolescents venus de milieux ou de quartiers défavorisés, un moyen d'expression et de contestation, en même temps que d'identification, le champ rap étant également un discours social"⁶⁵.

Le rap construit des types sociaux reflétant les interactions quotidiennes, on y trouve le citoyen, le rappeur et le pouvoir. Il joue un rôle symbolique et reproduit les problèmes d'intégration des jeunes. Le rap se base essentiellement sur le rythme, mais également sur le texte qui traduit les revers du ghetto. Signe de sa valeur, plusieurs groupes musicaux comme Public Enemy, Suprême NTM et les marseillais de IAM ont vu le jour et ont contribué à promouvoir les spectacles de breakdance.

Ajoutons à cela que

"60% d'entre eux ne se branchent sur la bande FM que pour écouter chansonnettes et musiques à la mode. [. . .] Ils sont 65% à se gaver pendant le week-end de films et de séries américaines"⁶⁶

Composantes de la culture de la rue, les tags et les graffitis sont remarquables et font partie intégrante de cette mouvance. Il s'agit d'une façon symbolique pour accaparer les milieux publics. Les graffitis envahissent les murs des tours, les cages des escaliers, les halls des immeubles, les portes des ascenseurs, les stations du métro. Ils sont flagrants et ne peuvent pas passer pour inaperçus. *"C'est un moyen efficace pour exprimer la haine et la colère et pour atteindre autrui- qui plus est anonymement, c'est-à-dire sans risque de représailles"*⁶⁷



Figure 6

Mais pourquoi la haine et la colère? En effet, la vie que mènent les jeunes de la cité ne peut que les conduire à la violence et à la délinquance. L'école publique, qui était autrefois une voie pour l'ascension sociale, ne l'est plus. Elle a perdu sa capacité de donner des repères aux jeunes. Les perspectives du chômage presque inévitables et d'orientation vers les filières techniques soulignent le dysfonctionnement du système scolaire. L'école a livré les jeunes à eux-mêmes. Sans avenir, ayant des parents dépassés, chômeurs, ne trouvant rien à faire, traînant toute la journée, entretenant des relations frivoles, se livrant à des amusements vulgaires, leur seule préoccupation est le banditisme.

⁶⁵ DEBBASCH, Charles et PONTIER, Jean-Marie, *Op.cit.*, p. 648.

⁶⁶ SINGER, Christian, "L'Adokapi" in <http://anatheme.com/écrits/adolescents-ados-jeunes.htm>

⁶⁷ LEPOUTRE, David, *Coeur de banlieue, codes, rites et langages*, p. 212.

"Le chômage concerne environ 10% de la population des 15-24 ans. Alors même qu'ils ne sont pas au chômage, les jeunes qui occupent un emploi éprouvent fortement le sentiment de la précarité de ce dernier: en cas de crise, ils sont avec les immigrés et les femmes les premiers dont l'entreprise se dessaisit"⁶⁸

La violence est partie prenante du paysage urbain, elle est due à la réclusion et se transforme en une façon de vivre. Elle constitue le plus grand risque pour les adolescents et les préadolescents

"pour lesquels dès l'âge de 12 ou 13 ans existe la tentation de quitter l'école pour la rue. [. . .] Aller dans la rue, par désœuvrement ou par inclination, s'y faire agresser ou s'y faire entraîner, tel est le danger qui (les) guette"⁶⁹

Tant qu'ils sont classés inactifs, les jeunes sont en proie à la délinquance. Et là s'affermite de plus en plus l'assimilation faite entre le banlieusard, la violence et le conflit avec la police. La brutalité est là aussi réputée à l'immigré et à sa progéniture: bien qu'il soit né en France, l'enfant des parents immigrés ne jouit que de la moitié du statut de droit et se voit, d'emblée, montré du doigt comme un criminel, il est toujours sur la sellette. Cette dérive ségrégative le pousse en contrepartie à l'adhésion à une bande, adhésion réalisée comme une contre-attaque au monde extérieur qui le subvertit. Cette violence peut être considérée comme une révolte communautariste contre les Occidentaux en général et les Français en particulier. La société a trahi les immigrés et ne leur a accordé ni liberté, ni égalité, ni fraternité.

"Les jeunes se sentent humiliés par les soupçons systématiques des policiers, et se disent choqués par les fouilles (qui sont un déshonneur en public) et les brutalités langagières, le plus souvent à fortes connotations racistes [. . .]"⁷⁰

La répression adoptée par la police française ne résout pas la violence, mais par contre l'augmente. Pour remonter leur ego, pour confirmer la mauvaise réputation qui leur est attribuée, les jeunes multiplient leurs actes vindicatifs. Ils maîtrisent de moins en moins leur agressivité. C'est une violence aveugle qui attaque n'importe qui et n'importe quand. D'où la récurrence des émeutes, des affrontements entre jeunes et adultes, de l'holp-up, des rackets sur certains endroits, des vols et des dégradations des biens publics. Ces actes de banditisme sont une forme de résistance, de confrontation avec la société centrale, de création d'une certaine autonomie et d'insurrection.

Les jeunes voient que le banditisme est une réponse logique à un monde qui leur est hostile et qui ne cesse de les agresser. Ils y voient une forme de représailles contre un univers qui leur est inaccessible. Leur comportement est un genre de "*vandalisme vengeur destiné à emmerder une société qui les prend pour des cons*"⁷¹. Dans les cités, la "combine" est nécessaire si on ne veut pas se laisser écraser. Le dialogue n'a pas lieu, les rancœurs s'aggravent et les griefs se multiplient, vu que les jeunes font régner la peur.

⁶⁸ DEBBASCH, Charles et PONTIER, Jean-Marie, *Op.cit.*, p. 48.

⁶⁹ LAKS, Bernard, *Op.cit.*, p. 76.

⁷⁰ VILLECHAISE-DUPONT, Agnès, *Op.cit.*, p. 84.

⁷¹ VILLECHAISE-DUPONT, Agnès, *Op.cit.*, p. 156.

Démonstration du penchant juvénile pour la force, les sports du combat et les arts martiaux sont très répandus dans les cités et ne cessent de recruter de plus en plus des jeunes. En tête de ces sports, trône la boxe.

"L'engagement physique qu'elle suppose à l'entraînement et plus encore sur le ring est tout à fait conforme aux valeurs de force, de courage, d'agressivité et de virilité, qui prédominent dans la mentalité de la culture des rues"⁷²

La boxe est non seulement une preuve de robustesse mais également une source pécuniaire. Les banlieusards préfèrent surtout la boxe thaïe qui, même si elle

"ne procure certainement pas encore des revenus suffisants pour en vivre, du moins offre-t-(elle) à des jeunes particulièrement démunis en capital économique, social et scolaire, pour qui le monde du travail est, il faut bien le souligner, quasi totalement fermé, des possibilités de revenus légaux et immédiats presque uniques"⁷³

Plus les jeunes pratiquent les arts martiaux, ou plus ils s'engagent dans des actes qui défient la loi, plus ils sont admirés et reconnus et plus ils ont du prestige. C'est la transgression des normes sociales et les activités délictueuses qui les valorisent. D'autant plus que les exploits agonistiques sont relatés par les filles qui se trouvent éprises par cette force masculine.

Dans les cités, les nerfs flambent et l'usage de la violence est de règle en cas d'atteinte physique, d'offenses verbales ou de ragots. Les affrontements se généralisent à outrance propageant terreur et chaos. Un petit malentendu peut facilement prendre des allures catastrophiques et devenir une escalade verbale qui se termine par une bagarre collective où les armes blanches sont permises.

"L'usage détourné des bombes lacrymogènes comme armes offensives [. . .] est devenu très fréquent dans ce genre de circonstances et beaucoup d'adolescents en possèdent une"⁷⁴.

La majorité des jeunes détiennent des armes pour influencer leur entourage. Les rixes comprennent trois acteurs essentiels: les protagonistes, ceux qui alimentent la querelle et ceux qui calment les bagarreurs. Tous entrent en lice dans la rixe et peuvent échanger de rôles. Un séparateur maladroit peut vite devenir un protagoniste et vice versa. En un mot, les jeunes sont donc des fauteurs de troubles.

"Lorsqu'une altercation éclate entre deux pairs, les autres membres du groupe interviennent d'abord en jugeant sur-le-champ de la gravité de l'affront, de l'injure ou du dommage subi et en l'exprimant de manière rituelle (Han!Han!) ou par des commentaires explicites (ça m'aurait pas plu, Hein!, c'est grave! C'est mortel). Ils jugent par la même occasion de l'opportunité de la bagarre et enjoignent au besoin les adversaires à en découdre, en engrainant et en mettant la pression, soit verbalement [. . .] soit même physiquement"⁷⁵.

⁷² LEPOUTRE, David, *Coeur de banlieue, codes, rites et langages*, p. 331.

⁷³ *Loc.cit.*

⁷⁴ LEPOUTRE, David, *Coeur de banlieue, codes, rites et langages*, p. 252.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 256.

Les relations interpersonnelles entre les adolescents sont marquées par la force physique, symbole de l'exercice du pouvoir sur les ennemis ou sur les petits. "*Les adolescents intégrés au groupe sont assurés en cas de menace ou de besoin, de trouver un soutien rapide et efficace auprès de leurs pairs*"⁷⁶

La faiblesse des écoles en tant qu'institutions de surveillance et de punition devient un facteur stimulant la fréquence des bagarres. Pour mieux saisir la dimension du phénomène, il est indispensable de souligner que les chefs des établissements scolaires doivent intervenir une trentaine de fois par an pour régler les conflits entre les lycéens, et ce sans compter les innombrables empoignades et querelles quotidiennes.

Si certains jeunes s'engagent dans la violence qu'ils considèrent comme un moyen de lutte contre la société, d'autres choisissent une autre fuite: celle de la toxicomanie. Et si nous pouvons qualifier les premiers d'actifs, même si cette activité est mise en doute puisque négative, les seconds sont trop passifs.

Ils se divisent en deux groupes: ceux qui consomment la drogue et ceux qui en sont des trafiquants.

"Selon les statistiques de l'Institut national de la santé et de la recherche médicale INSERM, en 1983, 7.3% des garçons et 3.1% des filles du groupe de 15-20 ans consommaient de l'alcool en quantité importante [. . .]. 11.2% des garçons et 3% des filles du même groupe consomment du tabac en quantité importante [. . .]. Enfin les toxiques comprenant le recours à la drogue, 8% des garçons et 6% des filles du groupe considéré en ayant fait usage en 1983."⁷⁷

Toutes les soirées des jeunes sont arrosées et sont l'occasion de la consommation du haschisch ou de héroïne. Mais pour avoir l'argent nécessaire, certains se sont livrés à la vente de la drogue. Ils ont choisi de se procurer de l'argent d'une façon frauduleuse. Cette activité reflète la face clandestine de la vie des jeunes banlieusards.

L'argent de la drogue est dépensé dans les sorties et les achats, il autorise les extra et paraît être justifié par la rareté des opportunités légales de gagne-pain.

Le trafic n'est pour eux qu'un moyen pour "se dépanner". Il est impensable pour ces jeunes de rester inactifs face au manque pécuniaire.

"Les facilités du deal appartiennent à une période trouble de latence, pendant laquelle il n'est guère possible de se projeter dans l'avenir, elles colmatent la désillusion du chômage sans que les plaisirs de la consommation ne parviennent à faire oublier l'envie d'entrer dans la vie et de se calmer. Cette parenthèse entre la sortie de l'école et le premier emploi, qui paraît de plus en plus longue, est d'ailleurs vécue douloureusement"⁷⁸

La majorité des jeunes étaient à une certaine phase de leur vie "dealer", phase nécessaire même s'ils sont conscients qu'elle constitue un signe de déchéance et de délinquance. C'est leur petit business: acheter du "shit" et le revendre, rien n'est plus simple.

Ce faisant, la drogue dure représente

⁷⁶ LEPOUTRE, David, *Coeur de banlieue, codes, rites et langages.*, p. 294.

⁷⁷ DEBBASCH, Charles et PONTIER, Jean-Marie, *Op.cit.*, p. 650.

⁷⁸ VILLECHAISE-DUPONT, Agnès, *Op.cit.*, p. 181.

"un pôle d'attraction-répulsion parce que la drogue constitue une confrontation au danger et à des domaines inconnus, une rupture avec la vie quotidienne. Même si elle est officiellement interdite, elle est considérée par certains jeunes comme une expérience initiatique"⁷⁹

L'univers des cités a donc ses revers, il a un poids lourd qui pèse sur les banlieusards; les trafics courants, les vols à la tire qui peuvent choquer ceux qui vivent à l'extérieur sont des incidents banals à l'intérieur. Les jeunes sont dépossédés de leur jeunesse, ils sont troublés par un présent ennuyeux et un avenir incertain. Les conditions d'accès à un emploi puis à un logement étant difficiles, les jeunes se laissent abattre ou au contraire résistent.

En somme, c'est la culture de la rue qui prévaut chez les jeunes de la cité et qui est marquée par la pratique de la violence et par des activités qui peuvent être qualifiées de délictueuses. Cette culture fait dorénavant partie de la culture française contemporaine et en constitue une composante marquante et même un pôle de diffusion. Mais cette culture interstitielle n'a-t-elle pas d'autre composante, notamment langagière? C'est ce que nous allons savoir dans le chapitre suivant.

⁷⁹ BORDET, Joëlle, *Les jeunes de la cité*, collection le Sociologue, Paris, PUF, 1999, p. 52.

Deuxième Chapitre
Approche sociolinguistique

*"La société et la culture ne sont pas présentes avec la langue et à côté de la langue, mais présentes dans la langue"*⁸⁰

Outre le style vestimentaire, les tags, le chômage, la délinquance juvénile, la culture de la rue a une composante qu'il ne faut pas perdre de vue, à savoir la langue. En effet, tous ces facteurs ne sont pas sans incidence sur les formes linguistiques. Les jeunes de la cité, dans le cadre de leur révolte contre la société centrale, rejettent un enseignement *"chargé de symbolisme social, celui du français et de la littérature"*⁸¹. Ils s'insurgent contre la langue standard et tendent à créer un parler qui leur est propre. Ils refusent les normes sociales et langagières dominantes. Ce faisant, ils ont donné naissance à un nouveau langage qui est motivé par l'esprit d'appartenance à un groupe social méprisé et stigmatisé. C'est dans la cité que se forme un nouveau langage, signe d'une société sanctionnée. Du fait que la cité est un univers conflictuel, une fracture linguistique au même titre qu'une fracture sociale apparaît. La pratique linguistique des banlieusards est dans une large mesure écartée de la langue officielle, et ce à cause des facteurs extralinguistiques qui ont contribué à former un marché linguistique à part. Les locuteurs ne possédant pas la langue standard sont exclus en fait des univers sociaux où elle est sollicitée.

*"Les jeunes ne peuvent que se sentir déphasés par rapport à l'univers de la langue circulante, cette forme véhiculaire du français qui évoque pour eux la langue académique, celle de l'autorité, du pouvoir dont ils se sentent exclus. Ce sentiment est d'autant plus fort, qu'ils se trouvent dans bien des cas en situation d'échec scolaire. Il ne leur reste plus alors qu'à faire usage de la langue française en tordant les mots dans tous les sens, en les coupant, en les renversant [. . .]"*⁸²

Pour les banlieusards, adopter la langue dominante c'est nier leur identité sociale de dominés. Par contre, opter pour un français marginal, c'est afficher leur position dans la hiérarchie sociale.

*"[. . .] La pratique linguistique communique inévitablement outre l'information déclarée une information sur la manière (différentielle) de communiquer, c'est-à-dire sur le style expressif, qui perçu et apprécié par référence à l'univers des styles théoriquement ou pratiquement concurrents, reçoit une valeur sociale et une efficacité symbolique"*⁸³.

Ils puisent leur langage dans un marché linguistique sanctionné puisque différent du marché de la culture légitime. Leur échange linguistique est, par la suite, non seulement destiné à être déchiffré et compris mais il est aussi porteur de leur stigmatisme social. Il est une forme de lutte

⁸⁰ BAYLON, Christian, *Sociolinguistique: société, langue et discours*, Paris, Nathan, 1991, pp. 31-32.

⁸¹ LESIGNE, Hubert, *Les banlieues, les profs et les mots*, France, Gallimard jeunesse, collection Page Blanche, 1999, p. 257.

⁸² GOUDAILLIER, Jean-Pierre, "Les mots de la fracture linguistique" in *Revue des deux mondes*, numéro hors série, mars 1996, pp. 116-117.

⁸³ BOURDIEU, Pierre, *Op.cit.*, p. 60.

"pour le monopole du pouvoir de faire voir et de faire croire, de faire connaître et de faire reconnaître, d'imposer la définition légitime des divisions du monde social et par là, de faire et de défaire les groupes"⁸⁴

Tant que la société leur barre la route, les banlieusards malaxent sa langue. Plus ils sont ancrés dans les cités, plus ils ont recours à une langue parlée qui les distingue. Puisque *"parler, ça classe son homme"*⁸⁵, les habitants des cités feront de leur langue une référence au milieu socio-économique dont ils sont issus. *"Bien souvent ces personnes subissent au quotidien une galère (ou violence) sociale, que reflète leur expression verbale, au même titre que leur violence réactive"*⁸⁶.

La cité se trouve ainsi transformée en un ghetto linguistique, les banlieusards notamment les adolescents façonnent la langue à leur gré pour la rendre une arme de résistance à toute tutelle extérieure. Ils s'approprient la langue pour en extraire une autre à la fois différente de la forme véhiculaire et des parlers vernaculaires ancestraux. Du fait que les cités sont les résidences des communautés immigrées, une interlangue reflétant la mosaïque linguistique a vu le jour.

*"Cette interlangue, structure hétérogène aux facettes multiples [. . .] devient l'outil de communication de populations qui considèrent à tort ou à raison être au ban du lieu, de la société et de ses relais habituels, de la langue circulante"*⁸⁷

Et si l'on parle de mosaïque linguistique, c'est parce que l'on doit prendre en considération que Français de souche, Français d'origine étrangère, immigrés arabes et africains, étrangers naturalisés et rapatriés cohabitent ensemble. Ils communiquent à travers un parler véhiculaire interethnique entre le français et leur langue d'origine.⁸⁸ Nous devons insister sur l'adjectif véhiculaire, étant donné qu'il traduit la circulation et la diffusion de ce parler entre les banlieusards. Ceux-ci introduisent des marques identitaires pour souligner leur différenciation. En effet, plus le fossé géographique, économique et social entre les communautés banlieusardes et le reste de la population grandit, plus la discrimination linguistique est évidente.

*"[. . .] La langue utilisée dans les banlieues pourrait évidemment contribuer à un mouvement de non intégration, puisqu'elle se situe d'ores et déjà en porte à faux par rapport à la langue circulante"*⁸⁹

La migration a en conséquence sa contrepartie linguistique puisque les immigrants, qu'ils soient de l'intérieur (de la campagne) ou de l'extérieur (les étrangers), viennent en ville avec leurs langues et composent ainsi un milieu urbain fortement plurilingue⁹⁰. Le parler urbain est, par la suite, jalonné par la véhicularité et les formes grégaires, ou en d'autres termes, par un mixage du français et d'autres langues.

"Si la ville unifie linguistiquement pour des raisons d'efficacité véhiculaire, elle ne peut réduire ce besoin identitaire. Les parlers urbains

⁸⁴ *Ibid.*, p. 137.

⁸⁵ NOEL, Dany, "Parler comme du monde ou parler comme tout le monde: rapport à la langue et appartenance de classe" in *Langage et société*, n: 12, juin 1980, Paris, Maison des sciences de l'homme, p. 7.

⁸⁶ GOUDAILLIER, Jean-Pierre, "De l'argot traditionnel au français contemporain des cités", p. 9.

⁸⁷ GOUDAILLIER, Jean-Pierre, "Les mots de la fracture linguistique", p. 115.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 116.

⁸⁹ *ID.*, *Comment tu tchatches? Dictionnaire du français contemporain des cités*, p. 9.

⁹⁰ Cf. CALVET, Louis-Jean, *Les voix de la ville, introduction à la sociolinguistique urbaine*, p. 56.

*sont sans cesse travaillés par ces deux tendances à la véhicularité et à l'identité, parce que la ville est à la fois un creuset, un lieu d'intégration et une centrifuge qui accélère la séparation entre différents groupes*⁹¹.

Ce parler urbain s'est vu attribuer plusieurs dénominations. Certains linguistes parlent d'"argot des cités" ou "argot de banlieue". Un argot qui constitue

*"la manifestation contemporaine la plus importante d'une variété de français qui au cours des dernières décennies tout comme les diverses populations qui l'ont parlée, a perdu tout d'abord son caractère rural, par la suite de toute indexation ouvrière, voire prolétaire, pour devenir le mode d'expression de groupes sociaux insérés dans un processus d'urbanisation"*⁹²

Mais pour d'autres,

*"le français parlé dans les cités déborde largement du domaine de l'argot et s'apparente davantage à une variété de français, présentant un certain nombre de variables linguistiques grâce auxquelles un groupe social (les jeunes des cités) se distingue du groupe dominant"*⁹³

Néanmoins, Estelle LIOGIER estime que le langage des cités n'a pas encore atteint un degré de stabilisation qui le rend une variété: il s'agit tout simplement de stratégies discursives.⁹⁴

De même, certains minimisent sa portée sociologique en l'assimilant à un langage de jeunes, étant donné que ce sont ces derniers qui l'ont conçu et produit. Pour Louis-Jean CALVET, à titre d'exemple, ce parler urbain ne peut être considéré comme une langue indépendante, une langue à part entière mais il est tout simplement une forme de langue. Il est le point de convergence du milieu ambiant urbain, de la fonction véhiculaire et identitaire de la langue.⁹⁵

Quoi qu'il en soit, ce qui est sûr c'est que le français des cités du fait de sa dynamique est sorti des cités et a connu une extension remarquable. Il est essentiellement le langage des jeunes chez qui la créativité langagière et la volonté d'innovation sont de grande envergure.

*"Chez les jeunes [. . .], il y a cette même volonté de construire un langage qui leur est propre, de se forger une langue identitaire, le we-code par des transformations diverses par opposition à un they code, plus exactement en se réappropriant les langues des origines"*⁹⁶

Ce sont donc les jeunes qui ont donné le coup d'envoi à ce parler et qui ne cessent de le propager au-delà de leur cité, ce qui ne manque pas d'influencer toute la communauté linguistique.

"La ville est la quintessence du plurilinguisme, elle draine les différentes situations linguistiques du pays. Point de convergence des migrations et

⁹¹ CALVET, Louis-Jean, *Les voix de la ville, introduction à la sociolinguistique urbaine*, p. 13.

⁹² GOUDAILLIER, Jean-Pierre, *Comment tu tchatches? Dictionnaire du français contemporain des cités*, p. 9.

⁹³ LIOGIER, Estelle, *Op.cit.*, p. 45.

⁹⁴ Cf. *Ibid.*, p. 51.

⁹⁵ Cf. CALVET, Louis-Jean, *Les voix de la ville, introduction à la sociolinguistique urbaine*, pp. 73-74.

⁹⁶ MELLIANI, Fabienne, *La langue du quartier, appropriation de l'espace et identités urbaines chez les jeunes issus de l'immigration maghrébine en banlieue rouennaise*, Paris, L'Harmattan, 2000, p.86.

*donc des différentes langues du pays, elle est un lieu d'observation privilégié pour le linguiste, où l'on voit émerger des langues d'intégration. Les solutions linguistiques que la ville apporte à la communication sociale ont toutes les chances de s'imposer à l'ensemble du pays: telle une pompe, la ville aspire du plurilinguisme et recrache du monolinguisme et elle joue ainsi un rôle fondamental dans l'avenir linguistique de la région ou de l'Etat"*⁹⁷

Ce sont les jeunes de la cité qui dictent les nouvelles tendances de la langue française, "les quadras et autres quinquas n'arrêtent pas de leur piquer leur sabir. Comme s'ils avaient besoin de Viagra lexical pour doper leur Larousse"⁹⁸.

Dès qu'elles sont créées, les nouvelles locutions sont vulgarisées par les publicités et les médias. "C'est même devenu un métier: capteur de mots et de signes à peine sortis de l'oeuf"⁹⁹

Néanmoins, tout ce qui est inventé ne sera pas forcément intégré à la langue, la transgression est tantôt stigmatisée et rejetée, tantôt acceptée.

Bref, le français des cités est une des formes de la résistance des banlieusards contre le système en place. Il est lié essentiellement à la communauté des jeunes qui sont attachés à la banlieue et qui essaient à partir de leur territoire d'imposer leur parler. Ce dernier constitue une des composantes de la culture des cités, une culture basée sur l'opposition entre le centre et la périphérie. La banlieue est au confluent de certains particularismes que reflète son langage: le fort taux d'immigration notamment d'origine maghrébine, la crise économique et le rétrécissement du marché du travail dont les répercussions touchent tous les habitants et spécialement les jeunes et finalement la violence dans les grands ensembles périphériques.

"Ainsi, en France dans les années quatre-vingt-dix, les bandes de jeunes, essentiellement de Blacks et de Beurs, développent-elles leur culture interstitielle dans quatre directions:

-une direction musicale, comme le rap des groupes de banlieue à Paris, Lyon ou Marseille,

-une direction graphique, dans la production de tags et de graffes,

-une direction vestimentaire, dans l'ostentation d'une tenue (casquette de base-ball, survêtement, chaussures de basket..) imitée de celle des jeunes Noirs américains,

*-une direction linguistique enfin, dans le phrasé et la prononciation très particuliers des Beurs ou dans l'utilisation de formes argotiques comme le verlan"*¹⁰⁰

L'étude du FCC relève du domaine de la sociolinguistique urbaine. Celle-ci s'intéresse au parler des jeunes urbains appartenant à des groupes pluriethniques. Le

⁹⁷ CALVET, Louis-Jean, *Les voix de la ville, introduction à la sociolinguistique urbaine*, p. 130.

⁹⁸ MALAURIE, Guillaume, "Tchatchez-vous céfran? Parlez vous français", in *Le Nouvel Observateur Hebdo*, n: 1771, 15/10/98, in <http://archives.nouvelobs.com/recherche/article.cfm?id=82916&mot=&mm=01&mm>

⁹⁹ *Loc.cit.*

¹⁰⁰ CALVET, Louis-Jean, *Les voix de la ville, introduction à la sociolinguistique urbaine*, p. 29.

sociolinguiste s'attache à analyser ces parlers qui relèvent essentiellement de l'oral et qui ne cessent d'évoluer. Il étudie les marqueurs linguistiques, les indicateurs sociolectaux inhérents au statut social, au lieu d'origine et au mode de vie du groupe urbain. Les cités et les banlieues sont devenues avec l'urbanisation croissante un lieu

*"où s'expriment des conflits, où des problèmes de communication trouvent des solutions véhiculaires in vivo, et de nombreuses études vont alors l(e) prendre comme un indicateur des mouvements en cours"*¹⁰¹

La sociolinguistique urbaine, discipline en pleine construction, s'intéresse à étudier les repères sociaux et linguistiques développés par une communauté urbaine. Pour elle, tout parler urbain est soumis à une double influence, l'une d'en haut: le parler de la ville, et l'autre d'en bas: les parlers ruraux qui sont plutôt connotés négativement. La sociolinguistique urbaine accorde un intérêt particulier à l'altérité due à la convergence des vecteurs *urbanisation* où la culture urbaine laisse son empreinte sur les matrices discursives, *socialisation* où les tensions sociales sont mises en mots et *habitus* qui inscrit les pratiques langagières dans un rapport de dominance.

*"Une sociolinguistique urbaine est avant tout celle de l'urbanisation sociolinguistique. [. . .] Il s'agit de poser que l'évaluation et l'identification des formes dites et/ou perçues comme spécifiques à un espace urbain donné concourent à le produire, à l'organiser tout autant que les structures socio-spatiales"*¹⁰²

Cette discipline, qui s'intéresse au rapport entre la langue et ses discours épilinguistiques d'une part et l'espace social de l'autre, a trois objets d'étude. Le premier est *"la mise en mots de la covariance entre la structure spatiale signifiante et la stratification sociolinguistique"*¹⁰³, en ce sens qu'elle examine les discours soulignant l'appropriation de l'espace urbain par un groupe social. Le deuxième est le contexte social des discours, c'est-à-dire les traits caractérisant le groupe social urbain. Et le troisième est

*"l'efficacité sociale des discours sur l'espace urbanisé et spécifiquement le double processus selon lequel l'espace concourt à modeler les comportements linguistiques et langagiers [. . .] des sujets d'une part, et d'autre part comment ce discours contribue à façonner l'espace social et la mobilité spatio-linguistique"*¹⁰⁴

Partant, les travaux de la sociolinguistique urbaine sont fondés sur la construction identitaire aussi bien que sur les pratiques langagières. Les espaces urbanisés soulignent comment les pratiques langagières contribuent à créer un espace identitaire complexe. Le fait d'être d'une cité, à titre d'exemple, signifie souffrir des conflits, endurer et subir l'exclusion des minorités sociales.

Dans la perspective de la sociolinguistique urbaine, l'espace est conçu comme une aire à la fois matérielle et symbolique où les groupes sociaux affichent des attitudes plus ou moins homogènes. Il est

¹⁰¹ ID., "La sociolinguistique et la ville, hasard ou nécessité?" in *Marges linguistiques*, n:3, mai 2002, p. 48

¹⁰² BULOT, Thierry, "La double articulation de la spatialité urbaine: espaces urbanisés et lieux de villes", in http://marg.lng.free.fr/documents/04_ml052002_bulot_t/04_ml052002_bulot_t.pdf

¹⁰³ *Loc.cit.*

¹⁰⁴ *Loc.cit.*

"la combinaison de plusieurs (c'est-à-dire au moins deux) éléments -des lieux- qui sont des repères également matériels ou symboliques concourant à la sémiotisation sociale de l'aire géographique citadine"¹⁰⁵.

Ce sont les lieux qui donnent des repères sur les tensions intrinsèques du groupe social, et qui fournissent des renseignements sur l'identité de l'espace citadin. L'espace est considéré comme

"une matrice discursive fondant des régularités plus ou moins consciemment élicitées, vécues ou perçues par ses divers acteurs; régularités sans doute autant macro-structurelles (entre autres l'organisation sociale de l'espace) que plus spécifiquement linguistiques et langagières"¹⁰⁶.

L'espace est à la fois social, linguistique et discursif. Il *"rend compte des rapports complexes entre socialisation, lien social versus langue et pratiques langagières"¹⁰⁷* et il est de ce fait marqué par les langues qui y sont présentes.

Cette branche de la sociolinguistique est en et de crise.

"En crise parce qu'elle naît de la sociolinguistique et traverse donc son premier questionnement identitaire en s'interrogeant sur ce qui la crée et la constitue, ce qui la relie à sa science fondatrice et ce qui l'en différencie. De crise parce qu'elle reflète, comme la sociolinguistique en général, une société qui l'est tout autant et parce que les valeurs qui la sous-tendent (et guident ceux qui la font progresser) amènent à dépasser l'observation du changement social et à s'interroger quant à un engagement politique"¹⁰⁸.

La sociolinguistique urbaine n'est, en effet, qu'une branche récente de la sociolinguistique qui a vu le jour à Los Angeles lors d'une réunion tenue du 11 au 13 mai 1964, réunion qui a tenté d'établir les bases scientifiques de cette discipline et d'en définir le champ. Pour les pionniers de la sociolinguistique, celle-ci doit s'intéresser aux études synchroniques et diachroniques, aux usages linguistiques ainsi qu'aux variations. La réunion a, de même, souligné les domaines d'application de cette discipline considérée comme un diagnostic des structures sociales, comme étude du facteur sociohistorique et comme aide à la planification.

Mais si la sociolinguistique s'est affirmée dans la seconde moitié du XX^{ème} siècle, rien n'empêche que ses origines remontent à une période antérieure. Plusieurs linguistes ont contribué par leurs travaux à frayer le chemin à cette discipline. Ainsi nous paraît-il nécessaire de jeter la lumière sur l'épistémologie de cette discipline.

En 1892, l'université de Chicago était la première université américaine à avoir, dès sa fondation, un département d'anthropologie et de sociologie. Ce qui a fait que tous les linguistes embauchés dans ce département ont pris la ville de Chicago comme laboratoire et se sont intéressés à l'étude des migrations et des problèmes d'intégration.

¹⁰⁵ CALVET, Louis-Jean, "La sociolinguistique et la ville, hasard ou nécessité?", p. 48.

¹⁰⁶ BULOT, Thierry, "L'essence sociolinguistique des territoires urbains: un aménagement linguistique de la ville" in *Cahiers de sociolinguistique*, n: 6, Rennes, Presse universitaires de Rennes, 2001, p. 6.

¹⁰⁷ ID., "La double articulation de la spatialité urbaine: espaces urbanisés et lieux de villes", in http://marg.lng.free.fr/documents/04_ml052002_bulot_t/04_ml052002_bulot_t.pdf

¹⁰⁸ ID., "La sociolinguistique urbaine: une sociolinguistique de crise? Premières considérations" in *Marges linguistiques*, n: 3, mai 2002, p. 1.

Pour l'Ecole de Chicago, la ville est une entité qui a une vie qui lui est propre et dans laquelle, l'individu joue le rôle d'un témoin de la réalité sociale. L'individu et la ville sont à la fois centres et sources du changement social.

La sociolinguistique est, par la suite, née de la volonté de s'opposer à la grammaire générative qui concevait les faits de langue indépendamment des phénomènes sociaux.

De son côté, le linguiste français Antoine MEILLET (1886-1936) dans *Linguistique historique et linguistique générale*¹⁰⁹ a mis l'accent sur le rapport entre une langue et une société. Il a considéré le langage comme un fait social et a assigné à la linguistique générale le rôle de préciser la structure linguistique qui est relative à une structure sociale particulière. Pour ce linguiste, il faut prendre en considération la double détermination que la langue est un fait social et un système où tout se tient. Il divergeait avec Saussure sur le fait que la langue devait être étudiée et envisagée pour elle-même et en elle-même. Il a reproché au linguiste suisse de réduire la langue à une abstraction en la séparant de la réalité sociale qui lui est extérieure.

Pour Meillet qui devait beaucoup au sociologue Emile Durkheim, l'étude de la langue implique une approche interne et externe de ses faits aussi bien qu'une approche diachronique et synchronique.

La communication sociale a ensuite reçu une impulsion grâce aux travaux des deux linguistes américains John GUMPERZ et Dell HYMES¹¹⁰. Pour le premier, la communication est un processus social complexe, qui englobe bien d'autres composantes qu'un émetteur et un récepteur. Il s'est intéressé en particulier à la conversation et aux interactions. Pour lui, chaque individu ou groupe dispose d'un répertoire verbal composé de variétés linguistiques, régionales ou sociales. Dans les situations d'interaction verbale, les interlocuteurs choisissent des stratégies communicationnelles selon leurs présupposés respectifs et leur connaissance inégale de certains indices dans la conversation. Ce sont les indices contextuels qui contribuent à indiquer la manière dont les énoncés doivent être interprétés et compris.

Gumperz établit ainsi une distinction entre les interactions personnelles et les réseaux fermés d'une part et les interactions transactionnelles et les réseaux ouverts de l'autre. Le premier type regroupe des individus qui se connaissent et qui entretiennent des relations étroites, alors que le second se caractérise par la co-présence des gens liés par des relations professionnelles ou des gens n'ayant pas en commun un système de valeurs et de connaissances. Il souligne dans ses travaux que c'est en fonction des réactions du récepteur que le locuteur décide d'adopter une certaine forme langagière pour être compris et pour faire passer son message.

En tant qu'ethnographe de la communication, ce linguiste s'est attaché à mettre en relief la diversité culturelle: les mêmes éléments de communication ne sont pas interprétés de la même façon par des interlocuteurs ayant des présupposés socioculturels variés.

¹⁰⁹ Cf. MEILLET, Antoine, *Linguistique historique et linguistique générale*, 2^{ème} volume, Paris, Klincksieck, 1921-1936, pp. 16-18.

¹¹⁰ Cf. GUMPERZ, John et HYMES, Dell, *The ethnography of communication*, Washington, American Anthropological Association, 1964.

Les travaux de Gumperz¹¹¹ ont prouvé que les variables sociolinguistiques ne sont pas des unités isolées et que l'emploi d'une variable est lié à l'apparition d'autres variables. Utilisées à des fins communicatives, ces variables sont considérées comme des signes qui permettent l'interprétation et le déchiffrement de l'énoncé.

Parallèlement aux travaux de Gumperz, Hymes¹¹² a développé le concept de "*compétence de communication*", selon lequel, il faut savoir un ensemble de connaissances grammaticales et surtout sociales pour pouvoir produire et interpréter avec succès le sens d'une communication. La connaissance de la langue est insuffisante si on ne sait pas comment s'en servir selon le contexte social. Il a accordé une importance à la situation ou au contexte social et a estimé que tout jeu de langage était en relation avec les circonstances extérieures. Il a souligné que dans le cadre d'une ethnographie de la parole, l'étude de la parole, processus cognitif, devait se faire en se basant sur la linguistique aussi bien que sur la psychologie.

*"L'ethnographie de la communication a montré la diversité des performances verbales et des fonctions sociales de la parole ainsi que les normes sociales et culturelles qui les régissent. Elle s'est attachée à décrire le répertoire linguistique des membres d'une communauté ainsi que les caractéristiques des situations de communication où ce dernier peut se déployer"*¹¹³.

Hymes a proposé un modèle intitulé SPEAKING pour étudier la communication comme il la concevait. Ce modèle se composait d'un cadre spatio-temporel ou psychologique, de participants, d'une finalité (le but ou le résultat de l'activité de communication), d'actes (soit le thème du message, soit sa forme le plus souvent expressive), d'une tonalité (proche de la composante précédente mais s'intéresse aux plans linguistiques et paralinguistiques de l'activité langagière), d'instruments (canaux de communication), de normes (d'interaction et d'interprétation) et finalement du genre (ou type d'activité du langage qu'il s'agit d'un conte, d'un chant ou d'une lettre).¹¹⁴

Au moment où Gumperz et Hymes étaient considérés comme des figures de proue de la communication sociale ou de l'ethnographie de la communication, Basil BERNSTEIN¹¹⁵ menait en Grande-Bretagne des études sur le rapport entre la structure sociale et l'usage du langage (les formes langagières). Bernstein avait pour ambition de synthétiser des courants théoriques différents, mais qui s'intéressaient tous à la nature sociale de la langue, ainsi qu'à la nature linguistique de la réalité sociale. L'héritage théorique de ce linguiste s'établit sur trois plans. Le premier est macro-sociologique: l'influence de Durkheim et de Marx sur Bernstein était indéniable. Il a surtout loué chez Durkheim son effort visant à établir une relation entre les ordres symboliques, les relations sociales et la structuration de l'expérience. Chez Marx, il a retenu "*l'analyse du développement et du changement des structures*

¹¹¹ Cf. GUMPERZ, John, *Engager la conversation, introduction à la sociolinguistique interactionnelle*, traduit par Michel DARTAVELLE, Martine GILBERT, Isaac JOSEPH, Paris, Minuit, 1989.

¹¹² Cf. HYMES, Dell, *Vers la compétence de communication*, Paris, CREDIF-HATIER, 1984.

¹¹³ DUCROT, Oswald, SCHAEFFER, Jean-Marie, *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil, 1995, p. 123.

¹¹⁴ Cf. BACHMANN, Christian, LINDENFELD, Jacqueline, SIMONIN, Jacky, *Langage et communications sociales*, Paris, Hatier-Crédif, 1981, pp. 73-76.

¹¹⁵ Cf. BERNSTEIN, Basil, *Langage et classes sociales, codes sociolinguistiques et contrôle social*, traduit par J-C. CHAMBORDERON, Paris, Minuit, 1973.

*symboliques, ainsi que leur subordination aux relations de pouvoir fondées sur le système productif et inscrites dans la structure de classe*¹¹⁶.

Sur le plan micro-sociologique, Bernstein a assimilé la théorie de la construction sociale du moi de G.H. Mead, qui lui a permis de souligner le rapport entre le rôle (pôle social), l'esprit (pôle subjectif), et la parole (pôle linguistique ou symbolique).

Sur le plan sociolinguistique, Bernstein a beaucoup apprécié les idées des anthropologues culturalistes notamment Sapir et Whorf qui était à l'origine du principe de relativité linguistique. Ce faisant, il a tenté de transposer l'hypothèse des différences entre cultures aux différences entre strates sociales.

Ce linguiste a critiqué la psychanalyse qui a négligé le rôle du langage comme un opérateur actif de modelage social.

Bernstein a estimé que les compétences linguistiques étaient relatives aux expériences psychologiques et sociales des interlocuteurs. Ceux-ci ont des codes différents compte tenu de leur classe sociale et des expériences qu'ils ont acquises au cours de leur vie.

Au cours de son travail, il a cherché à dénaturer les différences de réussite à l'école en prouvant qu'elles relevaient plus de l'inadéquation entre la langue enseignée à l'école et celle que l'enfant apprenait chez lui, que de la possession d'une excellence naturelle.

Pour ce linguiste anglais, nous pouvons distinguer deux codes: le code restreint, celui des classes défavorisées, et le code élaboré des classes supérieures. Les deux codes divergeaient au niveau linguistique, au niveau psychologique aussi bien qu'au niveau comportemental. Parmi les caractéristiques de la langue des classes défavorisées figuraient les suivantes:

- "1- Phrases courtes, grammaticalement simples souvent non terminées, à syntaxe pauvre.*
- 2- Usage simple et répétitif des conjonctions ou des locutions conjonctives [. . .].*
- 3- Usage rare des propositions subordonnées [. . .].*
- 4- Incapacité à s'en tenir à un sujet défini pendant un énoncé, ce qui facilite la désorganisation du contenu de l'information.*
- 5- Usage rigide et limité des adjectifs et des adverbes.*"¹¹⁷

Par contre, le code élaboré se caractérise par la fréquence des phrases subordonnées, le choix pertinent des adjectifs et la signification explicite des propositions.

Il a toujours insisté sur le fait que les échecs scolaires des enfants appartenant aux classes populaires ne sont pas dus à leur handicap, mais au fait qu'ils n'ont accès qu'à un seul code linguistique restreint. Pour lui, ces enfants étaient capables d'avoir recours à des variantes élaborées, mais que les situations sociales dans lesquelles ce recours était possible étaient rares. Pour remédier à ce problème, il a suggéré d'apprendre à ces enfants des modes de comportement langagiers autres que ceux qui véhiculaient dans leur entourage familial. Il a ainsi encouragé le développement des recherches en sociologie de l'éducation, afin d'adapter les professeurs à une diversité de modes d'expression.

¹¹⁶ Cf. http://www.melissa.ens-cachan.fr/article.php3?id_article=244

¹¹⁷ BERNSTEIN, Basil, *Op.cit.*, p. 40.

Progressivement, l'opposition binaire entre les deux codes a été contestée et les linguistes ont vu qu'il s'agit plutôt d'un continuum.

"Ce qu'il est possible de retenir parmi les travaux (de Bernstein), dans la perspective de l'étude des marques d'usage du vocabulaire, c'est que la représentation et l'intériorisation de l'ordre social s'opèrent principalement par l'intermédiaire de formes de langage diversifiées et que celles-ci sont reliées à la différence des situations et modes d'apprentissage, socialisation et inculcation morales, communication psychologique, expérimentation cognitive"¹¹⁸

Tous ces chercheurs ont frayé, sans nul doute, la voie à la sociolinguistique et ont contribué à lui donner le statut de science. Toutefois, cette discipline doit beaucoup au linguiste américain William LABOV¹¹⁹, fondateur de l'école variationniste.

"La sociolinguistique variationniste a décrit toutes les formes de variations constatées qui ne sont pas d'ordre strictement individuel. Elle a montré qu'il existe une variation sociale, qui s'exprime par la stratification sociale d'une variable linguistique, et une variation stylistique qui apparaît lors des changements de registres de discours (du formel au familier) par un même locuteur"¹²⁰

L'hétérogénéité se lit sur les deux plans: "interindividuelle" et "intra-individuelle".

Labov a, effectivement, prolongé les travaux de Meillet tout en changeant de méthodes: si Meillet a étudié les langues mortes, Labov, a quant à lui, opté pour une science de terrain.

Pour Labov, la langue est un système caractérisé par la variabilité, et la première donnée dans le fonctionnement de la langue est son hétérogénéité. Labov a estimé que pour comprendre l'évolution d'un changement dans la langue, il était indispensable d'étudier la vie sociale de la communauté où il s'est produit. Et ce étant donné que la société représente une pression immanente et active qui s'exerce constamment sur la langue. Le langage est, par la suite, outil de communication, mais également un marqueur d'identité. C'est le milieu de socialisation plus que le milieu familial qui a une influence sur les pratiques langagières. Dorénavant, la sociolinguistique va s'intéresser à l'étude des pratiques qui ne sont pas conformes à la norme.

Labov a accordé un intérêt particulier aux échanges verbaux et a soumis à l'étude la prononciation de certains phonèmes à l'île de Martha's Vineyard, la stratification sociale à New York et le parler des jeunes Noirs. Dans la première étude, il s'est attaché à décrire la prononciation de deux diphtongues /ay/ et /aw/ et a essayé de trouver le lien entre la centralisation de ces deux phonèmes et l'origine ethnique des locuteurs ou leur attitude à l'égard de l'île. A New York, il a opté pour l'étude du /r/ en position postvocalique dans trois grands magasins et a tenté d'expliquer cette prononciation par la stratification sociale. A Harlem, il a étudié le parler des ghettos urbains ou plutôt le vernaculaire noir américain. Il a souligné que l'échec scolaire des Noirs est dû au conflit qui opposait la culture des rues, à laquelle ils étaient attachés, aux valeurs scolaires. Il a considéré leur parler comme un dialecte, une variété de l'anglais, et plus tard comme un créole.

¹¹⁸ LESIGNE, Hubert, *Op.cit.*, p. 16.

¹¹⁹ Cf. les ouvrages de LABOV, William, *Sociolinguistique*, Paris, Minuit, 1976 et *Le parler ordinaire, la langue dans les ghettos noirs des Etats-Unis*, traduit par Alain KIHM, Paris, Minuit, 1978.

¹²⁰ DUCROT, Oswald, SCHAEFFER, Jean-Marie, *Op.cit.*, p. 121.

Toutefois, cette hypothèse est discutable puisque le créole qui était considéré comme point de départ est ambigu: le linguiste n'a jamais daté ce créole ni précisé ses locuteurs.

Par ailleurs, il a mis en valeur la notion d'"*insécurité linguistique*" qui poussait les membres de la petite bourgeoisie à adopter des formes de prestige même s'ils ne les maîtrisaient pas parfaitement. Pour Labov, l'insécurité linguistique donne lieu à l'hypercorrection, phénomène qui désigne une volonté d'application excessive d'une règle imparfaitement maîtrisée. Il a ainsi mis en exergue la nécessité d'étudier le langage au sein des relations sociales.

Ce linguiste américain a mis l'accent sur la définition de la communauté linguistique qui représente

*"un groupe de locuteurs qui partagent un ensemble d'attitudes sociales envers la langue: non pas des individus qui parlent de la même façon, qui pratiquent les mêmes variantes, mais des gens qui ont les mêmes sentiments ou les mêmes attitudes linguistiques, qui jugent ces variantes de la même façon"*¹²¹

Le mérite revient à Labov dans l'établissement d'un rapport entre le travail de terrain et la langue. Il a été un énergique défenseur de la nécessité d'une position éthique dans les enquêtes d'observation. Bien plus, il a prôné deux autres principes, celui de la *rectification*, qui consistait à être prêt à s'opposer à des propos de sens commun erronés mais couramment tenus et celui de la *dette encourue*, qui obligeait tout chercheur à aider la communauté qu'il a étudiée si jamais elle avait besoin. Raison pour laquelle, il a accepté d'intervenir devant un tribunal, aux côtés de parents d'élèves qui estimaient que la distance entre l'anglais standard et le vernaculaire noir américain constituait pour les enfants une "*barrière linguistique*" aboutissant à une discrimination. Il a essayé de convaincre le tribunal que ce vernaculaire constituait une variété linguistiquement distincte de l'anglais standard et qu'il incombe aux écoles de l'enseigner.

Outre Labov, J.A. FISHMAN¹²² a joué un rôle à ne pas négliger dans la promotion de la sociolinguistique. Pour lui, la microsociolinguistique concerne la situation et les interlocuteurs, alors que la macrosociolinguistique englobe des éléments plus généraux tels que la réalité sociale.

Il a groupé les situations en domaines ou contextes institutionnels qui dictaient les relations linguistiques. Ces domaines sont au nombre de cinq: la famille, les amis, la religion, l'école et le travail. Dans chaque domaine, il existe trois facteurs majeurs: le rôle des interlocuteurs, l'espace ou le lieu et le temps de l'interaction. Fishman a repris l'idée déjà formulée par Gumperz de "*réseaux de relations*". Il y a ceux qui sont fermés où existe une seule variété et ceux qui sont ouverts et admettent la présence de plusieurs variétés. Les types d'interaction sont soit d'ordre personnel soit d'ordre transactionnel.

Ce parcours épistémologique nous a permis de distinguer les différences entre les deux points de vue américain et européen concernant la sociolinguistique,

¹²¹ http://fr.encyclopedia.yahoo.com/articles/sy/sy_288_p0.html

¹²² Cf. FISHMAN, J., *Sociolinguistique*, Paris, Nathan/Labor, 1971.

"D'un côté, on raisonnait plutôt en termes de catégories socioprofessionnelles peu ou mal définies (middle class, upper working class, lower working class, etc), de l'autre on raisonnait plus volontiers en référence à la sociologie d'origine marxiste, en mettant l'accent sur les conflits de classes, sur leurs intérêts divergents, avec une tendance au binarisme (prolétariat/ capitalistes, dominés/dominants, etc). Il en découlera du côté américain une tendance vers les typologies froides, coupées de toute analyse des rapports de force, face à une sociolinguistique européenne, en particulier celle que l'on qualifiera de native, plus encline à voir les faits sociaux concrets derrière les faits de langue [. . .]"¹²³

De par ce qui précède, nous remarquons qu'abstraction faite de la voie choisie, tous les linguistes s'unissent sur le fait que le domaine principal de la sociolinguistique est la langue considérée comme une activité socialement localisée. Elle s'intéresse aux différences sociales qui se reflètent dans les divers niveaux de langue: niveau soutenu ou de prestige vs niveau familier stigmatisé.

A cet égard, il convient de souligner que si la notion de registre renvoie à la capacité des locuteurs de changer leurs conduites langagières en fonction des situations de communication et à leur compétence d'opérer des choix entre les différentes strates lexicales, celle de niveau paraît plus adaptée à notre étude. Le niveau correspond à la réalité de variantes sociolectales ainsi qu'aux habitus langagiers dominants. Il renvoie à

"une stratification des parlures en usage dans le corps social, qui peuvent être l'objet d'évaluation de la part de chacun, et dont l'observation et l'interprétation relèvent d'une approche sociolinguistique"¹²⁴.

Ce qui laisse entendre que niveau réfère aux indices lexicaux ayant rapport aux paramètres socio-culturels et à l'échelle linguistique graduée qui sous-tend une attitude péjorative-méliorative, ce qui est en opposition avec le registre qui est neutre à cet égard.¹²⁵

Dans notre étude, nous allons nous baser sur l'approche de la sociolinguistique co-variationniste établie par Bernard LAKS qui a cherché à ignorer volontairement les différences perceptibles entre les agents. La sociolinguistique co-variationniste

"quand ayant construit des groupes, des classes ou des couches sociales (plus ou moins) homogènes, entreprend d'en décrire les pratiques linguistiques, subsistant ainsi aux locuteurs effectifs de l'enquête un locuteur moyen, sans histoire et sans corps, représentant idéal d'un groupe social construit comme homogène. Sans s'interroger sur leur pertinence, le traitement co-variationniste détruit les différences linguistiques et sociales que toute enquête fait apparaître entre deux locuteurs appartenant à la même classe"¹²⁶

¹²³ CALVET, Louis-Jean, "La sociolinguistique et la ville, hasard ou nécessaire?", pp. 46-47.

¹²⁴ LESIGNE, Hubert, *Op.cit.*, pp. 47-48.

¹²⁵ Cf. MULLER, Bodo, *Le français d'aujourd'hui*, Paris, Klincksieck, 1985, p. 17.

¹²⁶ LAKS, Bernard, *Op.cit.*, p. 79.

Deuxième partie
Les procédés sémantiques de formation
lexicale

Quels sont les termes les plus employés en FCC et comment sont-ils formés? C'est afin de répondre à ces deux questions que nous allons étudier la création lexicale dans ce parler.

Toute formation lexicale s'appuie sur deux composantes principales: la première concerne la signification du terme et la seconde s'intéresse à sa forme. En d'autres termes, l'une est sémantique, alors que l'autre est formelle.

Les procédés sémantiques s'intéressent à étudier la signification des signes, leur partie conceptuelle, leur contenu. Ce faisant, ils groupent toute une panoplie du vieil argot, de langues des communautés immigrées sans oublier les figures de style.

Premier Chapitre
L'argot

"Il y a dans l'utilisation même de l'argot, un plaisir qui est déjà un premier résultat, une manière de se moquer du non-initié, et donc déjà une tromperie en soi, une première étape vers la tromperie, une première satisfaction. [. . .]. Faire partie de la Maison, de la Famille ou d'un Ordre, est en soi déjà une force, sinon un pouvoir"¹²⁷

L'argot est un terme que nous entendons fréquemment de nos jours, mais qui demeure, à force de subir une évolution de sens, opaque aux yeux de plusieurs. Pour certains, c'est tout code incompréhensible que le profane peine à comprendre, pour d'autres, c'est le langage particulier à un groupe professionnel. Il entre également en confusion avec la langue populaire ou encore avec le jargon. Face à cet état de choses, il nous paraît nécessaire voire indispensable d'enlever toute ambiguïté, relative à ce terme, née du foisonnement des définitions qui lui ont été conférées au fil des années.

L'origine du terme est assez obscure, mais provient probablement du verbe argoter, c'est-à-dire mendier. Au départ, vers le XV^{ème} siècle, l'argot était la langue des brigands qui visait à exclure les intrus et par suite, il était incompréhensible aux non-initiés. Fonction cryptique oblige.

"C'est une langue très codée avec des termes qui n'ont rien à voir avec le français, souvent d'origine étrangère, parfois même d'origine grecque jusqu'au XIX^{ème} siècle. C'est une langue qui n'est pas comprise de celui qui parle le français central. C'est la langue des bagnes, des prisons avec des termes extrêmement précis, par exemple arton pour le pain"¹²⁸.

L'apparition de l'argot, à l'époque, était due aux confréries des truands qui ont été créées dans les grandes villes, notamment à Paris. Elles étaient appelées « *Cours des Miracles* »,

"car, lorsque voleurs et truands (qu'on nomme sabouleurs, drilles et autres narquois) y regagnent leur logis après une bonne journée de vol ou de rapine, ils oublient les diverses infirmités et affections qui leur ont permis d'apitoyer le passant ou de l'attirer dans un coin sombre pour le soulager de sa bourse. Entendez que, une fois rentré dans son cloaque, le faux bossu se redresse, le faux aveugle voit [. . .] comme par miracle"¹²⁹

¹²⁷ BECKER-HO, Alice, *Les princes du jargon, un facteur négligé aux origines de l'argot des classes dangereuses*, Paris, Gallimard, 1993, p. 138.

¹²⁸ DUNETON, Claude, *Op.cit.*, p. 195.

¹²⁹ MERLE, Pierre, *Argot, verlan et tchatches*, Toulouse, Les Essentiels Milan, 1997, p. 6.

Peu après et précisément au XVII^{ème} siècle, les voleurs ont formé une corporation qui leur était propre et qui avait son baragouin. C'était le Royaume de l'Argot.¹³⁰

Au XIX^{ème} siècle, Paris fit peau neuve et commença à s'organiser grâce à l'éclairage qui a changé le mode de vie des habitants. Ce qui a témoigné d'un brassage des différentes couches sociales, brassage dont la conséquence linguistique fut l'enchevêtrement de la langue des bourgeois et de celle du menu peuple.

"D'autant que les transformations voulues par le baron Haussmann (1809-1891), qui devient préfet de la Seine en 1853, vont détruire nombre de vieux repaires et autres dédales hérités des anciennes cours des Miracles.[. . .]. Le fait, donc, que le bourgeois pourrait être amené à côtoyer la pègre (ou le simple rôdeur) plus facilement qu'auparavant contribuera aussi, et de manière non négligeable à cette mode argotique."¹³¹

A l'époque, parler argot, c'est suivre l'air du temps. C'est la mode canaille. Ajoutons à cela que via la prostitution, le parler des péripatéticiennes est venu truffer celui des clients, pour la plupart bourgeois. Ce qui a fait que "*vers 1880, le terme argot tend(ait) à désigner un peu tout ce qui n'est pas officiel. C'est une confusion un petit peu regrettable.*"¹³²

Au XX^{ème} siècle, ce fut au tour de la Première Guerre mondiale (1914-1918) de niveler les strates sociales. L'armée n'a fait que rapprocher tous les Français, renforcer leur solidarité sur tous les niveaux même sur celui des pratiques langagières et frayer le chemin à un échange entre l'argot et la langue populaire. Certains termes argotiques ont commencé à sortir de leur bunker, à être connus, à se vulgariser pour finir par être parlés par le peuple et non seulement par les gueux. En effet, l'argot alimente la langue populaire en lexique; chroniquement, l'argot précède le français populaire et en constitue le premier stade. Ce qui explique l'entrelacement entre l'argot et la langue populaire avec laquelle il est en perpétuelle osmose. Les deux sont des classifications de pratiques linguistiques divergentes de la langue standard.

Ces facteurs sociaux ont été doublés par d'autres facteurs littéraires. C'est à François Villon que revient le mérite de rédiger ses ballades dans le parler de la Coquille, « *un argot d'une confrérie de malandrins* »¹³³. De l'oral, l'argot passe à l'écrit, à la littérature. Une avant-garde d'auteurs a donné, vraiment, à l'argot droit de cité. Souci de réalisme oblige. N'oublions pas "La vie généreuse des Mercelots, gueux et Boesmiens" de Péchon de Ruby, éditée en 1596 et qui constituait un glossaire de l'argot des merciers. L'ouvrage était suivi du "Jargon de l'argot réformé" d'Olivier Chéreau en 1628 et de la "Response et complaite au grand coesre" en 1630.

"Mais c'est surtout à partir de Vidocq que les écrivains vont s'intéresser à la question. A commencer par Balzac lorsqu'il fera parler Vautrin dans Splendeurs et misères des courtisanes. Hugo ne sera pas en reste... Dans

¹³⁰ Cf. *Ibid.*, p.8.

¹³¹ *Ibid.*, p.11.

¹³² DUNETON, Claude, *Op.cit.*, p. 196.

¹³³ GOUDAILLIER, Jean-Pierre, "De l'argot traditionnel au français contemporain des cités", p. 6.

les Misérables, le passage qui concerne l'argot est toujours vrai, toujours actuel"¹³⁴.

Il ne faut pas perdre de vue Molière dont les serviteurs et les laquais parlaient la langue de la rue. L'introduction de l'argot en littérature n'a fait qu'augmenter les chances de sa survie. Certains auteurs y ont recours pour faire parler des personnages de la lie de la population, alors que d'autres le mettent à la bouche du narrateur ou du héros.

Ainsi la littérature a-t-elle cessé d'être le champ d'un style recherché, soutenu et cultivé, un style qui s'écartait, la plupart du temps, de la langue courante mais qui était dicté par la finalité esthétique de l'art. La conception de la littérature a subi une transformation. De cultivée qu'elle était, elle est devenue émaillée d'expressions familières, de termes populaires, de régionalisme, de vulgarisme et d'argot. Il suffit de jeter un coup d'oeil sur la production littéraire d'une oeuvre qui remonte aux XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles et sur un roman écrit au XIX^{ème} siècle pour témoigner de la divergence linguistique entre les deux littératures.

" Plus près de nous, les auteurs de la Série noire, comme Auguste le Breton et surtout un véritable styliste comme Albert Simonin, ont donné à l'argot une part entière dans la chose écrite. Reste Louis-Ferdinand Céline, l'écrivain français le plus novateur du XX^{ème} siècle. A proprement parler, il n'écrit pas en argot, mais il construit son oeuvre dans le même mouvement que le créateur anonyme de la rue et des culs de basse fosse. Céline prend les termes d'argot que sa jeunesse parisienne lui a donnés tout chauds, il les malaxe, les transforme, les transpose au gré de sa petite musique. Il invente, bien sûr, il déforme, il se fout des règles. Il travaille la langue comme Rodin le marbre"¹³⁵

L'oeuvre de Raymond Queneau illustre également la mutation à laquelle était exposée la littérature française.

A cet égard, il nous incombe de faire la distinction entre la littérature en argot caractérisée par la profusion de ce niveau et son emploi par le narrateur aussi bien que par tous les personnages, et l'argot dans la littérature où son usage est limité, sporadique. Dans ce dernier cas, il s'agit d'une dose réduite enchâssée dans le bon style et surtout marquée par une distanciation de la part de l'auteur.¹³⁶

Ce faisant, la littérature a donné un coup de pouce à l'argot, le rendant moins hermétique aux yeux des Français et des francophones en général, et par suite, plus usé. C'est ce que nous appelons la démocratisation de l'argot.

Ceci dit, l'argot a subi un changement de fonction. A force de gagner du terrain, de se répandre comme une traînée de poudre, il a perdu son caractère principal pertinent à son apparition : son ésotérisme. Il est donc devenu plus mouvant. Des termes qui étaient considérés comme argotiques sont devenus populaires et les populaires furent

¹³⁴ BOUBARD, Alphonse, préface de la première édition du *Dictionnaire de l'argot français et de ses origines* et citée dans la deuxième édition, *Op.cit.*, p. VII.

¹³⁵ BOUBARD, Alphonse, préface de la première édition du *Dictionnaire de l'argot français et de ses origines*, et citée dans la deuxième édition, *Op.cit.*, p. VII.

¹³⁶ Cf. FRANCOIS, Denise, "La littérature en argot et l'argot dans la littérature" in *Communication et Langages*, n : 25, 1er trimestre 1975, le Centre d'étude et de promotion de la lecture, Paris, éd Retz, pp. 9-25.

qualifiés de familiers et ainsi de suite. Les frontières entre les différents niveaux ont cessé d'être des cloisons étanches. Ce qui a favorisé l'apparition de l'argot commun.

"Les argots et la langue populaire se rejoignaient et c'est une des raisons qui ont permis aux termes des argotiers, des jargonneux de tel ou tel petit métier de passer du statut d'argot particulier à celui d'argot commun avant même de transiter par la langue populaire vers la langue familière puis vers la langue française circulante [. . .]"¹³⁷.

C'est cette extension de la définition de l'argot qui nous intéresse. Si au début, l'argot était le langage des malfaiteurs, des voleurs, des coupeurs de bourse, des bas-fonds, des hors-la-loi et si son objectif primordial était d'être cryptique afin de protéger ceux qui le parlent et d'exclure tous ceux qui ne font pas partie du groupe; de nos jours, la situation a beaucoup changé. Ce parler, cette langue verte, ce langage de la rue n'est plus l'apanage exclusif des escrocs.

Ceci dit, l'argot désigne actuellement soit l'argot des métiers, où des termes chargés de connotations viennent remplacer la terminologie officielle ; soit toute langue de spécialité indéchiffrable aux yeux du non-spécialiste (au même titre du jargon) ; soit le bas langage, la langue des groupes marginalisés.¹³⁸ Dans cette dernière acception, nous remarquons que l'argot subit un glissement fonctionnel : la fonction cryptique est reléguée au second lieu cédant sa place aux fonctions identitaires. Dans ce cas, il s'agit de ce que les linguistes ont appelé "argot commun". C'est un parler familier dérivé de l'argot. C'est à mi-chemin de l'argot et du jargon proprement dit, d'où sa désignation par "jargot" par Marc SOURDOT.

"De son origine, il a gardé certains traits formels qui font qu'on peut parler d'un argot commun comme d'un slang qui puise dans les divers argots et qui est pratiqué, indépendamment de toute appartenance à un groupe social, par une large fraction de la population. Plutôt que de parler, dans ce cas, d'argot commun, nous préférons utiliser la notion de jargot pour rendre compte de cette activité, réservant [. . .] argot commun et jargon commun aux produits lexicaux issus des différentes activités d'argot et de jargon. Dans le jargot ainsi défini, on ne retrouvera plus trace de volonté cryptique. Il se caractérisera, au contraire, par une prééminence des fonctions ludiques et conviviales. Contrairement aux jargons et aux argots, le jargot peut être l'affaire de tout un chacun, sans souci de référence particulière aux besoins d'un groupe déterminé. C'est pourquoi dans le jargot, la notion de connivence, si elle est importante, doit être néanmoins entendue au sens le plus large. Elle fonctionne comme un indice de reconnaissance pour tous ceux qui se retrouvent dans une façon de dire, comme ils peuvent se retrouver dans une mode vestimentaire ou esthétique"¹³⁹.

L'argot commun est donc moins opaque et plus diffusé et là les médias contribuent d'une manière efficace à sa propagation, "*à la différence des jargons et des argots que leurs spécificités tiennent à l'écart des grands moyens de diffusion. Un quotidien comme Libération, par exemple, semble être à la fois un centre d'accueil et*

¹³⁷ GOUDAILLIER, Jean-Pierre, *Comment tu tchatches ? Dictionnaire du français contemporain des cités*, p. 13.

¹³⁸ Cf. MULLER, Bodo, *Op.cit.*, p. 213.

¹³⁹ SOURDOT, Marc, "Argot, jargon et jargot" in *Langue française*, n: 90, Paris, Larousse-Bordas, 1991, pp. 24-25.

d'élaboration de cette activité linguistique, tout autant qu'un moyen de très large diffusion, du moins dans les grandes villes et en région parisienne"¹⁴⁰.

Les journalistes de certains quotidiens ou hebdomadaires exploitent à escient l'argot au nom de la liberté intellectuelle et morale. Si l'argot proprement dit était autrefois centripète, celui d'aujourd'hui, le plus souvent commun, est centrifuge grâce aux chaînes médiatiques. Il est devenu un vivier exploité par la langue commune.

Notre roman est doté d'une vaste nébuleuse argotique qui relève de ce que Marc SOURDOT a appelé le jargon. Toutefois, nous allons nous contenter de le désigner par argot commun faute de trouver jargon dans le dictionnaire. Il s'agit de termes plus ou moins répandus qui n'ont pas perdu la tare de leur origine et qui sont employés par les jeunes pour deux raisons. En premier lieu, pour souligner l'appartenance des protagonistes à un certain milieu social, à savoir les cités et les banlieues. Il s'agit d'un sociolecte qui cherche la contre légitimité linguistique pour afficher le dégoût des adolescents quant à une société qui les délaisse. En second lieu, pour suivre la mode langagière mise au goût du jour grâce aux médias.

"[. . .] Il demeure que l'argot des cités se caractérise par sa fonction symbolique : l'élaboration d'un langage commun est destinée avant tout à cimenter la connivence à l'intérieur du groupe en même temps qu'il exclut celui qui n'en fait pas partie"¹⁴¹.

C'est ce que les linguistes ont appelé la fonction identitaire.

"Les fonctions identitaires jouent pleinement leur rôle et la revendication langagière de jeunes et de moins jeunes qui se situent en marge des valeurs dites légitimes [. . .] est avant tout l'expression d'une jeunesse confrontée à un ordre socio-économique de plus en plus inégalitaire, notamment en matière d'accès au travail. Les fonctions crypto-ludiques n'occupent plus désormais la première place, ce que récapitule le tableau ci-après."¹⁴²

Importances des fonctions linguistiques exercées
Argots de métiers/ argots sociologiques contemporains

Argots de métiers	Argots sociologiques
1/ Fonctions crypto-ludiques	1/ Fonctions identitaires
2/ Fonctions identitaires	2/ Fonctions crypto-ludiques

Le français contemporain des cités regorge de termes d'origine argotique qui ont un attrait particulier chez les jeunes, notamment chez les lycéens soucieux de contredire les normes du français standard et d'exprimer leur mécontentement.

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 25.

¹⁴¹ LIOGIER, Estelle, *Op.cit.*, p. 43.

¹⁴² GOUDAILLIER, Jean-Pierre, "De l'argot traditionnel au français contemporain des cités", pp 13-14.

"Il est le reflet langagier de la crise d'identité que connaît surtout la jeunesse scolaire et étudiante, plus ou moins marginalisée par rapport aux circuits d'intégration traditionnels. Confrontée à la massification des enseignements secondaires et supérieurs, à l'approfondissement du fossé des générations, à la dévalorisation des diplômes et aux menaces de déclassement, une importante partie de la jeunesse manifeste son désarroi, voire son anxiété, notamment par le recours à un signum de classe, ici sociolinguistique, c'est-à-dire à des signes d'appartenance à un corps cherchant à se définir et s'affirmer, se situer par rapport à des systèmes de valeurs sociales et symboliques."¹⁴³

Ceci dit, l'homogénéisation de la conjoncture sociale des protagonistes a mené à une relative homogénéisation de leur comportement linguistique. Ils utilisent les mêmes unités lexicales d'origine argotique.

Le héros Yaz décrit la vie d'oisiveté et de désœuvrement qu'il mène en ces termes :

"Comme je suis au chômage, il est préférable que je ne reste pas trop longtemps au plumard. Mon Daron, mon reup, mon père a vite fait de criser : cinq ans de chomedu, au palmarès. J'ai stoppé l'école à seize piges, maintenant j'ai vingt et un hivers, avec l'impression d'en avoir le double tellement le temps stationne." (B. p. 10)¹⁴⁴

Dans ce paragraphe, nous pouvons relever plusieurs termes en argot comme «plumard», «daron», «chomedu» et «piges», qui signifient respectivement lit, père, chômage et années.

Le premier est dérivé de plume et remonte au XIX^{ème} siècle. Le deuxième provient probablement du croisement de «baron» et de «dam» qui signifiait seigneur en ancien français. Autrefois, et plus précisément vers 1791-1792, le peuple désignait le roi et la reine de France par daron et daronne. Les deux termes peuvent signifier, entre autres, les maîtres et les patrons tenanciers de maison close.¹⁴⁵

«Chomedu» et sa variante graphique chômdu, qui ont été dérivés de chôme vers le milieu du XX^{ème} siècle, peuvent désigner soit le chômage, soit le chômeur.

Le terme «pige» est un déverbal de piger et désigne soit année, soit âge. Un parasyonyme de «pige», «balai». **"Je n'ai plus dix-sept balais, pourtant, j'apprécie autant que Grézi le coup de crayon des yeux bridés."** (B. pp.26-27). «Balai» date de 1976.

Toutefois, le terme le plus répété parmi ceux-ci dans le roman est celui de «daron». **"Mon Daron m'aurait tué. Une chose qu'il ne pardonne pas, c'est bien le vol"** (B. p. 14), soulignait le narrateur intradiégétique aux policiers qui l'ont arrêté en flagrant délit.

Plus tard, Yaz, confiant aux lecteurs ses soucis dit:

"Je n'ai pas envie qu'il arrête sa chorégraphie, ça me permet de m'évader, d'oublier qu'en ce moment à la baraque, c'est dur depuis que le Daron est en chômage. Décidément, ça devient l'une des seules choses qui se transmettent de père en fils. Mon Daron sans emploi

¹⁴³ LESIGNE, Hubert, *Op.cit.*, p. 66.

¹⁴⁴ L'abréviation B réfère au corpus: DJAIDANI, Rachid, *Boumkoeur*, Paris, éditions du Seuil, 1999.

¹⁴⁵ Cf. CERTA, Pascale, *Op.cit.*, p.13.

depuis peu, trois ans environ, a du mal à supporter que Maman mène la danse à la casbah, ils n'arrêtent pas de s'embrouiller. C'est infernal." (B. p. 24)

Le père ne veut pas que Yaz soit comme lui, il lui espère un meilleur avenir, ce qui le pousse à être exigeant et sévère avec son enfant : **"Je m'esquive, j'entends mon Daron gueuler : espèce de voyou, il aurait dû te tuer, cinglé de ta race!"** (B. p.159). Il ne cesse de se moquer de son petit. **"Comme lui racontait Maman, à mon âge déjà bien avancé, je faisais encore pipi au lit. Ce qui me valut d'être rebaptisé par mon Daron Le Pisseur"**(B. p. 107)

Le terme «daron » est dispersé dans notre corpus et est rarement remplacé par « père ». **"Ce même jour, mon grand brother Aziz mit en garde le Daron : il le tuerait s'il relevait la main sur elle."**(B. p. 25) et plus tard à la même page

"A cette époque, le Daron travaille encore [. . .]. A la maison, nous le savons tous : ce n'est ni l'âge ni la fin de son alcoolisme qui ont stoppé les violences abusives du Daron, mais mon brother Aziz qui l'a K-Otisé jusqu'aux burnes dans ses élans" (B. p. 25).

Tous les récits narrant les scènes familiales et les rixes conjugales comprennent le terme «daron ». **"Alors, pour esquiver les coups, Hamel avait créé un langage qui lui permettait d'entrer dans la casbah sans que le Daron s'en aperçoive."** (B. p. 35). Ce terme, relevant du vieil argot, va de pair avec la personnalité du père. C'est en quelque sorte un homme que nous craignons autant que nous avons pitié de lui. Chômeur, âgé, ayant perdu un de ses garçons, il est incapable de se maîtriser et sa nervosité n'épargne aucun membre de sa famille. Sa femme, sa fille et ses deux fils subissent tous les effets de sa colère.

Les disputes domestiques jalonnent le quotidien de la famille vu l'incommunicabilité entre parents et enfants.

"Le Daron a foutu Mimi le chat dans un sac étanche et plouff.. !! dans le fleuve qui a comme terminus la mer il l'a balancé. La sister haineuse a élevé la voix contre le Daron"(B. p.124).

La première génération n'arrive pas à comprendre celle des enfants avec qui elle n'est pas sur la même longueur d'onde. **"Maman et le Daron se sont fâchés avec Sonia, ils n'aiment pas le goût de la taxidermie"** (B. p. 124).

L'attitude agressive du père et ses reproches perpétuels peuvent être dus à l'éducation rigide dont il était victime lors de son enfance.

"La boxe était réservée aux bandits, et pour rendre ma mauviette de Daron, homme, ils n'hésitaient pas à le droiter. En sang, il rentrait à la casbah" (B. p. 89).

Outre le terme « Daron », le protagoniste a eu recours au terme « frangin » qui signifie frère et qui remonte au début du XIX^{ème} siècle. L'auteur l'a employé pour faire référence à son petit frère qui était victime du fléau néfaste de la drogue.

"Rien à faire, Hamel se déchirait, se croyant à l'abri d'une OD. Le Daron l'avait radié de son propre sang, il n'a jamais cherché à

comprendre comment et pourquoi le frangin était devenu malade de toxicomanie." (B. p. 35)

Et plus tard,

"Mon âge est de vingt et un hivers, je porte un jean 501, un pull bleu, sur mon poignet droit une gourmette en argent avec le prénom d'Hamel, mon défunt petit frangin, j'habite au 12e étage d'une des tours de la cité, je suis au chômage" (B. pp. 78-79).

En greffant des termes relevant du vieil argot sur leurs discours, les habitants des cités notamment les jeunes affichent leur volonté de contredire la langue standard et par suite la société bourgeoise. C'est un moyen à même de dévoiler leur colère, leur insatisfaction voire leur mépris. Ils trouvent refuge dans des productions linguistiques qui exploitent le vieil argot pour prouver leur ancrage social aussi bien qu'identitaire : les cités. L'argot n'est donc pas mort, il se renouvelle et se rajeunit à travers le français contemporain des cités.

"C'est bien cette exubérance de la création lexicale, ainsi qu'elle peut naître au sein des groupes marginalisés ou qui se marginalisent, qui constitue la véritable paradoxe d'une part, des parlers qu'il convient désormais de désigner par argots traditionnels, vieil argot, et d'autre part des parlers contemporains des cités"¹⁴⁶

Parmi les autres termes argotiques en vogue dans les cités et répandus dans le roman, celui de « mec » qui désigne un homme ou un individu quelconque. Il s'emploie parfois comme terme d'amitié. Son usage est attesté depuis le début du XIX^{ème} siècle. Il désigne dans notre corpus :

- Soit Grézi, l'ami du protagoniste. **"Grézi est un mec étrange, par instants il se comporte comme si j'étais sa meuf [. . .]" (B. p.70)**

- Soit l'homme que Grézi prétend avoir assassiné. **"[. . .] moi je vais pas te parler à la Molière pour te dire que j'ai tué un mec" (B. p. 45)**

- Soit les habitants des banlieues qui constituent l'entourage des deux protagonistes.

"[. . .] les mecs du quartier ont tué le temps en compagnie d'un big poste lazer, qui tire son alimentation de l'interrupteur du hall d'immeuble" (B. p. 19)

"Yaz, pour me faire pardonner, j'ai pris le temps de dicter à Kurtis les aventures des mecs du quartier, à toi je lègue toutes ces histoires vécues et immortalisées sur ces bouts de papier [. . .]" (B. p. 157)

- Soit le médecin qui est venu ausculter Grézi en prison.

"Une vraie grand-mère, ce mec généraliste de la médecine qui avait été très piquant le jour de ma prise de sang HIV aux analyses top secret" (B. p. 156)

¹⁴⁶ GOUDAILLIER, Jean-Pierre, *Comment tu tchatches ?*, Dictionnaire du français contemporain des cités, p. 16.

- Soit les prisonniers avec lesquels Grézi est enfermé. Ce sont les collègues de cellule et c'est cette dernière désignation qui fait tache d'huile dans le roman.

"On s'y retrouve enfermé à dix mecs, certains gardent leur caleçon, la peur du coup de la savonnette tandis que d'autres ne se lavent que les cheveux, sans mouiller leurs corps" (B. p. 147)

"Je veux changer de cellule, les mecs sont pas sympa avec moi" (B. p. 136).

"Y a des mecs qui préparent des mauvais coups pour quand ils seront sortis" (B. p. 138)

Le terme est dans ce cas assorti d'une connotation péjorative, il s'agit des délinquants et des malfaiteurs que la prison n'a pu réprimander et dont les conduites et comportements sont immoraux. La preuve en est le terme « *coup* » qui est aussi argotique. Il signifie une entreprise plus ou moins délictueuse et semble être lié à la notion de délit. En prison, les bagarres sont de règle et les détenus sont des fauteurs de trouble.

Dans ce contexte, l'univers carcéral impose ses termes argotiques, dont celui de « *maton* ». Ce terme désigne le gardien de prison, il vient du verbe (*mater*) signifiant regarder, épier. Son emploi dans ce sens est attesté depuis la moitié du XX^{ème} siècle. Il pourrait signifier entre autres, le Mouchard de la Sûreté, le policier ou le détenu espionnant pour le compte de l'Administration. La récurrence de ce terme est manifeste dans « *Boumkoeur* ». Nous le trouvons dans le discours où Grézi raconte à Yaz ses aventures en prison.

"Cette boîte en carton scotchée contre la porte permet également au maton de déposer le courrier que les potes lui envoient et aussi ça évite au gardien de demander si on a du courrier à envoyer, car si tu écris tu laisses dans la boîte ta lettre et direct le maton la ramasse » (B. p. 145)

Et plus tard « **Le maton avant d'entrer dans la cellule a scotché mon nom sur la porte en dessous de celui de Kurtis qui est vraiment très intéressant comme mec [. . .]" (B. p. 147).**

Le maton est le responsable de sécurité à l'intérieur du « *bagne* ». C'est le surveillant chargé de ne pas quitter des yeux les détenus et d'assurer le calme et l'ordre. En cas de dispute, c'est à lui de séparer les parties antagonistes et d'avoir recours, si nécessaire, à la force. Toutefois, il lui arrive de fermer les yeux sur certains problèmes.

"Quand y a embrouille, les mecs forment un bouclier, le maton de la guérite ne voit rien. Ou, des fois, il fait en sorte de ne rien voir, surtout si celui qui se fait balafre est un pointeur. En zonzon, on n'aime pas les violeurs, là-dessus les matons et les prisonniers ont le même combat : pas de pitié, certains prisonniers ont des enfants à l'extérieur, chaque môme est un peu leur môme." (B. pp. 137-138).

Remarquons que l'auteur insère, partout, des termes argotiques qui conviennent au parler des détenus. « *Embrouille* » signifie une bagarre, un conflit, une situation illégale, c'est un déverbal de « *embrouiller* » avec une forte influence de l'italien

(imbroglio), au sens de situation confuse. Les différentes acceptions argotiques du terme ont paru dans les années 50 du XX^{ème} siècle. « Pointeur » est un homme porté par les plaisirs sexuels, notamment en milieu carcéral, c'est le violeur. Il est dérivé de (pointer) au sens de posséder sexuellement. « Môme » est l'équivalent argotique de «joli adolescent » ou «enfant » et est probablement dérivé d'une racine onomatopéique expressive.

Entre détenus, la prison n'est qu'un "trou", une "cage" voire une "taule". "**Maintenant, je crois que tu n'es pas aveugle, tu as bien deviné, c'est Grézi qui t'écrit du trou.**" (B. p. 126). Cette acception remonte à 1725.

"Dans ma cage aux toilettes turques pour tuer le temps et l'angoisse j'ai fait trois kilomètres de cent pas et quelques pompes" et dans la même page **"Ils m'ont fait galérer dans une autre cage en attendant d'être face à mes juges qui sans pitié allaient m'en foutre pour vingt-quatre mois."** (B. p. 129).

Cette image de l'enfermement est bien vieille et remonte au Moyen Age.

"Alors, écoute, mon anniversaire c'est dans trois jours, on va écrire les histoires que tu veux, ensuite je vais en taule." (B. p. 61) et plus tard : **"Ils m'ont suicidé à retardement en m'enfermant dans cette taule qui est vraiment l'école du crime et du vice."** (B. p. 128)

Ce terme paraît dériver de (tôle), pierre épaisse servant de revêtement et aussi terme dialectal désignant la table à manger. Il désigne la prison depuis la fin du XIX^{ème} siècle. Il peut également signifier la maison close, ou tout local où on vit, dort, mange et travaille.

Nous avons, d'autre part, relevé un terme faisant partie du champ dérivationnel de «taule », à savoir «taulard » qui signifie détenu et dont l'attestation écrite date de 1915.

"Lorsqu'un taulard t'aborde avant de se présenter, il te demande comment sont les femmes à l'extérieur, bien sûr tu lui dis qu'elles sont bonnes [. . .]" (B. p.136).

S'adressant à Yaz, Grézi qui purge une peine dit:

"Tu pourras, je crois, concrétiser ton travail grâce aux archives de ma mémoire écrites à l'éclat de cette encre noire, symbole de l'espoir du taulard que je suis ici-bas" (B. p. 157).

Le "taulard" se trouve persécuté et humilié par tout le monde sauf par le Père qui vient faire une messe chaque dimanche. **"Avec le Père, c'est le seul moment où tu ressens que tu n'es plus un taulard, il est respectueux."** (B. p. 152).

Le terme est chargé de l'idée de l'emprisonnement, d'offense et de répugnance. **"Je commence à avoir une barbe du taulard."** (B. p.88).

En prison, les détenus sont forcés de faire la "douane":

"Quand la 226 a reçu le savon, le plus calme des deux gorilles me demanda de ne pas lâcher le cordeau, il allait faire une douane, c'est-

à-dire qu'à la tête du yoyo il y a un poids et qu'à la queue il y a de la bouffe et quand le mec de la 218 lâcha son colis, le mec de ma cellule tapa dans la gamelle, c'étaient des pâtes au sucre, tout se passe à une vitesse folle." (B. p.140).

La «douane » est la dîme perçue par le préposé à la fouille sur ce qui entre en fraude. C'est un détournement subversif du terme usuel et date de 1930.

De son "trou", Grézi nous livre une description de la prison avec ses délinquants et son lexique. Outre les substantifs, l'univers carcéral a également prescrit le verbe « cantiner » qui veut dire acheter des vivres à la cantine de la prison, ou verser une partie de ses gains pour s'assurer le nécessaire. D'où l'importance de l'argent pour rendre la vie supportable.

"Les toilettes sont très proprement mises à l'écart grâce à un rideau spécialement conçu pour cela, à condition d'avoir assez d'argent dans son pécule pour pouvoir le cantiner" (B. p. 135) et plus tard "Sous l'oeillon aveuglé, il a accroché une boîte qui lui permet de mettre les feuilles à cantiner qui sont de toutes les couleurs et chaque couleur représente le jour où l'on veut recevoir ses provisions." (B. p. 145).

Les parties du corps en français standard ont été presque souvent remplacées par leur équivalent argotique. Le nez n'est qu'un « pif ». **"Une fois dehors, le vent glacial n'a pas tardé à me faire rougir le pif, pas une silhouette dans les parages"** (B. p. 39). Ce terme remonte au début du XIX^{ème} siècle.

Les cheveux se muent en "tifs": **"en ce qui concerne mes tifs, je me suis rasé car je n'ai jamais aimé l'héritage"** (B. p. 60). Le terme vient sans doute du dauphinois (tifo), c'est-à-dire paille et date de 1883.

En ce qui concerne la bouche, elle devient la « gueule ». Lisons la description du boxeur,

"sa chemise blanche était déjà tachée du sang des autres pauvres qui pour vivre se tapent sur la gueule dans cette discipline si ingrate du noble art" (B. p. 100)

Se décrivant, suite à une rixe, Yaz dit: "j'ai la plus belle, la plus fraîche et la plus grande des cicatrices sur ma gueule" (B. p. 120).

La "gueule" est la partie la plus touchée chez Grézi par les coups,

"Après quarante huit heures passées en garde à vue, j'ai tout avoué à ces rapaces de keufs qui à coups de pied et de poing m'ont peint la gueule d'un bleu hématomé"(B. p. 127).

Tous les personnages du roman ont une "gueule" et non pas une bouche. Evoquant la femme de l'homme qu'il prétend avoir tué, Grézi dit: **"Elle avait ameuté tout le lycée. Elle aussi fermait pas sa gueule"** (B. p. 48).

La distinction entre ce terme ancien et souvent populaire et l'argot proprement dit est difficile. La gueule est issue du latin (gula) c'est-à-dire gosier ou gorge et s'appliquait d'abord en ancien français à l'homme avant de référer aux animaux.

Ce terme entre dans la locution «se foutre de la gueule de quelqu'un » qui signifie « se moquer d'une personne ». Grézi relatant l'humiliation et les vexations à l'intérieur de la prison dit "*Le flic pour se foutre de ma gueule m'a demandé de sourire, mais je ne lui ai pas offert ce plaisir.*" (B. p. 128).

La même expression est employée lorsque Yaz est allé voir le marabout sorcier pour le guérir, "*je me demande ce qu'il pouvait bien penser, si ça se trouve, il se foutait de ma gueule*" (B. p. 109). L'expression remonte à 1730.

Une dérivation verbale du terme a été employée, à savoir « gueuler ».

"Par contre, le Daron maintenant qu'est-ce qu'il gueule, mais tant que ça ne laisse pas de bleus, Maman trouve le moyen de le faire taire [. . .]" (B. p. 25).

S'agissant toujours du père, nous lisons, "*La lumière resurgit, j'ai tout enfumé, je m'esquive, j'entends mon père gueuler : espèce de voyou [. . .]*" (B. p. 159).

Le verbe signifie vociférer, crier très fort et remonte à la moitié du XVII^{ème} siècle. C'est un verbe très répandu aujourd'hui dans des contextes non ou peu argotiques, au même titre du substantif dont il est issu.

Autre dérivation verbale: « engueuler » qui veut dire réprimander et injurier. Ce verbe qui a fait son apparition vers 1783 est passé aujourd'hui dans l'usage familial. Le verbe correspond à l'idée de la violence verbale du fait de la force sonore du discours.

"Quand je suis entré pour la première fois de ma vie dans une salle de boxe, je m'étais fait engueuler, je ne tapais pas assez fort sur ce vieux sac rapporté du Mexique qui est mort depuis" (B. p. 91), raconte le père.

Nous avons également relevé d'autres parties du corps qui ont été désignées par des termes argotiques et qui sont relatives à la sexualité. Ce qui les revêt d'une certaine vulgarité. C'est le cas de «trou de balle » qui signifie l'anus et qui remonte au XIX^{ème} siècle. Décivant une péripatéticienne, Yaz dit "*[. . .] son trou de balle était bouchée par une beute [. . .]*" (B. p. 86).

Le sexe de la femme est, de même, désigné par «con ».

"Le pistonnage de mon magma dans son con océanique sera rythmé par les tambours de l'amour jusqu'au compte à rebours du jet final qui sera plus violent que Big Bang" (B. p. 55).

Le terme vient du latin (cunnus) qui avait le même sens. L'usage de ce vieux terme français est si répandu qu'il se détache, chez certains, de son origine argotique. Toutefois, il demeure chargé d'une connotation très péjorative.

"[. . .] Con est un de ces termes qui, bien que très fréquent dans tous les milieux, constitue un stéréotype sociolinguistique assez unanimement condamné, 20% des témoins seulement le situant dans la zone du familier. Preuve qu'il a gardé, au-delà de son origine sexuelle, toute la charge

injurieuse de son unique syllabe et qu'il est toujours aussi pourchassé dans le corps social."¹⁴⁷

Ce faisant, le terme en tant qu'adjectif est une injure signifiant stupide. Il s'applique aux animés aussi bien qu'aux inanimés et ce dès la première moitié du XIX^{ème} siècle. "**Je sais, c'est con comme jeu, mais ça me faisait passer du temps**" (B. p. 110).

Se blâmant, Yaz dit: "**con je suis**" (B. p. 56) et Grézi l'emploie pour qualifier la femme de sa victime "**Sa meuf, la conne, chialait me suppliant de ne pas tirer.**" (B. p. 48)

L'expression «à la con» signifie ridicule, sans intérêt. Grézi voulant se déculpabiliser dit "**à ma sortie, je trouverai un bon travail et je te rembourserai l'argent claqué dans la rançon de ce kidnapping à la con**" (B. p. 129)

Le terme « connard » fait également son apparition en sa qualité de nom et d'adjectif. Après l'acte d'assassinat qu'il prétend avoir commis, Grézi se demande : "**pourquoi j'ai fait ça ? Maintenant ma vie est foutue, pourquoi je suis un connard comme ça ?**" (B. p. 42).

Dans les matchs de boxe, l'entraîneur encourage son sportif à vaincre son concurrent en l'assommant par la main droite.

"Il lui arrive de lui parler, il l'encourage pour qu'elle (la main) soit dévastatrice au contact du menton de l'autre connard et c'est avec un baiser qu'il conclura la cérémonie du bandage" (B. p. 98).

En prison, les détenus l'emploient pour s'interpeller : "**certains mecs me crient : protège ton cul, connard !**" (B. p. 134).

Ce terme est composé de «con» qui a un sens assez fort et du suffixe péjoratif (ard). Il peut aussi être dû à une altération de cornard au sens de cocu ou stupide.

Nous avons également relevé le substantif « connerie ». "**Si je réussis mon bouquin avec mes conneries et celles des autres, je m'inscris direct au gymnasium**" (B. p. 29). Le terme est employé pour référer à tout acte, pensée ou parole stupide. Ce terme très usité demeure exclu du bon usage.

L'anus de la femme est, par ailleurs, désigné par le terme «fion». "**Paraît y a de la femme, grave mortel. On raconte que pour prendre des formes elles se mettent les fils dans le fion**" (B. p. 29). L'origine de ce terme est inconnue mais paraît remonter au XIX^{ème} siècle. La citation comprend deux autres termes qui sont d'un usage très répandu en FCC: "mortel", adjectif ayant deux acceptions contradictoires: bon et mauvais et "grave", adjectif qui a subi un changement de classe grammaticale en devenant un adverbe polysémique: il signifie soit nul soit beaucoup.

¹⁴⁷ LESIGNE, Hubert, *Op.cit.*, p.199.

En ce qui concerne le pénis de l'homme, il est substitué par plusieurs équivalents argotiques, tels que «bite», «queue», «zob», «chibre» et «quéquette». Mais c'est «bite» qui se trouve le plus employé. Urinant au lit, la mère de Yaz a dû l'amener chez le marabout.

"Ce jour là, je n'eus pas l'impression que ce vieux sorcier marabout puisse faire quoi que ce soit pour le problème qui m'habitait, moi et ma bite." (B. p. 107).

Etant chez le marabout sorcier, Yaz imagine le dialogue suivant :

"-T'as un slip sous ta robe ?

- Non, car j'ai une petite bite, que je lui faisais me répondre" (B. p. 110).

Parlant de Favielitto qui a perdu six doigts lors d'une fausse manoeuvre à l'armée, Yaz dit **"souvent les Gremlins le taquinent et lui disent qu'il les a perdus en se branlant avec sa bite égoïne"** (B. pp. 49-50).

Le terme vient probablement de l'ancien français «abiter» au sens de toucher. Il remonte au XVI^{ème} siècle.

Pour sa part, la « queue » constitue un emploi spécialisé et humain d'un terme s'appliquant à l'animal et remonte également au XVI^{ème} siècle.

Pour faire l'amour avec les modèles et les mannequins, Yaz doit être riche : l'argent passe avant la sexualité. **"Le jour où j'aurai une femme des magazines, ça voudra dire j'ai la tune, la queue ça vient après [. . .]" (B. p. 52).**

Evoquant les détenus qui se livrent à des actes sexuels, à la pédophilie, Grézi dit:

"Quand je repense au méchant gorille qui avait mis la mousse du savon de Marseille sur sa queue pour pouvoir s'enfiler son préservatif qui était trop mince pour son gros zob d'enculeur, paraît-il que le savon de Marseille est un parfait lubrifiant [. . .]" (B. p. 150).

Outre « queue », la citation comporte « zob » qui lui est un parasyonyme mais qui constitue un emprunt de l'arabe maghrébin et nous allons l'étudier ultérieurement¹⁴⁸.

Le roman comprend également le terme « quéquette » qui remonte au XIX^{ème} siècle. Parlant de Napoléon, un habitant de la cité, Yaz souligne qu'

"il habite au 6e étage de la tour 123, il n'est plus marié depuis le jour où sa femme l'a cocufié avec un immigré à la quéquette très foncée" (B. p. 62).

Quant à « chibre », son origine est obscure, mais peut être liée à l'allemand "schieber" au sens de pousseur. En prison, le sexe est un moyen d'évasion.

¹⁴⁸ Voir p. 131.

"Le bout du chibre tout huileux je commençais à avoir des chaleurs et sentir des crispations au niveau de mes membres inférieurs jusqu'à mes dix petits orteils" (B. p. 143-144).

Néanmoins, les deux noms argotiques qui ont, au vrai sens de terme, étendu leur éventail sur *Boumkoeur* sont « couilles » et « cul ». Le premier signifie le testicule, il est dérivé du latin vulgaire *colea*. Ce terme fameux est employé depuis le Moyen Age comme symbole de virilité. Décrivant le local qui lui sert de refuge, Yaz souligne: "**A bâbord, il y a trois piles de tracts format A4, élevées au même niveau que mes couilles, c'est-à-dire à un mètre de hauteur**" (B. p. 74).

Le même terme a été employé par Grézi : les jeunes des cités se trouvent de la sorte soudés, au niveau social, par la pauvreté et le désœuvrement et, au niveau linguistique, par le même parler.

"Dans le car à bétail, j'étais empoigné par cette salope de paire de menottes. Impossible de me gratter le pif ou les couilles après qu'un moustique m'a tranquillement piqué mon sang" (B. p. 130).

Imaginant le jour de la libération des prisonniers, Grézi dit:

"Certains vont aussitôt se faire dorloter par des prostituées bien intentionnées, puis ils se tapent un bon restaurant avec le meilleur vin. Enfin les couilles vides et l'estomac bien plein, le plus dur reste à faire, les retrouvailles avec la famille qui t'a pleuré chaque jour alors que toi égoïste tu l'avais déjà oubliée dès le premier jour de ton entrée." (B. p. 153).

Le terme entre dans les locutions « avoir des couilles » qui signifie être viril et courageux et « ne pas avoir de couilles » qui souligne la lâcheté. Ces deux locutions datent du XVIII^{ème} siècle.

Voulant se suicider, Grézi met le canon sur le gosier et se demande "**j'ai les couilles ou j'ai pas les couilles de m'envoyer en l'air ? [. .] j'ai pas les couilles, mais de toute façon je suis déjà mort**" (B. p. 59). Il n'est pas si audacieux pour prendre une telle décision.

La locution «avoir les couilles » a été employée pour décrire le comportement enthousiaste des boxeurs. "**La majorité d'entre nous avons nos couilles bien pleines, pas question de coucher avant un combat, sinon il y a risque de finir sous les genoux**" (B. p. 92).

Passons maintenant à «cul » qui signifie la partie basse et charnue du tronc humain et qui remonte, à l'instar de «couille », au Moyen Age.

Yaz emploie ce terme à plusieurs reprises. "**Une fois l'embrouille de mes vieux esquivée, me voilà le cul sur la rampe d'escalier**" (B. p. 30). Et plus tard, "**la porte claque derrière moi, je pose mon cul sur la rampe et j'atterris plus rapidement que Flash au rez de chaussée.**" (B. pp. 56-57). Décrivant la cave où il se cache avec Grézi, le héros dit "**le lit, une maigre chaise en ferraille que mon cul a vite fait de réchauffer aux 37 degrés réglementaires**" (B. p. 64).

Le terme fut également utilisé lors de la description du Grézi "***il me rejoint, posant son cul sur la chaise la plus pourrie, la ferrailleuse.***" (B. p. 104), et lors de la description du père vaincu "***Il se releva comme un seul homme quand il prit conscience qu'il avait le cul par terre, déjà trop tard, ça faisait au moins vingt secondes qui s'étaient écoulées.***" (B. p. 102).

Le terme a été employé par le Daron lui même qui soulignait son «effroi» lors d'un match de boxe: "***je sens même la transpiration qui a transformé ma raie du cul en gouttière***" (B. p. 99).

En prison, les photos des femmes notamment nues constituent un plaisir. Grézi nous livre une image de la cellule de deux prisonniers en ces termes:

"Leur univers est très classique. Une télé couleur branchée sur le câble, un poste laser, des posters de cul accrochés sur les quatre murs, un bureau avec plus de stylos qu'un bachelier pourrait en rêver" (B. pp. 134-135).

Au milieu du XX^{ème} siècle, ce terme est devenu une interjection négative et méprisante. Yaz y a recours pour s'insurger contre le chômage.

"Mon cul !même l'ANPE n'a rien pu pour moi, avec ces stages à deux demi-centimes qui ne servent à rien, à part faire croire aux parents qu'ils vont trouver un emploi à leur fiston comme futur smicard" (B. p. 10).

Le terme entre dans la locution «trou du cul» qui signifie un personnage ou une chose insupportable et imbécile. "***Le mitard, ici, c'est considéré comme étant le trou du cul de la zonzon***" (B. p.133).

Notre corpus est bourré de termes dérivés de «cul». C'est le cas de «enculé», «enculeur» et «enculer». Le premier désigne un homosexuel passif et s'emploie de façon uniquement injurieuse. Il date de 1860.

«Il fait une carrière honorable dans ce registre jusqu'à nos jours, où il est facile de constater que la fréquence de son emploi, particulièrement chez les jeunes, croît et embellit au point de le rendre presque banal.»¹⁴⁹

Il peut être utilisé au sens figuré comme insulte. Comme c'est le cas de Yaz qui y a recours pour qualifier son pote Grézi qui ne lui donne pas un coup de main.

"[. . .] et je ne sais pas pourquoi je me sens chuter comme si sur le ring je m'étais ramassé une féroce droite qui me met K-O. Le Grézi, l'enculé, ne tente pas de me retenir" (B. pp. 114-115).

De même, Grézi l'emploie soit pour désigner sa victime imaginaire: "***C't'enculé m'avait foutu un coup de boule en traître qui m'a pété mes deux dents de devant***"

¹⁴⁹ MERLE, Pierre, *Le prêt-à-parler*, p. 148.

(B. p. 47); soit pour référer à Yaz: "**Je t'ai tout raconté, fais pas l'enculé, faut que tu m'aides**"; (B. p. 49) et il insiste à le répéter un peu plus tard "[. . .] **fais pas l'enculé ! Aide-moi Yaz**" (B. p. 50).

«Enculé» s'emploie au sens propre pour désigner les homosexuels en prison. "**C'est une règle on aime et respecte les enculeurs, mais pas les mêmes faveurs pour les enculés**" (B. p. 144).

En prison, les enculés subissent l'humiliation, la honte et le rejet, alors que les enculeurs n'hésitent pas à se montrer.

"Le méchant gorille sortit sa glace à travers la cage, il appela la 218 avec le reflet de son miroir il put voir son interlocuteur qui lui aussi grâce à sa glace pouvait voir la tronche d'enculeur du méchant gorille qui ne se cachait pas pour faire comprendre à la 218 qu'il avait bien pris son pied, tandis que le pauvre gentil gorille pleurait de chaudes larmes avec pour moi un regard très attendrissant" (B. p. 144)

« L'enculeur » est l'antonyme de « enculé », c'est l'homosexuel actif et l'expression «prendre son pied » signifie prendre du plaisir à quelque chose, se donner du bon temps, éprouver l'orgasme.

Le verbe « enculer » signifie soit sodomiser soit tromper. Décrivant les tatouages qui couvrent les corps des "taulards", Grézi souligne:

"j'ai fini par comprendre : un point, l'emblème du solitaire, trois points, mort aux vaches, cinq points, seul entre quatre murs, dix points, j'encule la justice jusqu'au bout des doigts, je l'ai sur ma peau" (B. p. 147).

Le verbe entre dans la locution «va te faire enculer » utilisée lors des situations de colère pour insulter une personne qui nous a énervés, comme nous l'avons vu avec Grézi mis hors de lui quand Yaz n'a pas assimilé rapidement ce qu'il a dit. "**Va te faire enculer, je suis calme, si tu comprends pas ce que je te dis, moi je vais pas te parler à la Molière pour te dire que j'ai tué un mec**" (B. p. 45).

Le français contemporain des cités est une langue crue, où la pudeur et la pureté font défaut et où la sexualité foisonne. Ce faisant, plusieurs verbes relatifs à l'acte sexuel ont été relevés, comme à titre d'exemple le verbe «baiser » qui signifie posséder sexuellement, du point de vue de l'homme. C'est un verbe érotique qui a fait son apparition dès le XII^{ème} siècle et est passé du sens général, porter les lèvres sur une partie du corps d'autrui pour manifester concrètement une relation affective, à la possession amoureuse.

Décrivant la péripatéticienne, Yaz dit "**On la baisait comme une chienne enragée [. . .]**" (B. p. 86).

L'acte de baiser suffit à lui seul à accroître la valeur de l'homme aux yeux des détenus.

"Lorsqu'un taulard [. . .] te dit « t'en as baisé ? », bien sûr, tu lui confirmes "Oui", après ça on se présente." (B. p. 136).

Le déverbal «baise » signifie faire l'amour et est très en vogue aujourd'hui bien qu'il soit ancien (fin XIX^{ème} siècle). **"Il faut dire, c'est un beau gosse, ça aide pour la baise, surtout si en plus ça lui rapporte des pépettes"** (B. p. 12)

Autre verbe sensuel: «galocher » qui signifie embrasser sur la bouche en entremêlant la langue sur celle du ou de la partenaire. Le verbe vient de rouler une galoche. Il paraît vers les années soixante-dix du XX^{ème} siècle.

"Pourtant je ne demande pas grand-chose comparé à cette belle au bois dormant, qui, elle, réclamait un bon baiser sur la bouche pour sortir de son coma. Elle s'est fait galocher par un prince charmant, ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants" (B. p. 72).

«Bander » est également un verbe à connotation sensuelle, il signifie éprouver un désir sexuel, être excité, passionné ou être en érection. C'est un emploi spécialisé et absolu d'un vieux verbe signifiant tendre. Parlant de la fille qui figure à la une des magazines, Yaz souligne: **"son sexe, juste d'y penser, me fait rêver et bander pour elle plus dur qu'un coup de poing de Mike Tyson"** (B. p. 54).

L'expression «coup de queue » réfère au coït. **"Mon grand brother Aziz ne passe à la maison qu'entre deux coups de queue capotée, d'après ses dires [. . .]."** (B. pp. 79).

Dans la citation, nous avons remarqué l'emploi de l'adjectif «capotée » dérivé du substantif «capote » qui désigne le préservatif masculin et qui comporte l'idée de recouvrir et de protéger. Nous trouvons ce terme dans la description de la prostituée. **"Quand on a craché, elle a vidé les réservoirs de nos capotes à l'intérieur d'un bocal et à toute lumière elle s'est tirée"** (B. p. 86).

L'homosexualité qui trouve dans la prison un terrain fertile pour se propager a également imposé des verbes qui lui sont propres comme par exemple «entuber » et «passer à la casserole ».

"Après avoir assisté à cette scène je ne dormais que d'un oeil, cette nuit-là j'avais pas envie de passer à la casserole. Dans les yeux, je te le dis, Yaz si le gros méchant gorille m'avait entubé je l'aurais tué après lui avoir bouffé ses couilles jusqu'à la racine" (B. pp 144-145).

«Passer à la casserole » signifie subir passivement un rapport sexuel. Il est basé sur un jeu de terme avec le verbe sauter. «Entuber » signifie sodomiser.

Nous ne devons pas perdre de vue l'expression «se faire mettre par quelqu'un » qui signifie être possédé sexuellement par lui et qui remonte au XIX^{ème} siècle. Evoquant le détenu enculé, Grézi comprend pourquoi il n'allait jamais en promenade, **"tous savaient qu'il se faisait mettre [. . .]. C'est une règle on aime et respecte les enculeurs, mais pas les mêmes faveurs pour les enculés."** (B. p. 144).

L'homosexualité peut être substituée par la pédérastie. **"En prison, même seul tu te sens mal accompagné, certains évitent même de se mater dans les glaces par peur d'avoir à se fréquenter"** (B. pp. 136-137). Le verbe «se fréquenter » signifie se

masturber. C'est un emploi très intime du verbe usuel, l'acception «courtiser» est plus régionale voire plus rurale qu'argotique.

Un parasynonyme de «se fréquenter», «se branler» paru vers la fin du XVII^{ème} siècle et qui est une spécialisation d'un vieux verbe signifiant agiter, secouer. "**Souvent les Gremlins le taquent et lui disent qu'il les (ses doigts) a perdus en se branlant avec sa bite égoïne**" (B. pp. 49-50).

Le substantif «branlette», paru vers la première partie du XX^{ème} siècle, a été également utilisé :

"Mais au final c'est toujours pareil, c'est mon poignet qui a cramé mon fantasme et mouillé les draps d'une semence de sperme sacrifiée par le rêve. . .une branlette" (B. p. 55).

En prison, la masturbation est très fréquente. "**[. . .] on entendait certains mecs crier vers la 202:- Soirée branlette!**" (B. p. 143)

Le FCC comporte, par ailleurs, des termes grossiers dont le plus important est «merde» qui est venu se greffer sur les discours de Yaz. "**Je suis dans la même merde. Nul n'est censé ignorer les lois. Je le cache, donc je suis complice aux yeux de la justice [. . .]**" (B. p. 64) et également "**mais le sport ça demande beaucoup de sacrifices pour se sortir de sa merde**" (B. p. 63).

Dans ces deux citations, «merde» signifie un incident ou une affaire plus ou moins grave, une situation difficile ou une chose méprisable.

Depuis le XII^{ème} siècle, le terme est utilisé comme une interjection exprimant le mécontentement comme dans "**Merde ! vas-y, allume, Yaz**" (B. p. 34) ou «**Merde ! les piles de la pendule ont été rackettées pour son walkman, plus aucune notion du temps**" (B. p. 44).

Ce terme est aujourd'hui si répandu qu'il est devenu plus familier qu'argotique. Il vient du latin "merda" au sens d'excrément et a donné le verbe merder. "**[. . .] j'essayais d'effacer la noirceur des casseroles, la chauffe avait merdé**" (B. p. 142).

Parmi les verbes liés sémantiquement à la merde figure celui de «chier» qui signifie déféquer.

"-Où tu vas ?

-Je vais chier, ça va me faire du bien" (B. p. 70).

Le verbe vient du latin (cacare), verbe très ancien qui remonte au Moyen Age. "**Je ne sais pas comment la belle au bois dormant faisait pour se retenir, j'avoue là-dessus elle a été hyper-forte : mille ans sans chier, c'est du boulot**" (B. p. 72).

Par suite, les toilettes, les latrines et les WC sont des «chiottes». Le terme date de 1787. "**Contrairement à ma précédente cellule, le chiotte n'est pas recouvert par le rideau spécialement conçu pour cela.**" (B. p. 146).

«Chier» a également une autre acception dans « Il n'y a pas à chier ». L'expression signifie assez hésité.

"Me faire emballer par Grézi, non merci, surtout qu'aujourd'hui il paraît un peu nerveux, pas rassuré, comme s'il avait appris une mauvaise nouvelle, y a pas à chier [. . .]" (B. p. 33).

Si le FCC emploie «chier» à la place de «déféquer», il substitue «pisser» à «uriner». Cette formation expressive du bas latin date de 1180. Le père disait **"Ne jamais monter sur le ring avec une envie de pisser ou de chier, un bon coup au bide pourrait te forcer la main à abandonner et je n'ai jamais abandonné"** (B. p. 95).

Le verbe se répète partout et s'emploie pour l'homme aussi bien que pour l'animal. **"Un an plus tard, je ne pissais plus au lit"** (B. p. 113) nous avoue Yaz à propos de sa visite au marabout-sorcier. Nous trouvons également cette forme verbale dans: **"Le chat a pissé dans ma chambre, ça pue grave [. . .]"** (B. p. 52).

Le substantif, la pisse, paru vers le XIX^{ème} siècle, est de même utilisé. **"Les poubelles percées, la pisse et le sang se déchargent ici comme des champignons"** (B. p. 20).

En prison, les cellules sont insalubres et provoquent la nausée. **"Ils m'ont à peine laissé dormir dans cette garde à vue qui puait la pisse et la moisissure de crachats"** (B. p. 127) et **"tout seul dans ma cellule, avec [. . .] un matelas qu'il a fallu choisir rapidement et qui ont tous plus ou moins de grosses taches de pisse, de sang et de sperme"** (B. p.131).

Mais, il faut tout de même se donner la peine de rendre les cellules propres.

"Après la fouille des matons, il a fallu refaire le ménage pour que la cellule retrouve son côté nickel, elle révèle qui l'habite. Elle se doit d'être propre si tu ne veux pas passer pour un crado vis-à-vis des autres détenus qui ont vite fait de te coller une sale réputation" (B. p. 142).

«Crado» signifie sale, alors que «nickel» s'emploie comme adjectif invariable pour désigner une chose reluisante de propreté.

De ce qui précède, nous assurons que la culture qui prédomine les cités est une culture des rues où les gros mots, les termes relatifs au sexe, à la scatologie, à l'obscénité prédominent. Ceux-ci prennent place dans les différents échanges verbaux, que ce soit dans les relations conviviales, entre pairs de copain, ou dans les relations conflictuelles, comme les rixes et les bagarres. Les interjections argotiques qui sont d'accoutumée accompagnées de gestes de main sont entendues quotidiennement dans les établissements scolaires, les halls des immeubles, les métros et bien sûr dans les rues des banlieues.

Les jeunes de cité sont bien dans leur peau en employant des termes crus à même de susciter le dégoût chez les puristes. Ils y sont habitués et ne les trouvent guère choquants. Ils y ont recours dans leur quotidien et apprécient leur usage.

"En d'autres termes, les termes sales sont bons précisément parce qu'ils sont mauvais et parce que leurs auteurs savent très bien qu'ils suscitent le dégoût et la répulsion chez les partisans des bonnes manières"¹⁵⁰.

L'obscénité de l'argot sexuel et des termes grossiers nous pousse à aborder une autre forme d'indécence : les insultes avec en tête "putain", "pute".

"Il y a un phénomène tout à fait atypique dans ce langage, c'est le manque d'inventivité dans le domaine autrefois si foisonnant de l'injure. Entendons-nous bien : on s'injurie et on s'insulte toujours allègrement, en banlieue, au ailleurs, au volant de sa voiture, dans les stades, dans la rue, partout et tout le temps. Mais on le fait de manière traditionnelle"¹⁵¹.

A commencer par « putain », nous pouvons assurer que ce terme archaïque désigne la prostituée ou la femme débauchée. Toutefois, dès le début du XX^{ème} siècle, il est employé comme formule qui exprime soit le mépris, soit simplement l'impatience et la mauvaise humeur (putain de); ou comme interjection exprimant le dépit et la surprise.

N'arrivant pas à croire la disparition du torticolis, Yaz dit : "***putain, je n'y crois pas, ma tête s'est débloquée [. . .]***" (B. p. 82)

Un parasynonyme de « putain » qui a paru vers 1230: « pute ». Face à Grézi qui le précipite et le supplie de l'aider, Yaz répond "***je ne suis pas ta pute, je réfléchis [. . .]***" (B. p. 50).

L'expression « fils de pute » s'emploie comme injure ou comme interjection emphatique, surtout dans le midi de la France et provient probablement de « fils de putain » que nous avons vu un peu plus haut. "***J'avais juré la vie de ma mère que si je le trouvais en dehors de sa cité, je le tuerais, ce fils de pute***" (B. p. 47).

Il n'existe pas de grande différence entre les deux termes qui tendent à se substituer. Décrivant les balades en prison, Grézi met en relief son dégoût : "***[. . .] je pourrais encore t'en écrire des pages mais il faut la vivre pour la comprendre, cette pute de promenade qui se finit toujours trop vite***" (B. p. 139).

En ce qui concerne « salope », il signifie essentiellement une femme incapable d'avoir une relation stable, qui cherche simplement l'assouvissement du désir sexuel et non pas le mariage. C'est une femme ayant des moeurs sexuels condamnables, le terme tend à s'approcher du sens de « putain de » et ce dans l'expression « salope de ». Le terme est dérivé de l'adjectif (salop) issu de sale et de (hoppe), variante de huppe, oiseau réputé très négligé de sa personne. "***Dans le car à bétail, j'étais empoigné par cette salope de paire de menottes***" (B.p. 130).

S'inscrit toujours dans le cadre de ces injures le terme « pétasse » qui désigne la femme vulgaire, la prostituée débutante ou occasionnelle. Le terme est dérivé de « péteux » et du suffixe péjoratif (asse). Il remonte au XIX^{ème} siècle. Soulignant l'engouement des femmes pour les hommes armés, Yaz dit: "***Elles en raffolent, les pétasses aiment les chauds [. . .]***" (B. p. 26).

¹⁵⁰ LEPOUTRE, David, *Coeur de banlieue, codes, rites et langages*, p. 163.

¹⁵¹ MERLE, Pierre, *Argot, verlan et tchatches*, p. 23.

Il paraît que les insultes sont, pour la plupart du temps, adressées contre le genre féminin, la preuve en est l'usage d'une autre injure: «pouffiasse ». Le terme signifie également une prostituée, une femme peu avenante, une fille infidèle en amour et actuellement une femme quelconque. Grézi emploie ce terme, ressenti comme particulièrement misogyne, pour qualifier la télévision en panne "***Cette pouffiasse, elle ne veut pas fonctionner, c'est pas cool, c'est l'heure de mon Dragon Ball Z***" (B. p. 26).

De son côté, «gonzesse » s'emploie pour désigner soit une femme soit une maîtresse. Il est le féminin de gonze dérivé de l'italien (gonzo), c'est-à-dire individu stupide. "***T'es bizarre, toi, pourquoi tu pleures comme une gonzesse ?***" (B. p. 38).

Passons maintenant aux insultes qui ont été adressées aux hommes. Nous allons commencer par « enfoiré » qui signifie l'imbécile ou le malfaisant. C'est un participe passé substantivé d'un verbe qui veut dire souiller d'excréments. Ce terme qui date de 1905 est revenu fortement à la mode dans les années quatre-vingts. Yaz l'emploie pour qualifier son ami "***L'enfoiré m'a fait un coup de bluff, le chargeur était vide***" (B. p. 63).

«Salaud » se dit d'un individu malhonnête, hypocrite, ignoble. Il est dérivé de sale et du suffixe (aud). Il a paru vers la fin du XVIII^{ème} siècle. Ce terme aujourd'hui très répandu et presque familier a été popularisé vers 1946 par Sartre, en un sens idéologique (le bourgeois qui se donne bonne conscience). Le féminin salaude est désuet, la forme usuelle est salope. Sentant des remords, Grézi confesse son crime à Yaz. "***C'est sûr, j'ai été un vrai salaud, mais aujourd'hui je paye entre quatre murs toute la méchanceté que je t'ai fait subir dans la cave du 123.***" (B. p. 127).

Dans le français contemporain des cités, le fou n'est qu'un «cinglé». C'est un adjectif dérivé du participe passé du verbe cingler. Il a fait son apparition vers 1825 et est passé dans l'usage courant. Pour désertir l'armée, Yaz a dû prétendre la folie. "***L'armée, j'irai jamais, faire la guéguerre, ce n'est pas trop mon kif. [. . .] quand j'ai fait mes trois jours, j'ai joué au cinglé pour ne pas être incorporé***" (B. p. 50).

Le fou et le dérangé sont de même désignés par le terme «naze ». Il est dérivé de nase qui signifie un écoulement morveux et pathologique chez les chevaux. Pour Grézi, si Yaz ne jouit pas de la grâce de la liberté, il doit être un "naze". "***Mais il ne faut pas prendre ses rêves pour des réalités, je suis en zonzon. J'espère que toi tu en profites, sinon t'es vraiment un gros naze***" (B. p. 150).

Le « taré » est aussi un terme argotique qui signifie un défavorisé par la nature, surtout sur le plan intellectuel. Tel était l'état de Grézi quand il a commis son crime.

"J'sais pas, ils m'ont rendu taré, sans faire exprès c'est parti tout seul. Mais c'est sa faute. Il m'a provoqué comme si j'étais une baltringue, tu vois, en plus, y avait des meufs qui me mataient" (B. p. 48).

Le terme «baltringue» signifie un individu peureux, étrange au milieu et, par voie de conséquence, de peu d'utilité pour certaines tâches. Terme que nous trouvons dans:

"Je sais, le fait de ne pas avoir été crapule dans une bande de méchants garçons lui laisse forcément croire que je suis une baltringue, une taroulette, une trompette, un crétin." (B. pp. 50-51).

Un parasynonyme de «baltringue», «flipette». "[. . .] *j'étais bon pour la prison à perpète si je restais cloué au sol, alors j'ai tapé la fuite comme une flipette*" (B. p. 49). Le «flipette» est la personne peureuse qui se laisse impressionner et qui ne relève pas de défi.

L'irrespect des engagements rend toute personne un «lâcheur », c'est le cas du père de Grézi qui l'a abandonné.

"L'avantage que j'aurai, comparé au récidiviste qui m'a raconté sa sortie, c'est que moi j'aurai pas à supporter le regard pesant de mon lâcheur de père, auquel je ne ressemble guère d'après ma mère qui s'est fait avorter de lui" (B. p. 155).

Quand ils veulent désigner un individu peureux, les adolescents le nomment le «trouillard», terme formé de «trouille », c'est-à-dire peur et dérivé de l'ancien français truilier au sens de broyer, et du suffixe péjoratif (ard).

Bien qu'il ne soit pas trop convaincu, Yaz a accepté de répondre aux demandes du marabout-sorcier pour ne pas être taxé de "trouillard": "***Je ne lui faisais pas confiance mais comme Maman l'aimait, je ne voulais pas le vexer, et par la même occasion, je ne souhaitais pas qu'il s'imagine que j'étais un trouillard***" (B. p. 108).

Malgré leur profusion et leur foisonnement, les insultes manquent d'innovation et d'inspiration. Celles d'hier sont toujours présentes, elles n'ont pas été devancées et sont aujourd'hui exploitées. Mais leur effet est par là atténué, car à force d'être répétées, les insultes ont perdu plus ou moins leur charge.

*Toutefois, "à travers les insultes et le langage de l'offense, on comprend donc bien à quel point la parole peut servir d'arme efficace, si symbolique soit-elle, dans les relations sociales adolescentes. Efficace quand elle est utilisée directement, c'est-à-dire de face, en présence de l'interlocuteur [. . .]"*¹⁵².

Les affronts verbaux sont multiples en cette variété de la langue française et constituent une concrétisation de la révolte des jeunes contre la langue standard. C'est une arme qui défend leur identité sociale. Les insultes et les injures constituent parfois des vannes, c'est-à-dire des

¹⁵² LEPOUTRE, David, *Coeur de banlieue, codes, rites et langages*, p. 216.

"remarques virulentes, de plaisanteries désobligeantes et de moqueries échangées sur le ton de l'humour entre personnes qui se connaissent ou du moins font preuve d'une certaine complicité"¹⁵³

Les jeunes de la cité aiment plaisanter, rigoler et rire même si ces ricanements se font au détriment de leur apparence physique et de leurs comportements. A titre d'exemple, Yaz qualifiait sa soeur de «numéro». "***Sonia, ma sister, elle aussi est un vrai numéro [. . .] je me vois mal lui raconter comment les mecs me chambrent, quand ils la miment à quatre pattes***" (B. p. 80).

Le «numéro» est l'individu original ou extravagant. Il date de 1901. «Chambrer» c'est se moquer de, railler, mettre quelqu'un en posture ridicule. Il est dérivé de (chambre) au sens de lieu clos où peuvent s'exercer des contraintes.

Et si Sonia est un numéro, Aziz, quant à lui, est un «gigolo», c'est-à-dire un jeune homme entretenu par une femme généralement plus âgée de lui. "***Gigolo ? mon brother ? Peut-être ?***" (B. p. 12). Le terme vient de (gigolette) et du suffixe populaire (o), il est passé dans l'usage courant.

Tout individu ridicule ou grotesque n'est qu'un « guignol ». Tel est le cas de Grézi qui prétend être tombé sur une somme d'argent cachée dans une cave. "***C'est mon cadeau d'anniversaire, Yaz, qu'il me salive avec son accent moins ridicule que celui des guignols de l'info et leur racaille de marionnettes***" (B. p. 106).

C'est un emploi dévalorisant du nom propre Guignol, célèbre marionnette lyonnaise qui guigne, c'est-à-dire jette des regards furtifs à droite et à gauche.

Le malfaisant, l'individu médiocre ou nul n'est qu'un «bouffon». N'étant pas convaincu par l'efficacité du cachet que lui a donné le marabout, Yaz s'en débarrasse.

"Lorsque je sortis de ma consultation, je tombai sur un copain et lui expliquant mon aventure, il fut tellement impressionné qu'il m'acheta mon grigri. Comme c'était un bouffon, j'acceptai la pigeonnade en échange d'un petit pactole" (B. p. 113).

Quant à l'homme de rien, il est taxé de «bidon». "***[. . .] je tends mon salut avec une poignée de main de taroulette, je suis un bidon [. . .]***" (B. p. 32). Le terme remonte à la fin du XIX^{ème} siècle. Néanmoins, l'expression «c'est bidon» signifie, depuis 1920, c'est absolument faux. "***Dans le procès-verbal, t'as pu t'en rendre compte, l'histoire que mon père s'était fait serré par les keufs, c'est bidon [. . .]***" (B. p. 148).

Il arrive que les jeunes et les adolescents fassent circuler des rumeurs et des ragots soit par rigolade soit par tromperie ou escroquerie. D'où l'importance du «baratin» auquel a eu recours Grézi. "***Son père n'avait jamais été interpellé par les keufs de la police nationale comme son walkman l'avait soi-disant bavé. Encore du baratin stratégique.***" (B. p. 119).

¹⁵³ *Ibid.*, p. 173.

Le "baratin" est un discours mensonger qui cherche à tromper, à bernier quelqu'un; il est dérivé du provençal barat, c'est-à-dire marché frauduleux. Ce sens usuel tend à devenir familier. «Baver» signifie parler, dire des choses peu agréables à entendre. La parole mauvaise, méchante est assimilée à la bave. Ce verbe remonte à la fin du XIX^{ème} siècle.

Le terme «baratin» fut employé comme adjectif dans: "***Ses oreilles naïves mitraillaient son enregistreur cérébral de la tchatche baratine que les gars du quartier composaient pour le déstabiliser.***" (B. pp. 84-85)

Par ailleurs, dans les cités, les bagarres, le vandalisme et les actes vindicatifs sont de coutume et jalonnent le quotidien des habitants. "***La remorque qui abritait notre bureau sur le parking a été dévalisée, puis cramée***" (B. p. 120). «Cramer» signifie brûler et vient de l'ancien provençal (cramar).

En réaction à cet attentat, Yaz opte pour une démonstration de force. "***Marre de subir, j'ai remonté mes manches, le dos rond et les poings castagneurs, je suis parti à la rencontre des jaloux***" (B. p. 120). Le «castagneur», paru vers 1974, est l'individu vindicatif, le bagarreur.

Dans les cités et les banlieues, les adolescents tissent entre eux des réseaux d'interrelation régis par la petite délinquance, le vol et le banditisme. D'où l'usage du terme «braquage» signifiant attaque à main armée. "***La soirée sera sans suspense, on verra des jeunes basanés, bien frisés, faire soit des braquages soit s'enfoncer des piquouzes dans les veines jusqu'à l'OD***" (B. p. 24).

La forme verbale est utilisée dans "***je l'ai braqué : il a commencé à vociférer, bien que je lui dise de faire ses excuses et comme ça je classais l'affaire***" (B. p. 48). Et plus tard "***Mimi le chat convoyeur s'était fait braquer par Grézi***" (B. p. 123).

L'origine du verbe est obscure mais sans doute liée au terme bras. Il a paru vers la seconde moitié du XX^{ème} siècle, plus précisément vers 1980.

La variété du FCC opte plutôt pour «taxer» et «chipper» au lieu de soustraire. «Taxer» signifie voler, dérober ou obliger quelqu'un à verser de l'argent. Ce verbe, par rapport au lexique argotique signalé dans le roman, est récent puisqu'il ne remonte qu'aux deux dernières décennies du XX^{ème} siècle.

Evoquant le complot planifié par Grézi et dont il a été victime, Yaz souligne "***j'avais été son otage et par la même occasion sa poule aux oeufs d'or car après avoir réussi à avoir le beur il ne se priva pas à taxer l'argent du beurre***" (B. p. 116).

En ce qui concerne «chipper», il veut dire prendre sans payer, s'octroyer. Il vient de chipe au sens de rognure d'étoffe. "***Lorsque je chipais des pièces jaunes dans la bourse du Daron, c'est Hamel le petit frère qui écopait***" (B. p. 35). «Ecopier» est attesté depuis 1867 dans le sens de recevoir, de subir quelque chose de désagréable notamment une condamnation. Il vient du sens «mouiller à l'écope» utilisé par les jardiniers et il est passé aujourd'hui dans la langue familière.

Un parasynonyme de «écoper», paru au milieu du XX^{ème} siècle, «se ramasser».

"[. . .] et je ne sais pas pourquoi je me sens chuter comme si sur le ring je m'étais ramassé une féroce droite qui me met K-O [. . .] Un paf, bim bam da boum nucléaire fait ma tête sur le bâtard de sol qui me nique toutes mes connexions" (B. pp. 114-115).

« Niquer » signifie endommager, détériorer. Toutefois, il peut également signifier posséder sexuellement, tromper ou coïter.

Mais la violence peut déborder et atteindre les meurtres. **"Je n'étais plus le chef de ma chair, sa meuf et lui paniquaient, pleuraient en face de moi, j'avais l'impression qu'il me suppliait de les buter"** (B. p. 49). «Buter » ou « butter », c'est tuer. Il date de 1821.

Un parasynonyme argotique de buter, «effacer ». **"Si Grézi m'avait effacé, Maman se serait éteinte"** (B. p. 119). «Effacer » veut dire assommer, il s'agit d'un emploi euphémique du verbe usuel et date de 1867.

Dans ce réseau de corruption et de délinquance, malheur à celui qui dénonce ses potes, en d'autres termes malheur à celui qui « moucharde ». **"Les parents s'étonnent de mon matériel vestimentaire, ils ne savent pas que c'est l'argent d'Aziz. Je lui ai promis de ne pas moucharder. Moi j'empêche"** (B. p. 80).

« Moucharder » est attesté dans ce sens depuis 1893, il est issu de (mouchard) et du suffixe péjoratif (-ard). Le «mouchard» est un indicateur de police, un délateur, un oeilleton permettant de voir à l'intérieur d'une cellule ou un appareil servant à exercer une surveillance ou un contrôle sur des machines et des camions.

Face aux problèmes, beaucoup de jeunes sombrent dans l'alcool et certains en abusent au point de devenir des «poivrots ». Le "poivrot" est l'ivrogne. Il est issu de (poivre) au sens d'eau-de-vie et date de 1867.

"Je suis vert, mais vert de peine, pour une nouvelle victime de la société qui sera punie d'avoir commis un meurtre à cause [. . .] d'un poivrot, facho comme un rat, qui possède chez lui une véritable armurerie [. . .]" (B. p. 61).

Un équivalent argotique d'ivresse «cuite ». **"A la mort de grand-père, il s'est tapé une cuite, nous a raconté Maman [. . .]"** (B. p. 103). «Cuite » date de 1864 et est passé aujourd'hui dans l'usage familial.

L'abus d'alcool se double d'un autre fléau non point moins néfaste, à savoir la drogue. Dans ce monde de délinquants et de voyous, presque la majorité des jeunes ont connu l'expérience d'être soit des revendeurs soit des toxicomanes. A l'image de ce que la télévision diffuse, les jeunes de la cité reconnaissent avoir eu recours à la drogue pour s'évader de la réalité et se lancer dans des hallucinations joviales. **"La soirée sera**

sans suspense, on verra des jeunes basanés, bien frisés, faire soit des braquages soit s'enfoncer des piquouzes dans les veines jusqu'à l'OD" (B. p. 24).

«Piquouze » est, depuis le début du XX^{ème} siècle, l'équivalent argotique de piqûre de drogue. Il est dérivé de (piquer) et du suffixe argotique (ouse).

Plus le jeune se sent déprimé, plus il a recours à la drogue. Se référant à Grézi, Yaz dit *"il la (l'allumette) frotte sur le sol, la flamme jaillit, il réalimente la braise de son pétard qui s'est pris une pause"* (B. p. 38). «Pétard » est l'équivalent argotique de cigarette de haschisch, il vient de (péter) et du suffixe péjoratif (-ard). Son emploi est attesté depuis les années quatre-vingts.

Ce terme a une autre acception également argotique que nous distinguons dans la description de Gipsy. *"[. . .] les cheveux grisonnants d'un demi-siècle, son visage pâle incrusté de rides en pétard confirmaient ce qu'il était, un homme libre"* (B. p. 83).

L'expression «en pétard » signifie, dès les années vingt, en colère.

Exploitant, en effet, toutes les acceptions de ce terme argotique, Yaz l'emploie pour désigner, cette fois-ci, le revolver ou le pistolet. *"[. . .] il est logique de bander sur pétard avant de chercher à te faire des bombes de meufs"* (B. p. 26). Ce qui veut dire qu'il faut être bien armé si tu veux gagner les coeurs des femmes.

Dans les cités où le désœuvrement trône, où la misère règne, où le banditisme bat son plein et où la drogue trouve un terrain fertile pour se propager, l'argent est un moyen à même d'assurer l'intégration à la société centrale. D'où son importance. Les jeunes tentent à tout prix de s'en doter, même si c'est par voie illégale : la vente de la drogue. C'est ce que le frère aîné de Yaz a fait en dépit de l'opposition et de l'insatisfaction de ses parents.

"Lorsqu'Aziz est de retour, il balance des tunes à mes parents qui refusent de les empocher, pourtant on ne roule pas sur l'or" (B. p. 12).

« Tune » veut dire une pièce ou une somme de cinq francs et par extension l'argent en général. Au XVII^{ème} siècle, il désignait l'aumône mais c'est à partir du XIX^{ème} siècle qu'il s'appliquait à la pièce de monnaie et de 1987 à l'argent. Ce terme a été répété à plusieurs reprises. *"Il acheta les babioles et avec la tune, Grézi m'invita au Mac Do"* (B. p.16).

C'est la "tune", s'écrivant également thune, qui permet aux jeunes des sorties aussi bien que des femmes. *"Le jour où j'aurai une femme des magazines, ça voudra dire j'ai la tune [. . .]"* (B. p. 52).

Et c'est dans l'intention de gagner de l'argent que Yaz veut écrire un livre. *"C'est toutes ces aventures que je vais raconter, pour me faire des tunes à gogo, pour que ça change"* (B. p.18).

Autre équivalent argotique d'argent, «oseille», terme qui date de 1878 mais dont l'origine est un peu obscure. "**Comme c'est toujours les mecs de l'extérieur qui prennent l'oseille en racontant des histoires ou en faisant des films**" (B. p.18).

Le père du protagoniste essayait de lui trouver un travail pendant les vacances pour parvenir à augmenter son salaire. "[. . .] **le Daron m'avait pistonné dans sa boîte pour que je puisse me faire un peu d'oseille, ou, disons plutôt pour que mon paye gonfle sa fiche de salaire**" (B. p.76).

Toutefois, malgré son extrême pauvreté, la famille rejette l'argent illicite de Aziz. "**Son oseille ne fusionnera pas avec leur petit budget**" (B. p.12).

Les «balles» et les «pépettes» signifient également l'argent. "**Tout joyeux il en sort cinq, dix, quinze, vingt billets de cinq cents francs, soit dix mille balles qu'il étale sur la ronde table**" (B. p. 105) et plus tard "**la liasse de dix mille balles dans laquelle il noyait son regard, c'était la rançon que ma famille lui remit, d'une façon assez folle**" (B. p.116).

«Balle» réfère à la monnaie d'une livre ou d'un franc. Elle est basée sur l'effigie que porte la monnaie plutôt que sur sa forme circulaire. Le terme remonte à 1655.

Notons que ce terme fait partie de la locution «c'est de la balle» signifiant c'est super. "**C'est sûr, c'est pas de la balle, comme dit Kurtis, qui n'arrête pas de me répéter que nos poèmes sont caca. [. . .]**" (B. pp.150-151). Au XIX^{ème} siècle, l'expression (ça fait ma balle) signifiait cela me convient, ça vaut le coup pour moi.

A cet égard, Pascale CERTA assure que:

"la rue adopte toujours des expressions et des tics de langage. Dans les années 80, *quelque part* était en vogue. Début 90, *tout à fait* envahit les conversations : le *oui* acquiesce, le *tout à fait* cautionne. Cette fin de siècle est marquée par *de la balle*. Ponctuer ses phrases par *de la balle*, c'est aller dans le sens du mieux, du super, du très bien. Rien de nouveau dans cette *balle* qui au XVII^{ème} siècle désignait une pièce de monnaie par rapprochement à la balle de marchandise, donc à une valeur. On disait alors : *faire de la balle de quelqu'un*. Au XIX^{ème} siècle, *ça fait ma balle* signifiait également ça me convient, ça va, ça vaut le coup. . . {Sur la vie de ma mère, c'tte meuf c'est de la balle !}. Autre mouvement de mode, puissant, synonyme de trop, mortel, très bien, formidable, décoiffant et fata"¹⁵⁴.

«Pépettes» signifient de même des pièces de monnaie. Le terme s'emploie surtout au pluriel, et constitue depuis 1867 un diminutif de "pépée". "**Il faut dire c'est un beau gosse, ça aide pour la baise, surtout si en plus ça lui rapporte des pépettes**" (B. p.12).

Ce faisant, nous ne pouvons dire que:

¹⁵⁴ CERTA, Pascale, *Op.cit.*, p. 14.

«quant à l'argent, le nerf de la guerre, c'est le terme qui a (un) grand nombre de synonymes : carburant, pépettes, pèze, tune, sou, ou encore pognon, un dérivé régional de poigner qui signifiait dans le temps saisir avec la main »¹⁵⁵.

Outre le langage de l'univers carcéral, les affronts verbaux, les gros mots, le FCC comporte toute une gamme de lexique qui touche à tous domaines et qui abordent tous sujets. Prenant à titre d'exemple, le lexique du travail qui comprend les termes «taf», «boulot» et les verbes «sacquer» et «bosser». Evoquant son frère aîné qui mène un travail noir, Yaz dit:

"Aziz leur tchatche que la société pour laquelle il travaille ne veut pas le déclarer, le taf au black explique l'argent liquide, ils n'en ont que faire, ils veulent voir des fiches de paye" (B. p.12).

«Taf » est un équivalent argotique de travail, son origine est obscure mais peut être une apocope de tafouilleux, au sens de chiffonnier ou celui qui fouille dans les tas.

Le «boulot» désigne également le travail qu'on effectue. L'origine du terme est de même obscure mais peut être dérivée de boulotter au sens de «aller son train » puis de travailler. "[. . .] j'avoue là- dessus elle a été hyper-forte : mille ans sans chier, c'est du boulot" (B. p.72).

Le lieu où nous travaillons n'est qu'une "boîte", terme péjoratif donné à divers établissements ou locaux : cabaret, cachot, théâtre, atelier, lycée ou collège.

"Pendant les vacances, le Daron m'avait pistonné dans sa boîte pour que je puisse me faire un peu d'oseille ou, disons plutôt, pour que ma paye gonfle sa fiche de salaire. Les compagnons étaient vraiment des bosseurs [. . .] il cassait les murs de béton armé en bouffant la poussière. Il piochait le sol [. . .]" (B. p.76).

L'argot se multiplie dans la citation. Le verbe « pistonner » signifie favoriser quelqu'un. Il a paru vers le milieu du XIX^{ème} siècle, il vient de (piston) au sens de protection ou de recommandation de quelqu'un d'influent. «Piocher » signifie travailler durement et remonte au début du XIX^{ème} siècle. «Bosseur » se dit de quelqu'un qui travaille beaucoup, qui aime le travail. La forme verbale «bosser » est de même employée.

"Depuis que j'ai arrêté les cours de l'Education nationale ou depuis que les cours de l'Education nationale m'ont sacqué, je n'ai pas vraiment eu l'occasion de bosser, pas assez d'expérience comme disent les boss" (B. p.10)

Le verbe constitue un abrègement de la vieille locution (bosser du dos) qui est attesté dans l'ouest de la France au sens de se courber sur un travail. Le verbe désigne en général un travail honnête et non pas une activité du milieu. Il est plus populaire qu'argotique.

Quant au verbe «sacquer » il signifie congédier, c'est une variation picarde de l'ancien français sachier qui voulait dire tirer du fourreau, secouer. Il date de 1867.

¹⁵⁵ CERTA, Pascale, *Op.cit.*, p. 9.

«Plaquer » quant à lui signifie abandonner un travail et son usage dans ce sens est attesté peu avant 1544. "*Il (Aziz) s'est fait plaquer et donc n'a plus aucune rentrée d'argent*" (B. p.124).

Quand on n'a plus de travail et qu'on ne sait quoi faire, on se met à «glander ». "*Pendant qu'il nettoyait le bec de la plume royale, moi, je glandais dans son lieu mystique*" (B. p.110), narre Yaz. Le verbe est dérivé de (gland) au sens d'imbécile et date de 1941.

Le FCC trouve un plaisir particulier à semer l'argot partout. L'habillement et les vêtements en général ne sont plus désignés que par «sapes ». Grézi raconte le jour de la libération du prisonnier en ces termes:

"Respirer un bon coup avant d'oser frapper à la porte de ton vrai chez-toi, t'arranger une dernière fois le col de ta chemise, éloigner de toi ton sac plastique plein de tes sapes en gros en marqueur noir les matons ont marqué ton numéro d'écrou et le nom de la prison qui t'a hébergé ces dernières années" (B. p.154).

Yaz lui-même l'emploie : "*Problème, mon oeil droit reste fermé [. . .] le gauche me fait constater que mes sapes sont recouvertes du rouge de mon sang*" (B. p. 87) et parlant de son copain, il dit "*Je me demande où il a pu foutre toutes ses sapes*" (B. p.64).

La forme verbale «saper » est également employée. "*Le naturel revient souvent au galop, je me la pète hip-hop, me sape rappeur [. . .]*" (B. p.32). L'origine du verbe est inconnue, mais provient probablement du franc-comtois (dessaper) au sens de (essorer le linge).

Le costume se trouve désigné par «costard». "*Un animateur en costard-cravate, aux accents du Sud, faisait gagner des lots*" (B. p.16).

Le pantalon ou la culotte deviennent des «frocs». Le terme vient du francique qui a donné l'allemand rock au sens de tenue."*[. . .] bien aimé, tu possèdes le respect, cela t'apporte la cote avec les meufs, t'as comme deux zobs quand le flingue se cale à ton froc*", raconte Yaz (B. p.26).

Evoquant le comportement aimable du Père par rapport à celui des «matons », Grézi dit: "*c'est pas lui qui te ferait baisser ton froc et qui te plierait à genoux pour observer si ton anus ne dissimule pas de chichon [. . .]*" (B. p.152).

Un parasynonyme de «frocs», "fute". "*Trop dans ma précipitation, j'ai oublié mon bonnet LA, mais mon pyjama sous mon fut compense*" (B. p. 32). L'origine du terme qui a comme variante futal est obscure mais provient probablement de l'allemand "futte" au sens d'étui.

Les souliers et les chaussures, quant à eux, sont désignés par «pompe». "**Me voici déjà dans ma paire de pompes dont je tairai la marque, il n'y a pas de sponsoring dans mon histoire [. . .]**" (B. p.30)

«Pompe» est une ellipse de pompe aspirante et désigne à l'origine des chaussures en mauvais état, qui prennent l'eau par la semelle. Le terme est employé par Grézi aussi bien que par Yaz.

"**Face à face à ton père, ton regard baissé, tu fixes tes pompes de prisonnier [. . .]**" (B. p.154).

"**Boum boum boum font mes coups de pompe contre la chène de porte du squat [. . .]**" (B. p.57).

Par ailleurs, le terme «pompe» a figuré dans une autre acception: "**Là, comme le soleil arrive, on trouve des mecs torse nu, les pompes sculptent leur corps et les records se vérifient.**" (B. p.138).

Dans cette citation, il signifie un mouvement de culture physique assez pénible, consistant dans la position à plat ventre, à faire monter et descendre alternativement le haut du corps raidi, par la seule force des bras.

Un parasynonyme de "pompe" au sens de chaussures, «grolles». Décrivant Grézi, Yaz dit "**Il est relax, je remarque vraiment un corps d'athlète sous sa nouvelle carapace, même sans ses groles, il a toujours cinq centimètre de plus au-dessus de ma tête**" (B. p.63). «Grolles» vient d'un terme occitan issu du latin populaire (grolla) et remonte au XIII^{ème} siècle.

La matière plastique se nomme en FCC «plastoc». "**D'un shoot, le torchon atterrit dans la corbeille en plastoc jaune**" (B. p.43). Il s'agit d'une suffixation populaire avec jeu de mots probable sur toc.

Le «toc» en argot signifie ce qui est faux, imité et par là désagréable, laid et mauvais. Evoquant les tatouages, Grézi dit "**des symboles il y en a et crois-moi pas en toc**" (B. p.148). C'est un emploi spécialisé de l'onomatopée qui évoque le son mat du cuivre, du doublé (par opposition au son plein que rend le métal précieux). Il date de 1835.

La malchance n'est que la «poisse», terme qui date de 1909. "**De toute façon, dans ce domaine, il a été vacciné, il est même tombé dedans quand il était tout petit. Grézi, c'est l'Obélix de la poisse**" (B. p.113).

Le logement peut être désigné soit par «piaule» soit par «bahut». "**Domage, les portes des chambres ne sont pas multivitrages parce que mes vieux font déborder leur voix jusque dans ma piaule**" (B. p.29). Le terme vient de l'ancien français (pier), c'est-à-dire boire et remonte à 1835.

"*Je l'ai suivi en douce et j'ai vu où était son bahut*" (B. p.47). Le terme vient d'une forme hypothétique (ba-ul) au sens de coffre ; l'idée est celle d'un volume plus ou moins humainement habitable. Il date de 1864.

L'hôpital en argot est désigné par "hosto". "*Depuis mon retour de l'hosto, au réveil, je n'ai plus le barreau [. . .]*" (B. p. 124) et "*le deuil de mon petit frère, je le passai à l'hosto loin des miens*" (B. p.37).

Il est issu du latin (hospitale) qui produit en français hôtel et hôpital. Il a de nombreuses variantes de forme telles que hostau et hostiau.

Le groupe nominal «des clopinettes» s'emploie au sens de rien du tout. "*Couper du carton toute la journée pour des clopinettes, non merci, surtout qu'il y en a trop qui se sont fait sauter des bouts de doigts*" (B. p. 152)

D'autre part, parmi les verbes les plus usités dans le FCC figure celui de «foutre». Ce dernier a bon nombre d'acceptions dont les plus importantes sont :

- «mettre» comme dans : "*Le Daron a foutu Mimi le chat dans un sac étanche et plouff! !dans le fleuve qui a comme terminus la mer, il l'a balancé*" (B. p. 124);

"*Je me demande où il a pu foutre toutes ses sapes. Il ne va tout de même pas aller chez les keufs dans son habit vert*" (B. p.64)

- «donner» ou «faire» comme dans:

"*C't' enculé m'avait foutu un coup de boule en traître qui m'a pété mes deux dents de devant*" (B. p. 47);

"*Le projectile lui a foutu un K-O, il ne sentit pas le coup [. . .]*" (B. p.101);

"*[. . .] foutre une saillie à un étalon, il faudrait que je prenne du poids, ou que j'apprenne à mieux viser les chats de notre jungle.*" (B. p. 80).

Le verbe vient du latin (futuere) employé essentiellement pour référer à la possession sexuelle, le sens de mettre et donner paraît vers 1789 et celui de faire vers 1893.

Si autrefois, "ce verbe foutre était extrêmement vulgaire, très choquant. Maintenant, non seulement ce n'est plus vulgaire, mais mis à part les gens qui ont fait des études particulières, si vous faites une enquête auprès des moins de quarante ans, très peu d'entre eux savent que foutre signifie baiser. [. . .] De nos jours, le sens d'origine est complètement atténué (qu'est ce que tu fous là ?) est senti comme une variante familière de (qu'est ce que tu fais là ?)"¹⁵⁶

La forme pronominale, paru vers 1883, est également employée au sens de «mettre».
"*Pendant que l'artiste de la bande contemple son graphisme, les autres tranquillement se foutent dans le cerveau la fumée rauque du joint*" (B. p.19);

¹⁵⁶ DUNETON, Claude, *Op.cit.*, pp. 194-195.

"[. . .] je préfère garder cette vérité enfouie en moi, la première dose qu'Hamel s'est foutue dans les veines, c'est dans la poche d'Aziz qu'il l'a trouvée" (B. p.80).

Le substantif «foutage» est employée dans l'expression «le foutage de la gueule», parue vers 1730, et qui souligne la moquerie. **"Tu te reçois un boulon qui te traverse le crâne, tout ça parce que la fois dernière en promenade tu as ri trop fort et qu'un détenu l'a interprété comme étant le foutage de sa gueule [. . .]"** (B. p.152).

L'adjectif «foutu» mérite également d'être signalé. **"Pourquoi j'ai fait ça ? maintenant ma vie est foutue, pourquoi je suis un connard comme ça ?"** (B. p.42), se demande Grézi. L'adjectif porte un jugement dépréciatif plus nettement argotique que son parasyonyme fichu. Il signifie également voué à une mort certaine.

Autre verbe argotique : «jaser», signifiant parler trop ou faire une dénonciation. **"Ce privilège, dans le quartier fit jaser les gars tout fraîchement détachés de leurs cachots. Ils m'avaient vu en train de chialer comme une madeleine [. . .]"** (B. p.15).

Le verbe provient d'un radical onomatopéique qui est le même que celui de gazouiller et remonte à 1867. La citation comporte «chialer» qui signifie pleurer, geindre, il fait partie des verbes dialectaux d'origine onomatopéique et date de 1847.

Au lieu d'utiliser le verbe «comprendre», les adolescents des zones sensibles préfèrent celui de «piger». **"Les jeunes à présent se sont ghettoisés avec leur mixage oral qui les laissent sur la touche de l'intégration. N'ayant rien pigé, je fais comme à l'école"** (B. p.45).

Le verbe vient d'un terme dialectal issu du bas latin (*pedicus*), c'est-à-dire prendre au piège; l'acception de comprendre n'a pris naissance que vers 1835.

Dans les quartiers, les banlieues et les zones, on ne mange pas, mais plutôt on «bouffe». La forme verbale est d'origine onomatopéique, évoque le gonflement des joues et remonte au XVI^{ème} siècle. **"T'es condamné à bouffer la gamelle que la prison te donne et t'es obligé d'accepter les affaires que la prison t'offre."** (B. p.153). Par suite, la nourriture n'est que la «bouffe», terme qui date d'avant 1926. Concernant la bouffe, Pascale CERTA assure que

"son apparition remonte au début des années vingt, déjà dans le sens de nourriture. Alors jugé grossier, il attend les années soixante pour entrer dans le langage de tous les jours. Aujourd'hui, il ne choque plus personne, s'affiche sur les tee-shirts, au cinéma et même à la devanture des restaurants."¹⁵⁷.

Parmi les autres verbes argotiques «filer» et «se défiler». Le premier est polysémique et équivaut depuis 1835 à des verbes exprimant la direction ou le mouvement (donner, mettre, jeter, envoyer), alors que le second signifie se cacher,

¹⁵⁷ CERTA, Pascale, *Op.cit.*, p. 20.

c'est un emploi spécialisé du verbe militaire, sans doute issu du bizutage consistant à faire défiler sous une table les nouveaux arrivants, il remonte à 1860.

"Une fois qu'il enfile son uniforme

sa frousse se défile et il te file une fouille

même sur présentation de tes pièces d'identité [. . .]" (B. p.84)

Et **"Le jour 1, comme t'es stressé, le médecin te file des cachetons qui te calment. Le médecin m'a aussi filé des clous de girofle pour camer ma rage de dents."** (B. p.156). Les cachetons sont les cachets pharmaceutiques.

Le verbe «chatouiller», quant à lui, signifie manoeuvrer, agir sur. **"Là-bas, petit, lui disait Ben, au Mexique, la boxe est une religion, s'ils te voyaient chatouiller le sac comme tu le chatouilles, crois-moi, tu serais la honte du pays"** (B. p.89). L'origine du verbe n'est pas assez claire, mais peut être dérivée d'une formation onomatopéique.

«Coltiner» signifie porter une lourde charge. **"Le poison javellisé de Grézi m'a coltiné des ulcères. La fraîcheur du goût de fraise est passée mais ils sont restés."** (B. p.121).

Le verbe est issu du (coltin) et date de 1835, le coltin est le fort des halles ou un travail pénible.

Quand les ados veulent partir ou s'en aller, ils emploient le verbe «dégager». **"Un jour prochain, moi aussi je dégagerai de cette cité aux couleurs bonbons. Du courage, il me faudra pour affronter le monde extérieur"** (B. p.125).

En FCC, le verbe «téléphoner» se trouve le plus souvent substitué par «bigophoner». **"Il paraît que la syster fugueuse travaillerait comme caissière dans une supérette. De temps à autre, elle bigophone à Maman qui en cache la garde le contrat"** (B. p.125). Le verbe est issu de bigophone et utilisé depuis 1954.

En cas de péril, les jeunes se «planquent», c'est-à-dire se cachent pour échapper à un danger. Le verbe date de 1843. **"Je me planque avec mon pote Grézi qui a commis une bêtise à la sortie d'une école"** (B. p.79).

Quand on est inquiet, qu'on plonge dans l'anxiété, on «caille». **"On raconte que pour prendre des formes, elles se mettent les fils dans le fion, est-ce une obligation ? Trop, c'est grave. Je caille"** (B. p.29).

Le verbe est également employé pour souligner la froideur. **"C'est mortel comme il caille, j'ai l'impression d'être dans mon frigidaire"** (B. p.9). Le verbe est basé sur l'image du sang qui caille dans les veines soit du froid soit d'anxiété.

Le verbe « palper » s'emploie en FCC pour signifier fouiller, il date de 1884. "**Mains prises, je suis dans l'impossibilité de palper les objets qui m'entourent**" (B. p.74).

Quand on veut obtenir une information d'une personne et qu'on l'interroge longuement et plus ou moins énergiquement, on la « cuisine ». "**Grézi semble lâcher plus de termes, il est moins tracassé. Je peux commencer à le cuisiner, mais en vain, il n'est pas dupe**" (B. pp.44-45).

Quand à « gober », il signifie aimer ou apprécier, il remonte à 1846. Racontant comment le chien Triple K a été tué, Yaz dit "**[. . .] les Gremlins soufflèrent des boulettes de viande hachée, l'une après l'autre, Triple K les goba, hélas, pour lui, toutes étaient gavées de mort-aux-rats**" (B. p.62).

La forme pronominale du verbe existe au sens d'attraper. "**Un porc ne pourrait vivre là sans avoir à craindre de se gober un mauvais microbe**" (B. p.20).

Un parasynonyme de « se gober », « choper ». "**J'avais chopé une fièvre**" (B. p.74) et plus tard "**[. . .] alors si mes doigts pas propres de quelques jours s'amuse à la doigter avec insistance, je risquais de me choper une gangrène**" (B. p.88).

Le verbe est issu de (coper) au sens de trébucher, de faire un faux pas.

Quand on plaisante, qu'on veut rire et s'amuser, on « rigole ». "**Il a rigolé quand je lui ai confessé mon projet d'écrire un livre**" (B. p.122). C'est un croisement de rire et du vieux verbe (galer) au sens de s'amuser. Il est actuellement passé dans l'usage familial.

De son côté, le verbe « péter » signifie en argot éclater, craquer. "**C't' enculé m'avait foutu un coup de boule en traître qui m'a pété mes deux dents de devant**" (B. p.47). Il est issu de (pet), issu du latin peditum. Cette acception remonte à 1585.

Ce même verbe entre dans la locution « se la péter » qui signifie se la jouer, crâner ou frimer. "**Aux premières questions tous lèvent la main question de se la péter gangster, mais aux secondes tous tapent le cameraman qui n'a pas senti le guet-apens se renfermer**" (B. p. 21); et plus tard "**Le naturel revient souvent au galop, je me la pète hip-hop, me sape rappeur [. . .]**" (B. p. 32).

Le participe présent du verbe s'emploie, d'autre part, comme adjectif. "**Le dernier soir dans leur cellule, un samedi, le premier du mois, le plus chaud des plus chauds dans toute la prison, à minuit pétante, un écho de voix s'échappa de toutes les cellules [. . .]**" (B. p. 143). Minuit pétante signifie minuit précise.

Au lieu de dire «coucher» ou «dormir», les banlieusards préfèrent dire «pioncer». "*Si lui il pionce, moi aussi je vais me taper un somme*" (B. p.64). C'est une variante de (piausser), issu de peau, au sens de lit fait de peaux de bête.

«Tripoter» signifie manipuler un objet de façon à la fois répétée et distraite. Il vient de (tripot) au sens ancien de manège, et date de 1611. "*Je tripote le cocard, ça ne me fait pas mal [. . .] j'arrête de la peloter sinon elle risquerait de me faire hurler, même de s'infecter*" (B. pp.87-88).

La citation regroupe d'autres termes argotiques: «peloter», c'est caresser sensuellement, il a paru vers 1780, «cocard» est l'oeil tuméfié, il vient de (coque) au sens de coup, contusion, ou d'(oeil à la coque), c'est-à-dire gros oeil bouffi.

Finalement, le verbe «gazer» signifie agresser avec une bombe lacrymogène. "*[. . .] Elle (Sonia) l'a regretté: en pensant se parfumer, elle s'est gazée. Par méfiance, j'avais recouvert ma bombe lacrymogène d'une étiquette de déodorant*" (B. p. 53).

C'est un verbe polysémique qui peut également signifier, se vanter, se moquer de quelqu'un, courir, ou même puer.

Passons maintenant aux expressions dominant le FCC et dont la plus employée est «à poil» signifiant tout nu. "*Bonjour l'hygiène de certaines hyènes qui n'assument pas de s'accepter sans survêt-baskets, de toute façon même à poil comme des vers, ils restent habillés de tatouages à volonté*" (B. p.147).

"*Il était dans les rangs des professionnels, il a tiré dans la catégorie des welters 67 kilos en slip à la pesée ou à poil pour gommer les grammes en trop*" (B. p.88).

L'expression a paru vers 1858 et peut être employée comme apostrophe plus ou moins injurieuse.

Mais si «à poil» signifie tout nu, «d'un poil» signifie de presque rien. "*Une fois j'en ai visé un, il était pile sur ma ligne de mire, je l'ai raté d'un poil, tant mieux, c'était le chat de ma sœur*" (B. p.81).

L'adverbe «pile» dans la citation signifie exactement, il peut former avec poil une expression ayant le même sens. A propos de la remorque, nous entendons: "*son volume est pile poil celui d'un bureau*" (B. p.18). Cette expression a pris naissance vers 1995.

Quant à la locution adverbiale «que dalle», elle signifie «rien du tout». "*Un petit zoomage dans la fente de ma boîte aux lettres, y a que dalle, bonne nouvelle pas de nouvelle*" (B. p.31). Cette locution est devenue très populaire avec le verbe comprendre et ses synonymes. "*[. . .] le plus vieux des gorilles qui avait les plus méchants nerfs me demande de faire un drapeau avec une feuille à cantiner, bouche bée j'avais pigé que dalle, ils comprirent de suite j'étais un primaire*" (B. p.195).

En ce qui concerne «avoir la dalle », c'est une locution qui a paru vers 1960 pour signifier avoir faim. "***Pas le temps de prendre une douche, j'ai la dalle, dans la cuisine rien à mettre sous la dent***" (B. p.52).

Faisant allusion au crime dans lequel Grézi est impliqué et qui risque de se compliquer davantage, Yaz a eu recours à l'expression «tourner au vinaigre » qui signifie finir mal. "***Grézi les fréquente trop souvent à mon goût, mais il est obligé s'il ne veut pas se trouver seul et sans renfort les jours où ça tournerait au vinaigre pour lui***" (B. p.27). L'expression n'est pas récente et date de 1894.

«Un de ces quatre matins » est une expression voulant désigner un de ces jours. Elle remonte à la première moitié du XX^{ème} siècle. "***[. . .]. Sans la solidarité des voisins, on serait carrément déshydraté l'un de ces quatre matins***" (B. p.27).

Le fait de s'évanouir se traduit en argot et en FCC par «la chute dans les pommes ». L'expression date de 1889. "***En urgence, on me déposa de nouveau sur le billard pour stopper l'hémorragie aggravée par ma chute dans les pommes. Le deuil de mon petit frère, je le passe à l'hosto loin des miens***" (B. p.37).

«Tomber dans les vapes » signifie de même s'évanouir. "***Un jour après un violent combat, Maman tomba dans les vapes en sang***" (B. p.24).

L'expression «dans les vapes » tout court signifie être hébété, sous l'effet soit d'une drogue soit d'un choc physique ou moral. Elle remonte à 1935. "***La gueule encore dans les vapes, et la voix mollardeusement rauque du réveil***" (B. p.68).

Quand on n'apprécie pas trop une situation ou une chose, on emploie «c'est pas le pied » qui veut dire "ce n'est pas agréable". "***Voir un pote dans cet état, c'est pas le pied***" (B. p.43). C'est une expression qui date de 1973.

Le FCC emploie «ça fait un bail » pour dire "il y a bien longtemps". "***Ça fait un bail que je ne m'étais pas vu. Il faudra absolument que j'aille chez le coiffeur [. . .]***" (B. p.88). C'est un déverbal de bailler au sens de dormir. Ce terme très ancien (XII^{ème} siècle) correspond à l'idée de durée garantie, d'où longue durée.

Quand les jeunes en ont assez, ils ont recours à «en avoir marre ». "***Je viens avec toi, j'en ai marre de rester ici à me glander***" (B. p. 70) et "***j'ai bien envie d'aller faire un petit tour dans le quartier pour pirater des histoires, d'ailleurs, j'y vais marre de tenir la chandelle à Grézi et sa cigarette magique***" (B. p.38).

«Se prendre la tête» c'est s'ennuyer, s'irriter: "***Mais comme mon Daron est encore en train de se prendre la tête avec la Maman à mon sujet, c'est pas le moment de sortir de ma chambrette***" (B. p. 28).

«Depuis le début des années 80, l'expression *prendre la tête* fait un tabac. «*On se prend la tête*» quand c'est difficile, «*nos mômes nous prennent la tête*» quand ils ne sont pas sages, «*on a une prise de tête avec le patron*», chaque jour des exemples viennent illustrer cette locution. *Prise de tête*, *prise de bec* ou encore *prise de nerf*, le sens identique renvoie à la définition de énerver qui signifie littéralement: ôter les nerfs [. . .]»¹⁵⁸

L'expression «mort aux vaches » constitue un juron anarchiste qui date de 1879. "***J'ai fini par comprendre un point, l'emblème du solitaire, trois points, mort aux vaches, cinq points seul entre quatre murs [. . .]***" (B. p.147).

Pour sa part, la locution verbale «avoir de la chatte» signifie avoir de la chance. Elle correspond à la forme populaire avoir du cul, à l'argot avoir du fion, compte tenu du fait que chatte désigne en argot le sexe féminin. "***On a de la chatte, pour ne pas dire de la chance, que notre culture-cité n'ait été inspirée par le baiser sur la bouche à la mode des goulags de nos camarades russes***" (B. pp. 32-33)

Quand on est en colère, en mauvaise humeur, on se met en «rogne ». "***Napoléon se met en rogne***" (B. p.123). Le substantif est un déverbal de (rogner) et remonte à 1501.

Quant aux adjectifs les plus répandus, citons «chouette ». "***C'est une chouette fille qu'ils me disent, rêveurs***" (B. p.125). L'adjectif marque une appréciation élogieuse, il vient de l'ancien français choëter, c'est-à-dire faire la coquette. Il date de 1825.

Un autre adjectif accompagnant ironiquement certains substantifs, "pâteux". "***Le cameraman de la TV a même pensé à distribuer quelques 8/6 pour les bouches les plus pâteuses, l'alcool crache mieux le verlan.***" (B. p.21). L'adjectif est issu de bonne pâte au sens de brave type. Il date de 1895.

Le "riquiqui" est tout ce qui est minuscule ou mesquin, il remonte à 1867. "***J'y ai même installé mes initiales avec un riquiqui morceau de carrelage que j'ai dégrafé du sol***" (B. p.127).

«Glauque » exprime une appréciation fortement négative. C'est un emploi intensif et péjoratif de l'adjectif usuel. Il date de 1984. "***La cage de Napoléon est très glauque***" (B. p. 73)

De par ce qui précède, nous affirmons que l'argot fait parade d'un style de vie, il décrit le vocabulaire de l'univers carcéral, de la sexualité, des insultes en vogue et de la déviance, il s'entoure du halo des domaines du mauvais aloi. Néanmoins il a une place de choix dans le FCC, il le truffe. Le primat de la langue française standard se trouve donc amenuisé. Le souci de bien dire et de parler comme il faut est révolu. Les habitants des cités emploient une langue argotique dépouillée de tout ornement

¹⁵⁸ CERTA, Pascale, *Op.cit.*, p. 15.

classique. Les unités employées n'ont pour la plupart rien de bien nouveau. Il s'agit de termes anciens ressuscités dans les banlieues malfamées pour souligner la rupture avec la société moderne. La langue circulante dans les zones sensibles procède à un recyclage de l'argot, en réutilisant les termes anciens, désuets, en sommeil depuis des années et en les remettant au goût du jour pour créer une certaine connivence. "[. . .] *les vocables argotiques d'avant-hier devenant souvent les termes châtiés d'après-demain*"¹⁵⁹.

Le FCC, par la forte teneur argotique qu'elle comprend, constitue une variété de la langue française qui manifeste une identité intracommunautaire dissidente (générationnelle, elle est essentiellement utilisée par les jeunes, et sociale, elle est principalement la langue des cités). L'argot dans *Boumkoeur* est une variation diastratique puisqu'il est employé par les adolescents banlieusards qui exploitent les termes anciens.

Puisque l'argot est toujours conçu comme étant une langue en marge, il conviendra mieux à refléter leur préoccupation quotidienne, à traduire les vicissitudes des cités, à contourner la forme académique et à transgresser les normes. Les banlieusards parlent leste et cru, c'est le moins qu'on puisse dire. C'est un argot contestataire qui passe à une familiarité courante mais son origine demeure toutefois argotique. Les déchirures sociales et langagières sont profondes et indissociables. Bref, déclassements social et linguistique vont de pair.

¹⁵⁹ GILDER, Alfred, *Et si l'on parlait français?*, préface de Claude HAGEGE, Paris, Le cherche midi éditeur, 1993, p. 183.

Deuxième Chapitre
Les marques transcodiques

*"L'identité se fonde en réalité sur une ethnicité inventée ou reconstruite, c'est-à-dire bricolée à partir d'éléments empruntés à la modernité du pays d'accueil et au passé mythique et fantasmé des origines"*¹⁶⁰

La langue est-elle un système fermé sur soi ? Concevons-nous une langue qui ne se nourrit que de ses propres origines ? Existe-t-il un conflit ou plutôt un contact entre les langues ? A l'heure de la mondialisation et des technologies de l'information, les langues seront-elles à l'abri des invasions lexicales ?

En effet, la réponse à ces questions réside dans les marques transcodiques *"c'est-à-dire (l)es marques [. . .] qui renvoient d'une manière ou d'une autre à la rencontre de deux ou plusieurs systèmes linguistiques"*¹⁶¹ dans un seul discours. Ces marques englobent trois phénomènes linguistiques: les emprunts, les alternances et les interférences entre lesquels nous allons essayer de cerner les différences.

En effet, le phénomène le plus important de ces marques est celui de l'emprunt. Présent depuis longtemps, il concerne toutes les langues et est dû essentiellement soit à la proximité géographique soit aux conquêtes de colonisation. Tant qu'il y a contact, il y a emprunt. L'emprunt n'est donc qu'*"un élément d'une langue intégrée au système linguistique d'une autre langue"*¹⁶².

*Ce faisant, "il y a emprunt linguistique quand un parler A utilise et finit par intégrer une unité ou un trait linguistique qui existait précédemment dans un parler B (dit langue source) et que A ne possédait pas ; l'unité ou le trait empruntés sont eux-mêmes qualifiés d'emprunts"*¹⁶³.

Ce phénomène est étroitement lié à l'évolution des langues diverses et il n'est pas exclusif aux temps modernes. Evoquant le cas de l'hexagonal, Alfred GILDER assure que

*"latinisé pendant des siècles, italianisé au seizième, hellénisé au dix-neuvième, anglicisé à outrance au vingtième, le français n'a cessé d'être une langue d'emprunt, comme beaucoup d'autres"*¹⁶⁴.

Si le français s'est nourri au cours des siècles d'autres langues, il est actuellement soumis à la vague déferlante des anglicismes. Ce qui a fait couler de l'encre. Citons à titre d'exemple le verveux polémiste Etiemble qui a défendu la langue française et s'est élevé contre la domination culturelle et par suite langagière des Anglo-saxons et des Yankees. Pour lui, les deux guerres mondiales ont joué un rôle à ne pas négliger dans l'asservissement de l'hexagonal à l'anglais. *"Pour*

¹⁶⁰ LEPOUTRE, David, *Coeur de banlieue, codes, rites et langages*, p. 88.

¹⁶¹ BOYER, Henri, *Plurilinguisme: contact ou conflit de langues*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 25.

¹⁶² HAMERS, Josiane F et BLANC, Michel, *Bilinguisme et bilinguisme*, 2^{ème} édition, Bruxelles, Pierre Mardaga, 1983, p. 451.

¹⁶³ DUBOIS, Jean, *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, Paris, Larousse, 1994, p. 177.

¹⁶⁴ GILDER, Alfred, *Op.cit.*, p. 155.

*trionpher de l'Allemagne, s'il faut que la France abandonne sur les champs de bataille outre des millions de cadavres, le cadavre de sa langue [. . .]*¹⁶⁵

Depuis, ce sont la domination économique, la suprématie technique et la prépondérance politique, non plus de la Grande-Bretagne mais des Etats-Unis, qui font briller l'anglais aux yeux des Français. C'est par snobisme que les Hexagonaux trouvent un plaisir à incrustier les anglicismes dans leurs discours.

*"Au XXème siècle, le développement massif et exponentiel des sciences et de la technologie vient des Etats-Unis surtout et non plus du Royaume-Uni. Or, la technologie se vend et l'acheteur n'acquiert pas seulement des contenus, des concepts ou des outils mais aussi, bon gré mal gré, les mots qui leur servent d'emballage"*¹⁶⁶.

Pour l'auteur, tout ce qui est anglais se vend bien puisqu'il connote l'idée d'opulence et de prestige. Ce qui n'est pas sans impact sur les jeunes chez qui l'aspiration à transcender les cloisons sociales est forte. *"Emailler le texte de mots anglais, ça fait terriblement chic, ça connote l'aisance à se mouvoir dans le monde des paillettes, du luxe et de l'innovation et c'est aussi très ludique et très jeune"*¹⁶⁷

Parler anglais, c'est faire partie de l'élite, voire se donner l'illusion de faire partie de la haute bourgeoisie.

*"On sent chez le cadre ou le lycéen qui manie l'anglais le bonheur de faire partie des élus, les locuteurs les plus compétents, donc les plus privilégiés, suscitent l'envie de ceux qui pataugent lourdement dans la langue des dieux (dieux du commerce, du stade, de l'Internet, du show-biz), les moins compétents subissent aussi le poids des complexes et des frustrations, tout comme ceux qui naguère ne savaient pas lire le latin et le grec"*¹⁶⁸.

Au snobisme et à la motivation ludique vient s'ajouter une autre raison pour la propagation des anglicismes, à savoir le tourisme

*"qui attire [. . .] des étrangers dont la portion la plus compacte est anglo-saxonne, clientèle riche, dont la présence incite certaines branches de commerce (hôtellerie, magasins de luxe) et des quartiers entiers de Paris à parler anglais (English spoken), à se parer d'enseignes en anglais, à créer des noms de marque en anglais, parfois même à afficher leurs prix en livres et en dollars"*¹⁶⁹

Finalement, il ne faut pas perdre de vue qu'il existe un autre motif, purement linguistique, pour l'expansion de l'anglais.

"L'anglais est une langue à morphologie relativement pauvre, dans laquelle la néologie fonctionne par conversion et composition, plutôt que par dérivation. Le stock lexical natif (d'origine anglo-saxonne) est en

¹⁶⁵ ETIEMBLE, *Parlez-vous français ?* Paris, Folio, Gallimard, 1991, p. 269.

¹⁶⁶ YAGUELLO, Marina, "X comme XXL, la place des anglicismes dans la langue", in *Tu parles?!, le français dans tous ses états*, sous la direction de CERQUIGLINI, Bernard, CORBEIL, Jean-Claude, PEETERS, Benoît, Paris, Flammarion, 2000, p. 354.

¹⁶⁷ YAGUELLO, Marina, "X comme XXL, la place des anglicismes dans la langue", p. 361.

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 355.

¹⁶⁹ ETIEMBLE, *Op.cit.*, p. 293.

grande partie monosyllabique, donc léger à manier. De plus, les ressources de la métaphore et de la métonymie prennent le pas sur les formations savantes [. . .]. D'où un lexique fondamentalement imagé, concret et dépourvu d'opacité"¹⁷⁰

Toutes ces raisons se sont entrelacées pour permettre des irruptions et des incrustations des termes anglais. Ce qui ne manque pas de provoquer les puristes soucieux de sauvegarder le patrimoine français, et exaspérés de l'inertie et de l'apathie de l'Académie française.

"Poursuivant, et parfois précédant l'évolution du langage, le dictionnaire populaire qui essaime à tous vents, apporte chaque année sa cuvée d'anglicismes. Gardienne de notre langue, l'Académie française ne peut pas la régenter. La digue, qui servait de rempart, a rompu. Et venant d'Outre-Atlantique, des cercles huppés, autant que des tripots sordides, la vague déferlante a débordé. Les mots ailleurs submergent notre langue désormais sans frontières ni douanes ni francisation"¹⁷¹

Ces linguistes ont le cœur rongé de voir la langue de Molière une langue copieuse, dépendante d'une autre et par là asservie et menacée. En revanche, d'autres voient dans ces cris d'alarme une exagération qui n'a aucune raison d'être, tant que la plupart des termes empruntés à l'anglo-américain se trouvent intégrés à la texture de la langue française et ne sont plus sentis comme étrangers.

Mais à vrai dire, la montée des anglicismes dans le français est inquiétante. Ils s'introduisent partout et ont la part du lion des emprunts. Les jeunes trouvent un plaisir à greffer les termes empruntés à l'anglais sur leurs discours.

Certaines unités lexicales peuvent être empruntées telles quelles, c'est-à-dire sans subir aucune modification, ne serait-ce qu'un changement de prononciation conforme à la phonétique française. Dans ce cas, il s'agit d'emprunt pur, simple ou direct.¹⁷²

C'est le cas de «cool» au sens de détendu, tranquille, ouvert à autrui. L'origine du terme est hippie et son apparition dans l'écrit date de 1975. Yaz l'emploie pour qualifier sa soeur: "**Ma soeur, elle s'appelle Sonia. Elle est cool, elle a vingt-quatre ans, ma grande soeur, seule fille de la famille**" (B. p. 11), et pour décrire son état lors d'un rêve "**cette nuit- là, j'avais été transmuté en une sorte de super-héros qui savait à la pelle. Etre un super-homme, c'est cool [. . .]**" (B. p. 28).

Le même adjectif invariable est employé par Grézi, ce qui prouve sa fréquence chez les adolescents. "**De toute façon, il ne me restait plus qu'une nuit à passer dans cette cellule, ensuite je serais, je l'espère, avec des prisonniers plus cool que ces deux gorilles [. . .]**" (B. pp. 142).

A propos de la télévision, il dit : "**cette pouffiasse, elle ne veut pas fonctionner, c'est pas cool, c'est l'heure de mon Dragon Ball Z**" (B. p.26).

Le détendu peut également être désigné par «relax».

¹⁷⁰ YAGUELLO, Marina, "X comme XXL, la place des anglicismes dans la langue", p. 356.

¹⁷¹ GILDER, Alfred, *Op.cit.*, p. 34.

¹⁷² Cf. VERDELHAN-BOURGADE, Michèle, "Procédés sémantiques et lexicaux en français branché" in *Langue française*, n : 90, Paris, Larousse, Bordas, 1991, pp. 69-70.

"Il est relax, je remarque vraiment un corps d'athlète sous sa nouvelle carapace, même sans ses grôles, il a toujours cinq centimètres de plus au-dessus de ma tête. Il aurait fait du sport avec ses 1 mètre 85 et 70 kilos environ, un crack il aurait été" (B. p.63).

L'adjectif a paru vers 1955, il peut être employé comme adverbe (relaxe) pour signifier doucement. Le «crack» est un individu remarquable par sa compétence, son talent, c'est un terme anglais désignant essentiellement un bon cheval de course. L'emprunt date de 1918.

Pour sa part, l'adjectif «hard» vient parfois remplacer dur. Evoquant l'homosexualité qui se pratique dans les prisons, Grézi dit: ***"Puis arriva un silence d'une heure trente, soit la durée d'un film X, qui ce soir- là était vraiment hard, merci Canal"*** (B. p.143).

«Hard» signifie excessif, tendu, qui crée l'angoisse, il désigne certaines activités dures comme le hard rock, le cinéma et la pornographie. C'est un anglicisme hippy, un terme très en vogue dans les années quatre-vingts.

Le FCC substitue «black» à noir et l'emploie pour qualifier les animés aussi bien que les inanimés. ***"Ça peut paraître cliché de dire qu'il était black africain, mais c'est la vérité vraie"*** (B. p.107).

Le terme se dit d'une personne de race noire, c'est une désignation non péjorative qui a comme variante «blackos» et «blackie». Il a paru vers 1982. Bien avant "black" ont existé "nègre" et "homme de couleur" qui avaient des connotations escalvagistes.

"Mais black, on le voit, ne désigne pas n'importe quel Noir. C'est plutôt le Noir jeune et branché. Rapidement, l'adjectif black, toujours en français, va désigner tout ce qui appartient à la mouvance noire jeune et branché. [. . .] Et black, ça claque ! on va d'ailleurs très vite s'apercevoir que ce mot en français fait beaucoup de référence à une culture qu'à une couleur"¹⁷³

Le terme a connu une grande expansion au point de faire partie de la langue courante. Par extension, Yaz l'applique à des choses. ***"Puis il me tend un black sac plastique verrouillé à triple noeud, je le tâtonne à sa demande afin de découvrir ce qu'il dissimule"*** (B. p.105).

"Aziz leur tchathe que la société pour laquelle il travaille ne veut pas le déclarer, le taf au black explique l'argent liquide [. . .]." (B. p.12).

"[. . .] Grézi le superstitieux sortira l'une des tiges, la noircie avec la flamme de son zippo [. . .], puis il réintroduira la tige black dans le paquet" (B. p.33).

La variante «blackos» a également fait son apparition lors de la description de la péripatéticienne. ***"On la baisait comme une chienne enragée, sa main droite tenait une beute [. . .] enfin sa poupoune jouait au yoyo, avec une beute de blackos"*** (B. p.86).

¹⁷³ MERLE, Pierre, *Le prêt à parler*, pp. 103-104.

Les jeunes en signe de protestation et de rébellion trouvent dans les «tags» une forme d'expression assez efficace. Le «tag» est un graffiti représentant la signature stylisée du jeune qui l'a dessiné. En anglais, il signifie marque ou étiquette, il a paru vers 1988.

"L'invasion des gribouillis sur les murs ne s'atténue pas, partout où une surface peut laisser s'exprimer une mine le tag apparaît" (B. p.31).

Et un peu plus tard **"Je découvris une écriture particulière mais belle. Elle était encore moins lisible que les tags qui squattent les murs du quartier"** (B. p.110).

Les anglicismes paraissent dans le domaine du travail puisque l'emploi de «job» est aujourd'hui familier: **"Ce matin je me suis évadé de mon lit avant que le Daron ne me surprenne dans mon sommeil. Il me faut absolument trouver un job"** (B. pp. 116-117)

Nous distinguons aussi le terme «boss»: **"[. . .] je n'ai pas vraiment eu l'occasion de bosser, pas assez d'expérience comme disent les boss"** (B. p. 10).

"Ce sont de vrais boss des bacs à sable, qui préfèrent kiffer sur un gun plutôt que baver sur une jolie fille qui leur sourit" (B. p. 26).

Le «boss» est soit un patron d'entreprise (comme dans la première citation) soit un chef de bande (comme dans la seconde). Il est issu de l'américain «boss» au sens de chef d'équipe ou d'atelier. Il date de 1869.

Comme d'autres anglicismes, nous pouvons citer: le «flash» qui est un brusque éblouissement avec montée de couleurs au visage sous l'effet rapide de la drogue, une sensation ou une émotion vive. Il est d'origine onomatopéique (éclat, éclair) et appartient essentiellement au vocabulaire hippie.

"Le projectile lui a foutu un K-O, il ne sentit pas le coup, c'est un énorme flash qui semble traverser son corps, lui pompant toute son énergie hypervitaminée" (B. p.101).

Le «business» est également un des emprunts directs relevés. A propos du receleur de la tour 123, nous lisons: **"Les jeunes du quartier ne sont pas son meilleur vin chaud, mais il ne crache jamais sur les opportunités du business"** (B. p. 16).

Le «business», qui a comme variantes «bisness» et «biseness» est une activité plus ou moins officielle censée rapporter de l'argent. Il est emprunté à l'anglo-américain business, c'est-à-dire affaires, depuis la fin du XIX^{ème} siècle.

Le «look» est l'apparence extérieure, ce terme anglais est déjà acclimaté au niveau familier depuis le début des années quatre-vingts. **"Je préfère réfléchir plutôt que de me frier, mais mon physique y est pour beaucoup, malgré mon look de rappeur"** (B. pp. 50-51)

Les Etats-Unis, quant à eux, sont plutôt nommés les «States», terme qui constitue un abrégement de United States. **"C'est mon voeu qui s'est exaucé, je vais pouvoir faire une grave fête, et me payer un voyage aux States"** (B. p. 105) et plus tard **"J'avais déjà acheté un billet d'avion pour les States."** (B. p. 127)

N'oublions pas «cash» signifiant argent liquide, mais qui est employé dans le sens de (immédiatement), (sur le champ). **"Je voulais qu'il s'excuse d'avoir eu ce comportement. C'est cash qu'il me remit en place"**, a dit Yaz (B. p.104). Le fait que

l'argent en espèces est immédiatement disponible est à l'origine de l'utilisation adverbiale de ce terme au sens de tout de suite.

Grézi l'a également utilisé : **"Tu marques ton nom en zonzon, il te faut savoir qu'il te faudra toujours revenir le faire disparaître, comme j'ai pas envie de revenir après ma peine, c'est cash que j'ai désintégré mon blasé."** (B. p.142).

Autre anglicisme: «squat ». Ce terme a fait son apparition en français pour désigner le logement vide occupé illégalement par des sans-abri. **"Euh. . .t'inquiète, on est toujours dans la cave 123 dans un squat que j'ai aménagé"** (B. p.41), dit Grézi.

Pour sa part, Yaz dit **"J'attends que le sommeil me pique, je le provoque en comptant les moutons, ils ont vite fait de foutre la pagaille dans mes comptes, envahissant l'espace vert du squat"** (B. pp. 64-65)

On rencontre également la forme verbale «squatter ». **"Je découvris une écriture particulière mais belle. Elle était encore moins lisible que les tags qui squattent les murs du quartier"** (B. p. 110)

"Aziz depuis son allergie a perdu beaucoup de ses muscles et squatte son plumard 24/24" (B. p. 124)

La forme verbale signifie occuper un logement vide. Elle vient de l'anglais (to squat), au sens de se blottir. Cette forme fait partie de l'emprunt remodelé où une terminaison verbale française vient s'ajouter à la forme anglaise.

Notons également le verbe «racketter ». **"Merde ! les piles de la pendule ont été rackettées pour son walkman"** (B. p. 44). «Racketter » c'est soumettre au (racket) qui signifie soit une escroquerie soit une association de malfaiteurs se livrant à l'extorsion de fonds des commerçants par le recours à la violence armée. Le terme anglais dont il est issu signifiait au début vacarme avant de référer à l'escroquerie.

Néanmoins, «racketter » figure dans la citation suivante au sens de (ôter, enlever). **"Mimi le chat convoyeur s'était fait braquer par Grézi. Une seule flèche aura suffi à lui racketter ses neuf vies"** (B. p.123)

Le lexique de la drogue est le plus souvent emprunté à l'anglais, comme c'est le cas de «deal ».

"J'aurais bien aimé faire un baby-foot au local des jeunes, le maire l'a supprimé, il pensait que ce n'était pas un lieu de loisirs, mais un lieu d'échanges, pour ne pas dire un lieu de deal" (B. p. 10)

Le «deal » est la vente de drogue, il a paru vers 1980. Ce terme a permis l'apparition du substantif «dealeur » et du verbe «dealer ».

"Gigolo, mon brother ? peut-être. Il fut un temps où il était dealeur, mais il s'est rangé, dealer c'est du bénéf sur terre, mais ça se paye toujours en enfer" (B. p. 12)

Le «dealeur », qui s'écrit également «dealer » [diloer] est le revendeur de drogue, c'est un abrègement de l'anglais drug dealer. Le verbe dans sa forme transitive souligne l'acte de vendre la drogue. Dans ce cas, le verbe subit une restriction par rapport à son origine anglaise qui signifie distribuer ou vendre en général.

"En effet, il faut insister sur le fait que l'emprunt par la langue d'accueil se fait toujours par spécialisation du sens de la langue source, c'est ce phénomène qui permet aux emprunts leur précision sémantique"¹⁷⁴

En revanche, le verbe dans sa forme intransitive signifie marchander. C'est cette deuxième acception qui figure dans : **"Docilement, il (Gipsy, alias le musico-poète) se posait au coin cafétéria et dealait ses poèmes contre des orangeades glacées"** (B. p. 83)

Autre anglicisme relatif à la drogue «joint». **"Pendant que l'artiste de la bande contemple son graphisme, les autres tranquillement se foutent dans le cerveau la fumée rauque du joint"** (B. p. 19).

"Le joint, c'est les vacances en 3D, la grande évasion vers des voyages loin de soi" (B. p. 34)

Le "joint" est la cigarette de haschisch. C'est un terme emprunté au slang anglais en 1970, le sens premier est l'articulation, la jointure. L'idée sur laquelle repose le terme est que la cigarette fumée collectivement crée un lien entre les fumeurs. Ce terme connaît de nos jours une grande vogue.

Quant à la «shooteuse», c'est la seringue à drogue. Parlant de son frère toxicomane, Yaz dit **"malgré nos efforts, sans cesse replongeait la shooteuse dans le bleu de ses réseaux veineux."** (B. p. 34)

Le terme vient de «shooter» dérivé de «shoot», terme anglais signifiant injection de drogue, notamment d'héroïne. Il a paru vers 1960.

En FCC, le haschisch n'est que le «shit».

"L'avantage du quartier c'est qu'ici les prix sont toujours au rabais, à l'exception bien sûr de la came et du shit, leurs grammes sont comme l'essence et le tabac, au tarif national, mais c'est un autre débat" (B. p. 22)

Le «shit» envahit non seulement les cités mais aussi les "bagnes". **"Au retour de la promenade, les gardiens n'avaient rien trouvé à nous reprocher dans notre cellule, pourtant le shit était présent et les lanières du yoyo aussi"** (B. p. 140)

Le terme vient du slang américain ayant pour sens «merde». Il a donc subi un changement de sens en passant au français.

La «dope» signifie de même la drogue.

"Les parents s'étonnent de mon matériel vestimentaire, ils ne savent pas que c'est l'argent d'Aziz. Je lui ai promis de ne pas moucharder. Moi j'empoche. J'ai pas le choix, si je veux être à la page du quartier. C'est pas moi qui vend la dope" (B. p. 80)

Le terme est un déverbal de (doper). **"Je reprends mon souffle et siffle mon ombre, qui dopée comme Carl Lewis me rejoint"** (B. p. 57)

Le verbe signifie faire absorber une drogue à un athlète ou à un cheval afin d'améliorer sa performance. L'anglais «to dope» signifie droguer et l'emprunt date

¹⁷⁴ GAUDIN, François, GUESPIN, Louis, *Initiation à la lexicologie française, de la néologie aux dictionnaires*, Bruxelles, éditions Duculot, 2000, p. 297.

de 1913. Le verbe peut être employé au sens figuré : augmenter la puissance, donner un regain de dynamisme à quelqu'un.

"J'ingurgite quelques figues et dattes du pays, des bonnes vitamines qui me dopent comme j'aime" (B. p. 95)

Le verbe «sniffer» signifie également absorber de la drogue par le nez. Il est dérivé de «sniff» au sens de reniflement. Toutefois, l'auteur l'emploie au sens figuré lors de la description de sa mère suite à une "pagaille". **"A l'instant où on lui fit sniffer de l'eau de Cologne Maman retrouva ses esprits, avec des sanglots jaillis de sa douleur"** (B. p. 25)

Le verbe «speeder» signifie droguer quelqu'un de façon à le survolter. Il vient de «speed» qui en argot anglais signifie amphétamines utilisées comme drogue. L'emprunt date de 1981.

L'auteur l'a néanmoins utilisé au sens figuré de (inciter, dépêcher). **"Il disait souvent chaque instant a attendu son temps, alors pour pondre le poème, une orangeade glacée n'était pas de trop pour speeder son coup de crayon"** (B. p. 84)

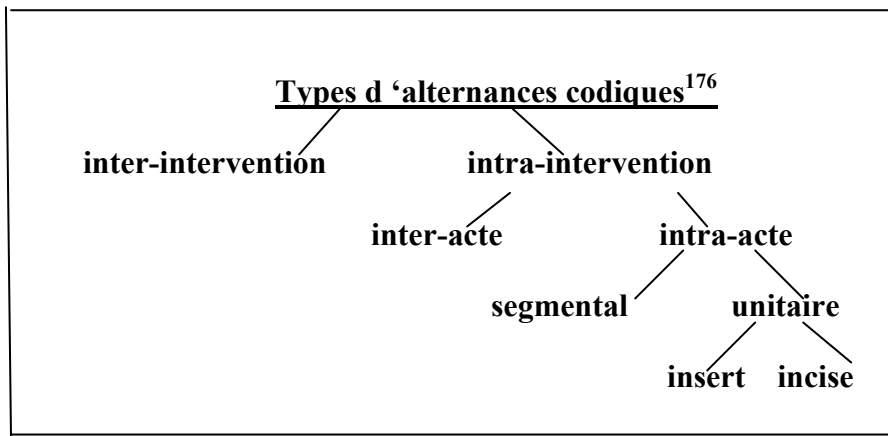
Dans les exemples susmentionnés, les emprunts se répartissent en emprunts directs et emprunts remodelés où le substantif anglais a permis la formation de verbe comme «speeder» et «sniffer», où le substantif a permis la création de nom comme «shooteuse», où le verbe a permis la formation d'un verbe à terminaison française comme «squatter», où le terme a changé de sens comme «shit» ou a subi une restriction d'usage comme c'est le cas de «deal».

Dans ce cas, les linguistes estiment que l'emprunt constitue un enrichissement de la langue tant que *"l'anglais agit souvent comme catalyseur qui permettait la création de mots nouveaux sur des règles françaises"*¹⁷⁵

Ce faisant, ces exemples se sont intégrés à la langue française et il nous est facile de les trouver dans les dictionnaires. L'emprunt est masqué, en ce sens qu'il n'est plus étranger ni à l'œil ni à l'oreille.

Néanmoins, nous avons relevé d'autres anglicismes qui ne font pas partie du français mais que l'auteur a voulu imposer aux discours des jeunes. Ce sont des anglicismes inutiles dont Djaïdani aurait bien pu se passer mais à travers lesquels il a souligné le désir de paraître excessif des banlieusards. Dans ce cas, les termes sont flagrants et frappants. Au lieu de parler d'emprunt, il vaut mieux parler d'alternance codique. L'alternance est une stratégie de communication par laquelle un individu ou une communauté utilise dans le même échange ou le même énoncé deux variétés nettement distinctes ou deux langues différentes. Le ou les interlocuteurs peuvent être experts dans les deux langues, c'est le cas de l'alternance de compétence. S'ils ne le sont pas, il s'agira d'alternance d'incompétence.

¹⁷⁵ VERDELHAN-BOURGADE, Michèle, "Procédés sémantiques et lexicaux en français branché", p. 70.



L'alternance est soit entre les "actes de parole" conçus comme phrases, soit à l'intérieur de l'acte. Dans ce dernier cas, l'alternance peut porter sur un segment (segmentale) ou sur un item (unitaire). Dans l'alternance unitaire, le terme peut être traité comme faisant partie de la langue dominante (insert). S'il ne l'est pas, il est considéré comme une incise.

L'alternance codique est également intitulée "code-switching". Elle n'intervient pas d'une manière fortuite mais elle est délibérée et intentionnelle. Elle paraît surtout dans les situations informelles et les échanges entre pairs. L'importance de l'alternance réside dans sa valeur polyphonique et dans la rupture discursive qu'elle cause. Elle signale soit le changement de l'interlocuteur, soit la recherche d'un terme précis, soit l'insistance et l'emphase¹⁷⁷. Et c'est cette dernière fonction que nous trouvons dans notre roman. Les protagonistes optent pour certains termes anglais, non pas parce qu'ils ne trouvent pas leurs équivalents français, mais pour se montrer et pour influencer leur entourage.

Du fait que *Boumkoeur* est basé essentiellement sur les différents types de discours, des alternances intra-actes unitaires sous forme d'insert ont été relevées. Les anglicismes sont ainsi traités syntaxiquement comme s'ils étaient des termes français. Les inserts se rapprochent des emprunts avec pour seule différence que les premiers relèvent de la parole alors que les seconds relèvent de la langue. C'est le cas, à titre d'exemple, de «brother» et «sister», les équivalents anglais de «frère» et «soeur», répétés à plusieurs reprises tout au long du roman.

"Ce même jour, mon grand brother Aziz mit en garde le Daron : il le tuerait s'il relevait la main sur elle" (B. p. 25).

"Mon grand brother Aziz ne passe à la maison qu'entre deux coups de queue capotée [. . .]" (B. pp. 79-80).

"Le brother a beau essayé de les convaincre, à chaque fois, c'est pareil, négatif. Son oseille ne fusionnera pas avec leur petit budget" (B. p. 12).

Sonia, quant à elle, est plutôt désignée par «sister» que par soeur.

"Il paraîtrait que la sister fugueuse travaillait comme caissière dans une supérette" (B. p. 125).

¹⁷⁶ DABENE, Louise, *Repères sociolinguistiques pour l'enseignement des langues, les situations plurilingues*, Vanves, Hachette FLE, Collection Références, 1994, p. 95.

¹⁷⁷ DABENE, Louise, *Op.cit.*, p. 96.

"Le Daron a foutu Mimi le chat dans un sac étanche et plouff ! !dans le fleuve qui a comme terminus la mer, il l'a balancé. La syster haineuse a élevé la voix contre le Daron" (B. p. 124).

"Sonia, ma syster, elle aussi est un vrai numéro" (B. p. 80)

La famille est à son tour désignée par «family». **"Tout ce qu'il savait, c'est que son fils était un drogué, un voyou et par la même occasion le déshonneur de notre family"** (B. p.35)

"Hormis ma family, personne n'aurait été perturbé par cette tragédie. Je ne suis qu'une victime parmi d'autres" (B. p. 120)

Le recours à l'anglo-américain dans ces emprunts, pour superflu qu'il soit, est dicté par le mépris des banlieusards notamment des adolescents pour le français standard qui leur offre des équivalents pour ces anglicismes aussi bien que par le prestige de l'anglais qui le fait miroiter aux yeux des Français.

S'inscrit dans ce cadre, le terme «gun» employé au lieu de fusil, revolver ou pistolet. **"Ce sont de vrais boss des bacs à sable, qui préfèrent kiffer sur un gun plutôt que baver sur une jolie fille qui leur sourit"** (B. p. 26)

Insérer les anglicismes dans les discours, c'est se voir valoriser et se surestimer tout en se moquant de l'hexagonal. Dans la culture de la rue, le salut se fait par «shake».

"Il me tend son poing, pour le shake, désormais c'est poing contre poing que ça se passe, le salut, c'est l'évolution de la culture-cité pompée dans les ghettos noirs américains. La poignée de main traditionnelle est réservée aux démodés" (B. p. 32)

En revanche, en prison le «shake» est absent. **"La poignée de main est suivie d'un regard intense, c'est la marque du respect de l'autre. Ici plus qu'ailleurs, ça a son importance. Pas de shake"** (B. p. 138)

L'ombre n'est que le «shadow».

"Les peignoirs viennent de s'envoler, laissant apparaître de vrais corps d'athlètes qui bougent dans tous les coins du ring, faisant du shadow pour montrer leurs différentes palettes de coups" (B. p. 93).

L'assassin devient pour Yaz un «killer». **"[. . .], il (Grézi) aurait aimé avoir comme grand frère Tony Montana, aussi j'aurais bien aimé l'avoir comme brother, ce killer"** (B. p. 44).

Et l'or se mue en «gold». Evoquant la fille métisse qu'il a aimée et qui l'a quitté pour devenir athlète olympique, Yaz dit **"Le saut en longueur me l'a prise à tout jamais, une compétition de plus et une vitesse gold supplémentaire"** (B. p. 67).

Au lieu de dire le meilleur, Yaz préfère l'usage du «best of». **"[. . .], mais avant ça, il me livrera le best of du carnet de bord de sa mémoire"** (B. p. 51).

"Les histoires du quartier du best of de la mémoire de Grézi partent en fumée" (B. p. 158).

La formule de bienvenue est substituée par les protagonistes par le terme «welcome» employé à deux reprises. **"Ses lèvres généreusement baveuses afficheront un sourire"**

de welcome à mon pénis sculpté dans une coulée de lave volcanique [. . .]" (B. p. 54).

Cette alternance codique a paru une autre fois sous forme d'incise:

"Welcome, nous a crié un gardien qui nous a ouvert les portes de nos minuscules cages métalliques aux couleurs fades" (B. p. 130).

Les motocyclistes deviennent des «bikers». *"Un duo de Congolais traverse le quartier sur un pétaradant 103 chopper kité [. . .], les deux bikers d'une trentaine d'années ont des visages sympatoches"* (B. pp. 22-23).

Le franc-tireur est plutôt désigné par «sniper». *"[. . .] je vole vers le 123 et je m'y dépose sans qu'un sniper caché derrière ses rideaux ne m'ait vu pour m'abattre d'un coup d'oeil"* (B. p. 57)

Au lieu d'avoir recours au terme français «lyrique», le protagoniste opte pour l'emploi de son équivalent anglais. *"[. . .] le collègue s'est sodomisé les orifices avec des écouteurs qui éjaculent des lyrics explicites [. . .]"* (B. p. 58)

Les souliers qui étaient désignés par «pompes» se muent parfois en «shoes». *"Mes shoes empêchent le bon fonctionnement de ma circulation sanguine, je dégrafe mes lacets"* (B. p. 81).

"Grézi est la parfaite reproduction de Gremlin, big shoes aux pieds, survêt bleu pas trop serré et pas trop large [. . .]" (B. p. 44).

L'adjectif «big» signifie grand. Nous le trouvons également dans *"[. . .] les mecs du quartier ont tué le temps en compagnie d'un big poste laser qui tire son alimentation de l'interrupteur du hall d'immeuble"* (B. p.19).

"Comme je n'ai rien contre les fraises, c'est une big gorgée que j'engloutis" (B. p. 114)

"Entre deux big mac et une gorgée de coca sans glaçons, nous trinquions à la paille, il me raconta sa vie dans la cité [. . .]" (B. p. 16)

«Mac» est le nom des sandwichs qui sont servis et offerts chez Mac Donald's, le magasin américain le plus renommé de fast-food. Remarquons que l'adjectif «big» demeure invariable comme en anglais, il ne change point de forme qu'il soit employé avec un nom féminin ou un nom pluriel.

Parmi les anglicismes que l'auteur a composés «Mister Clean» pour «Monsieur Propreté», périphrase du père qui était ouvrier.

"Les rares fois où le Daron a mis ses pieds à l'école, ce fut avec sa société Jan Brinos Frères Associés qui le transforma en Mister Clean des coups d'éponge sur les plafonds saccagés par les graffitis aux jets de Karcher pour faire déguerpier les fromages camembert, les crachats, la purée, etc" (B. p. 122).

A côté des alternances intra-actes unitaires, les alternances intra-actes segmentales ont été de même utilisées. Les segments peuvent être des propositions, des expressions ou des groupes d'adjectifs.

Au lieu de dire «pas de commentaire» ou «aucun commentaire», Yaz a préféré l'usage de l'expression «No comment». *"Ce n'est pas drôle ce que j'ai idée d'écrire,*

mais je le pense alors je le dis. Grézi aurait été un champion au ball-trap sur cible mouvante. No comment" (B. p. 63)

La proposition «Are you ready ?» signifie «êtes-vous prêt ?». "*Je me prépare à taper une pointe : Are you ready ?*" (B. p. 57)

Nous avons relevé « Fuck the racism » qui est une formule de rejet du racisme dont souffre la plupart des banlieusards notamment les immigrés. Ceux-ci se sentent exclus, marginalisés, négligés et persécutés par la société centrale. "*[. . .] je prends de l'élan puis à la manière du bic orange, pour ne pas dire Eric Cantona, je shoote à grands coups de Fuck the racism les trois piles de tracts [. . .]*" (B. p. 83)

De même, «top secret» a été utilisé pour désigner ce qui est très confidentiel. "*Une vraie grand-mère, ce mec généraliste de la médecine qui avait été très piquant le jour de ma prise de sang HIV aux analyses top secret*" (B. p. 156)

Dans les restaurants de fast-food, le protagoniste mange des plats anglais. "*Fini le sandwich à l'huile de vidange, je me suis fait un nouveau pote, Ronald le roi du hamburger à la viande english Creutzfeld-Jacob*" (B. p. 74)

Si dans les cas précédemment cités, l'alternance codique préserve le caractère distinct des deux langues, nous avons remarqué quelques cas où il y avait un mélange entre les deux codes. Dans ce cas, il vaut mieux parler d'interférence ou de code mixing. "*On dit qu'il y a interférence quand un sujet bilingue utilise dans une langue-cible A un trait phonétique, morphologique, lexical ou syntaxique caractéristique de la langue B*"¹⁷⁸.

Selon les linguistes Josiane F. Hamers et Michel Blanc, l'interférence désigne des problèmes d'apprentissage dans lesquels l'apprenant transfère le plus souvent inconsciemment et de façon inappropriée des éléments et des traits d'une langue connue dans la langue cible¹⁷⁹.

"*L'interférence est un croisement involontaire entre deux langues. A grande échelle, l'interférence dénote l'acquisition incomplète d'une langue seconde*"¹⁸⁰

Les interférences sont donc des alternances d'incompétence. Elles constituent "*les traces négatives d'une contamination d'un idiome par un autre*"¹⁸¹. L'interférence est donc un phénomène individuel et accidentel.

Les interférences dans *Boumkoeur* sont surtout syntaxiques, une désinence française peut venir s'ajouter à un morphème anglais. C'est le cas du "shake" employé comme verbe du premier groupe. "*Yaz, arrête de réfléchir, tu me shakes ou tu veux me coller un vent*" (B. p. 32)

Il en est de même pour le terme «funkie». "*[. . .] mais j'aime pas le rap de variétés, qui me parle de bouger de là et qui me dit de me balancer les bras en l'air parce que ma vie est funkie*" (B. p. 79).

«Funky» est une catégorie de jeunes, des années quatre-vingts, amateurs de musique noire américaine et de patins à roulettes qu'ils pratiquent avec un baladeur sur la tête.

¹⁷⁸ KANNAS, Claude, *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, Paris, Larousse, 1994, p. 252.

¹⁷⁹ CF. HAMERS, Josiane F et BLANC, Michel, *Op.cit*, p. 452.

¹⁸⁰ HAGEGE, Claude, *L'enfant aux deux langues*, Paris, éditions Odile Jacob, 1996, p. 239.

¹⁸¹ DABENE, Louise, *Op.cit*, p. 87.

Le terme vient de funky music, type musical proche du disco. Bien que le terme constitue un adjectif invariable, l'auteur a remplacé le (y) par le (ie): les jeunes tentent de plier les anglicismes aux règles de la syntaxe française.

Dans d'autres phrases, c'est la construction du morphème anglais qui est incompatible avec la structure française. "**Alors c'est en pivert que s'est transmuté mon pied droit qui martèle la doors d'un rythme endiable [. . .]**" (B. p. 58). Preuve d'une incompétence en anglais, Yaz met la marque du pluriel au terme "door", qui veut dire porte, bien qu'il soit singulier.

"**Grézi ne dit mot sur la plaie qui est collée tel un pin's sur mon arcade**" (B. p. 104). Yaz ajoute la marque de possession (s), quoique inutile, au terme "pin" utilisé au lieu de celui d'épingle.

Au lieu de dire tout court "spider" pour araignée, Yaz a employé "spiderman". En anglais, «spider» est l'araignée et «man» est l'homme. Le terme nous rappelle le film américain ayant le même titre et dont le héros avait des dons surnaturels. Ce qui prouve que les médias inspirent ce parler.

"**Le courage me manque pour écraser une spiderman qui a tenté de m'empoisonner en cachette [. . .]**" (B. p. 80)

"**Il n'est pas impossible que la spiderman prisonnière de mon index gauche se soit conduite en traître à mon égard, [. . .]**" (B. p. 77)

Le fait d'employer «spiderman» peut être interprété de deux façons. Soit par emphatisation et ironie: Djaïdani essaye de réduire un peu la dose de misère contenue dans le roman, il veut de la sorte rendre *Boumkoeur* moins pessimiste et plus agréable à la lecture. Dans ce cas, «spiderman» est considéré comme une alternance de compétence. Soit par volonté de démontrer que les banlieusards emploient à tort et à travers l'anglo-américain, c'est-à-dire sans le maîtriser, ils ne font que garnir leurs discours d'anglicismes dont ils ne connaissent pas le véritable sens. C'est comme pour dire "[. . .] nous jargonons en bas-anglais parce que nous ne savons pas le haut français. Maîtrisant mal l'un comme l'autre, nous les mélangeons, sans vergogne"¹⁸². Dans ce cas, il s'agira d'une interférence.

Finalement, notons l'interférence suivante: "**Pour faire passer son temps dans ses oreilles au rythme de ses cassettes de R.A.P "for me pour speak in english", je vais prendre le dictionnaire de Sonia**" (B. pp. 53-54). Nous remarquons que l'emploi de la préposition française "pour" est injustifiable et que le verbe speak est écrit d'une façon incorrecte, la phrase devait être "for me speak in english".

Dans ces exemples, les anglicismes ne comblent aucune lacune lexicale française et l'auteur aurait pu les supplanter par leurs équivalents français. Si l'emprunt est enrichissant et mélioratif, les alternances et surtout les interférences sont plutôt dévalorisantes et péjoratives. D'où la protestation de certains linguistes qui qualifient ces marques de xénisme étant donné qu'elles correspondent à une utilisation individuelle et non pas collective. "*Le xénisme demeure un mot étranger mentionné dans son propre code*"¹⁸³.

¹⁸² GILDER, Alfred, *Op.cit.*, p. 67.

¹⁸³ GAUDIN, François, GUESPIN, Louis, *Op.cit.*, p. 296.

A ce stade, puisque les anglicismes sont perçus comme étrangers, on se demande si l'auteur aurait dû les traduire en français pour qu'ils soient assimilés par les lecteurs ? En effet, les anglicismes cités ne sont pas assez spécialisés, ambigus ou rares pour être incompréhensibles. Ils sont d'ordre général et même les unilingues peuvent bien les comprendre ou au moins déduire leur signification par le contexte.

Mais le plus important n'est pas si les lecteurs les comprennent ou pas mais plutôt s'ils vont les accepter ou pas ?

A une époque d'une mondialisation synonyme d'américanisation, d'une superpuissance s'assignant le rôle d'un soldat, d'une guerre tentant d'imposer une vision unipolaire sous couvert de la lutte contre le terrorisme, nous pensons que la langue ne sera pas à l'abri de ces mutations. Les défenseurs de la langue française sont de plus en plus provoqués par cette invasion qui n'a aucune raison d'être d'autant plus qu'elle n'est pas intégrée au tissu français.

"Qu'on le veuille ou pas, le pentagonal, c'est la pire des invasions, la plus insidieuse, la plus intolérable en ce qu'elle exprime la servitude volontaire, la plus novice en ce qu'elle arrache quelque chose à notre personnalité profonde, la plus dangereuse parce qu'elle nous décervèle en nous obligeant à parler, à penser, à vivre, à se comporter autrement ; la plus mortelle parce qu'à force de ne pouvoir s'en défaire elle aliène l'individu malgré lui. Parler franricain c'est attenter à la liberté de l'esprit. C'est admettre qu'il faut renoncer à la beauté française là où elle pouvait encore trouver refuge. C'est renoncer à notre culture"¹⁸⁴

Pour ce linguiste, le pentagonal est basé sur une trilogie indissociable : domination économique, vassalité culturelle et subordination linguistique. Pour pallier ce problème, Etiemble propose :

"Dérivons donc et suffixons à la française, en supprimant les licences langagières des marchands et en proscrivant tous les suffixes et préfixes américains (-ing, -er, -rama, -matic, super-, etc). Dans les cas désespérés, traduisons le mot yanqui. Ne soyons pas moins attachés à notre langue que ceux qui en swahili, adaptent jet plane en eropleni ya aina ya jeti (aéroplane du genre jet)."¹⁸⁵

Par ailleurs, les anglicismes pour nombreux qu'ils soient ne constituent pas les seules marques transcodiques. Bien qu'ils étendent leur éventail sur le roman, nous avons relevé d'autres termes notamment d'origine arabe. Ce sont les arabismes. Si nous considérons le rapport entre les deux langues, nous découvrirons que les emprunts que doit le français à l'arabe sont multiples.

"Il y a trois époques successives d'emprunt à l'arabe. Tout d'abord, le Moyen Age a marqué la supériorité de la science et de la technique arabe [. . .]. La deuxième phase est celle de la conquête d'Algérie par l'armée française. [. . .] Vient ensuite le rôle des enfants immigrés. Ceux-ci ont fait connaître aux Français des termes relatifs à la religion musulmane, comme charia et bien d'autres"¹⁸⁶

¹⁸⁴ GILDER, Alfred, *Op.cit.*, p. 63.

¹⁸⁵ ETIEMBLE, *Op.cit.*, p. 374.

¹⁸⁶ REY, Alain, "L'emprunt à l'anglais est indispensable" in *Al Ahram Hebdo*, n : 243, 5-11 mai 1999, p. 16.

Parmi les termes arabes les plus répétés figure «casbah ». "[. . .] *Hamel avait créé un langage qui lui permettait d'entrer dans les casbahs sans que le Daron n'en aperçoive*" (B. p. 35)

"Mon Daron sans emploi depuis peu, trois ans environ, a du mal à supporter que Maman mène la danse à la casbah, ils n'arrêtent pas de s'embrouiller. C'est infernal" (B. p. 24)

"J'aurais dû penser à prendre mes moufles en daim et mon bonnet Los Angeles. Mais je n'avais pas le temps, obligé de sortir de la casbah rapidement" (B. pp.9-10)
La «casbah» introduite en français depuis le XIX^{ème} siècle est la maison, le local d'habitation. Le terme vient de l'arabe [qasaba] au sens de forteresse. C'est un terme polysémique et peut signifier, entre autres, maison close ou cabaret interdit à la troupe.

Le «caïd», quant à lui, est le personnage le plus important dans le milieu, le chef de bande.

"[. . .] Il y a des règles qui se transmettent, les caïds t'apprennent : bien armé tu possèdes le respect, cela t'apporte la cote avec les meufs [. . .] les caïds te le répètent, il est logique de bander sur pétard avant de chercher à te faire des bombes de meufs" (B. p. 26)

"Y a des mecs qui préparent des mauvais coups pour quand ils seront sortis. Pas question de t'asseoir où tu veux, certaines places sont réservées à certains caïds et s'ils t'y trouvent, c'est direct une droite sur ta face" (B. pp. 138-139)

Le terme signifie également un personnage remarquable dans un domaine quelconque: il est issu de l'arabe [qa' id] au sens de chef et peut être parfois employé ironiquement.

Autre arabisme, le «bled»:

"Au bled, les gants raccrochés, la blessure ne s'arrangera guère. Pour le guérir, on l'envoya en France dans un centre hospitalier spécialisé dans les cerveaux. [. . .]. Mon Daron à ce jour n'est plus jamais retourné au bled, le voyage coûte trop cher" (B. pp. 102-103)

"[. . .] je riais à gorge déployée lorsque Maman me racontait des histoires sur les sorciers marabouts du bled, soi-disant qu'ils étaient capables de te faire dire des choses que tu ne pensais pas [. . .]" (B. p.55).

Le «bled» est le pays, la localité le plus souvent isolée. Il vient de l'arabe classique (bilad) qui a donné en arabe maghrébin (bled) au sens de terrain, pays. C'est par l'intermédiaire de l'argot militaire d'Afrique du Nord que ce terme est passé en argot commun. L'emprunt date de 1866.

Le «kif» constitue de même un arabisme. *"L'armée, j'irai jamais, faire la guéguerre n'est pas trop mon kif"* (B. p. 50).

Le «kif» est un mélange de chanvre indien et de tabac. Il vient de l'arabe Kayf (arabe maghrébin kif) signifiant plaisir ou euphorie. L'emprunt date de 1885. Cet arabisme a donné naissance à la forme verbale (kiffer).

"Il y a une poignée d'années, les jeunes se disaient encore je t'aime. Aujourd'hui, ils se kiffent ou se captent. [. . .] le verbe kiffer fait alors son apparition, il signifie aimer. Déclinable à souhait, il donne kiffant, c'est-à-dire chouette, agréable ou super"¹⁸⁷

Le «zetlah» au sens de haschisch est un autre terme emprunté à l'arabe dialectal maghrébin (ztlā). Ce dernier signifie le tabac à priser, à chiquer et par extension la drogue. *"[. . .] c'est pas lui qui te ferait baisser ton froc et qui te plierait à genoux pour observer si ton anus ne dissimule pas de chichon, shit zetlah [. . .]"* (B. p. 152)

Le «zob» est également un terme argotique d'origine arabe.

"Quand je repense au méchant gorille qui avait mis la mousse du savon de Marseille sur sa queue pour pouvoir s'enfiler son préservatif qui était trop mince pour son gros zob d'enculeur, paraît-il que le savon de Marseille est un parfait lubrifiant [. . .]" (B.p. 150)

Le «zob», qui a comme variante de forme "zeb" signifie le pénis, il est issu de l'arabe maghrébin (zebbi) dérivé de l'arabe classique (zubb). L'emprunt remonte au XIX^{ème} siècle.

Notons également le terme "lascar" employé en FCC au sens de gars de la cité ou de vaurien. *"J'ai rien à voir avec ces bandits. Je ne suis qu'un lascar qui a été trop influencé par la réputation des grands frères du quartier"* (B. p. 128)

"Le gardien de retour, j'observai qu'il n'était guère plus vieux que les deux lascars de la cellule" (B. p. 135)

Ce terme est passé du persan (laskar) au sens de soldat par l'intermédiaire de l'arabe.

Passons maintenant aux verbes d'origine arabe: *"mon père a engrossé ma mère et hop il s'est barré, elle ne voulait pas avorter"* (B. p. 148)

Le verbe «se barrer» signifie partir rapidement. Il vient de l'arabe (barra) au sens de dehors. Il était autrefois employé par les soldats d'Afrique et les malfaiteurs italiens.

Cependant, comme c'est le cas avec les anglicismes, Djaïdani a introduit un terme en arabe qui n'est pas intégré à la langue française, à savoir «shitan», c'est-à-dire diable.

"La cérémonie de la tige effectuée, Grézi avec une autre baguette à tabac commencera le bricolage manuel du découpage au collage, en passant par le filtrage finalisé par le brûlage du caca de shitan qui déjà dégage une odeur paradisiaque pendant le mélange" (B. pp.33-34).

Le «caca de shitan» est une métaphore dénotant la drogue. L'apparition du terme arabe fait partie des alternances de compétence. La langue arabe constitue pour les immigrés et leurs enfants la langue vernaculaire, la langue verbale du foyer. C'est un moyen capable de garantir la communication et l'entente familiales.

Les linguistes ont divisé les pratiques langagières en langue d'origine en quatre catégories:

¹⁸⁷ CERTA, Pascale, *Op.cit.*, pp. 16-17.

- La pratique intense: le sujet affirme parler la langue d'origine avec ses parents et lors de ses séjours dans le pays d'origine.
- La pratique moyenne: le sujet mentionne l'usage alternatif des langues selon les situations.
- La pratique non-réciproque: le sujet comprend la langue d'origine que parlent ses parents mais reconnaît ne pas la parler.
- La pratique nulle: l'usage de la langue d'origine a presque totalement disparu du milieu familial¹⁸⁸.

Rien dans le roman nous permet de savoir le niveau de la pratique de Yaz en langue arabe, toutefois, le peu d'alternance des termes arabes nous mène à croire qu'il s'agit d'une pratique non-réciproque. La bilinguïté de Yaz est donc une bilinguïté dominante, en ce sens que la compétence dans une langue (le français) est supérieure à la compétence dans l'autre langue (l'arabe)¹⁸⁹. C'est un bilinguïsmè asymétrique tant qu'il y a une inégalité dans l'emploi des deux codes, l'un est plus privilégié que l'autre. Mais puisque le français est plus pratiqué que l'arabe, qu'est-ce qui a poussé le protagoniste à dire diable en arabe?

En effet, Yaz a voulu de la sorte afficher sa cohésion avec la culture orientale.

*"Si la langue est une dimension saillante de cette identité, le locuteur peut utiliser des marques linguistiques propres à son groupe d'appartenance pour affirmer son identité culturelle et se distinguer de son interlocuteur"*¹⁹⁰

Il s'agit d'une adaptation divergente.

*"La divergence est une stratégie de communication importante pour un locuteur qui désire se différencier psychologiquement de son interlocuteur en tant que membre d'un autre groupe ethnolinguistique"*¹⁹¹

Parmi les autres langues auxquelles le français a emprunté des termes, l'espagnol. Le terme le plus employé en FCC est celui de «tchatche». **"Puis il desserre l'étau de sa tchatche et commence à se parler à haute voix"** (B. p. 42) et plus tard **"Toute sa tchatche n'a pas dans mes oreilles aucun sens, il y a du gitan, de l'arabe, du verlan et un peu de français"** (B. p. 45)

La «tchatche» est l'habileté à parler, le bagout volubile, il vient de l'espagnol chacharear qui signifie bavarder et qui a pénétré l'argot algérois.

*"Si le mot se dit depuis quelques temps du côté de Marseille, il a été importé en région parisienne par les rapatriés d'Afrique du Nord au début des années soixante, sans percer alors véritablement dans la langue de tous les jours. Bref dès le début des années quatre-vingt, ça va tchatcher et non plus causer dans le poste, comme on le fait sur les stations classiques. La différence est d'importance. En effet, si le verbe causer fait penser au rigide causerie, le verbe tchatcher contient implicitement l'idée d'un bouillonnement volubile, incessant, sympathique (on dirait aujourd'hui convivial) et bouillon »"*¹⁹².

¹⁸⁸ Cf. VERMES, Geneviève et BOUTET, Josiane, *France, pays multilingue*, Tome 2, Paris, L'Harmattan, 1987, p. 67.

¹⁸⁹ Cf. HAMERS, Josiane F et BLANC, Michel, *Op.cit*, p. 447.

¹⁹⁰ *Ibid.*, p. 185.

¹⁹¹ *Loc.cit*.

¹⁹² MERLE, Pierre, *Argot, verlan et tchatches*, p.18.

Le terme a donné le verbe «tchatcher» qui a paru dans les années quatre-vingts. "***Aziz leur tchatte que la société pour laquelle il travaille ne veut pas le déclarer [. . .]***" (B. p. 12).

Quant à celui qui maîtrise parfaitement la diction, qui est invincible dans les joutes de vanes, qui est reconnu et apprécié et parfois même craigné par ses pairs, c'est le tchatcheur.

Autre emprunt à l'espagnol «négro».

"[. . .] je suis vert, mais vert de peine, pour une nouvelle victime de la société qui sera punie d'avoir commis un meurtre à cause [. . .] d'un poivrot, facho comme un rat, qui possède chez lui une véritable armurerie pour se protéger du bicot et du négro" (B. p. 61)

Le «négro» est une désignation raciste du Noir et remonte à la première moitié du XIX^{ème} siècle.

Notons également le terme «godemichet». "***Mais il ne faut pas non plus que je me fasse une parano, y aurait vraiment un problème si j'avais eu la gaule sur un godemichet [. . .]***" (B. pp. 55-56)

Le «godemichet» ou «godemiché» est un phallus postiche utilisé par les femmes pour se procurer le plaisir sexuel. Il vient de l'espagnol (gaudameci) par le catalan, renforcé sans doute par le latin médiéval (gaude michi), au sens de réjouis-moi. Il date du XVI^{ème} siècle.

Concernant les emprunts à l'allemand, nous avons relevé les substantifs «schmitt» et «flic» ainsi que le verbe «schlinguer».

«Schmitt» signifie gendarme, il est dérivé de l'alsacien qui l'a emprunté de l'allemand schmied au sens de forgeron: c'est le forgeron qui fait des menottes dont se sert le policier. Grézi, après avoir assommé son ami, présente ses excuses en ces termes: "***Je t'avais pas vu sortir, la vie de ma mère, j'ai cru que t'étais un keuf, un condé, un schmit***" (B. p.41). L'origine du terme «condé», qui figure dans la citation, est obscure, mais provient peut-être du portugais conde au sens de compte ou gouverneur. Il s'employait en 1844 pour désigner le commissaire de police et dès 1906 pour référer à l'agent de la Sûreté.

Sachant que son crime est dévoilé et qu'il est balancé, c'est-à-dire dénoncé, Grézi crie "***Ils m'ont balancé, les flics savent que c'est moi***" (B. p. 68). Le "flic" est un membre de la police ou de la gendarmerie quel que soit son rang. Il vient de l'allemand (Fliege), c'est-à-dire policier, le surnom de fligie à dard (à épée courte) a paru en 1836 chez Vidocq appliqué à des sergents de ville par des voleurs juifs. Ce terme très répandu a partiellement perdu son caractère péjoratif, puisqu'on dit le premier flic de France pour désigner le ministre de l'intérieur.

Quant au verbe «schlinguer», qui s'écrit également chlinguer, il signifie sentir mauvais. Il vient de l'allemand (schlingen) au sens d'avalier. "***Le chat a pissé dans ma chambre, ça pue grave sans parler de moi je schlingue, ça fait longtemps que je n'ai pas vu savonnette et eau***" (B. p. 52).

De ce qui précède, nous soulignons que le FCC porte l’empreinte de nombreuses marques transcodiques qui sont parfois argotiques. L’influence la plus remarquable est celle de l’anglais, influence qui tend à s’accroître pour des raisons économiques, sociologiques et linguistiques. L’anglais contamine le français et le truffe, ce qui ne manque pas de provoquer les puristes. L’anglais bourre la cervelle du français et constitue un bafouillage qui souille et qui pourrit. C’est un "franglais" plus dominateur que jamais. Pour saisir l’ampleur du problème, nous avons recensé le nombre des emprunts, des alternances et des interférences en anglais et nous les avons comparés à ceux d’autres langues.

<i>Anglais</i>	<i>Arabe</i>	<i>Espagnol</i>	<i>Allemand</i>
78.57%	12.85%	4.28%	4.28%

Si nous prenons en considération les emprunts à l’arabe et à l’espagnol, nous serons amenés à qualifier cette variété de métissée au même titre que les cités.

*"Plus que jamais, le langage des jeunes joue la carte de la mixité, inventant une langue commune à tous, étrangers résidant en France, Français d’origine étrangère et Céfrans (Français de souche)."*¹⁹³

Par le biais de ces marques transcodiques, le FCC est considéré comme une interlangue qui *"devient dès lors l’outil de communication de communautés qui considèrent à tort ou à raison être au ban du lieu, de la société et de ses relais habituels, de la langue circulante"*¹⁹⁴

Cette interlangue est utilisée à des fins identitaires. Même si les enfants des banlieusards immigrés sont nés sur la terre française, leur origine vient d’ailleurs, et même s’ils ne maîtrisent pas la langue des ancêtres, ils sont conscients de son rôle symbolique. D’où leur attachement à certains termes notamment arabes. Ils ont tissé des pratiques hybrides et se sont servis d’une langue métisse. La langue d’origine est donc réinvestie dans les échanges langagiers.

Bref, *"ce langage de nous -cette façon de parler spécifique avec ses alternances de langue selon les événements de langage- nous l’avons dénommé parler véhiculaire interethnique pour l’opposer à la fois au français scolaire ou véhiculaire et au vernaculaire intra-familial. Ce dernier nous paraît à l’évidence beaucoup plus marqué par la langue d’origine même si parents comme enfants pratiquent les usages alternés des deux codes que les jeunes qualifient de mélange"*¹⁹⁵.

¹⁹³ CERTA, Pascale, *Op.cit.*, p. 11.

¹⁹⁴ GOUDAILLIER, Jean-Pierre, "Comment tu me tchatches ? un parler interethnique", in *Qantara*, n : 30, hiver 98-99, Paris, Insitut du Monde Arabe, p. 53.

¹⁹⁵ BILLIEZ, Jacqueline, "Parler véhiculaire interethnique de groupes d’adolescents en milieu urbain", in *Actes du colloque international Des langues et des villes*, Dakar, 15-17 décembre 1990, publiés en 1992, p. 117.

Troisième Chapitre
La métaphore

*"Si la métaphore consiste en un rapprochement de deux réalités hétérogènes, ce rapprochement est possible parce qu'il y a une relation d'analogie, de similarité entre ces deux réalités. Le motif est l'ensemble des traits communs qui permet de faire le lien entre ces deux réalités et qui rend pertinent ce qui ne l'était pas à première vue"*¹⁹⁶

Figure de la ressemblance, la métaphore joue un rôle indéniable dans la formation lexicale du FCC. D'où la nécessité de braquer la lumière sur ce procédé à intérêt sémantique. A l'encontre de la comparaison, la métaphore est une figure où la présence d'un comparé et d'un comparant dans l'énoncé n'est pas obligatoire. C'est le contexte qui nous aide par la suite à la repérer.

"Ainsi, la métaphore, au lieu de comporter le trio comparé/mot de comparaison/comparant [. . .], ne présente le plus souvent qu'une forme réduite au seul comparant. Ce dernier s'insère alors dans le contexte linguistique ou extra-linguistique où le discours est produit comme un objet venu d'ailleurs [. . .]"¹⁹⁷

La métaphore se trouve axée sur le mélange des différents champs sémantiques et par là fait partie des «tropes», c'est-à-dire les figures de signification qui font changer le sens des mots. Et là réside un autre point de différence avec la comparaison. Alors que celle-ci est basée sur un rapprochement entre deux mots ayant un rapport de ressemblance, la métaphore s'appuie sur un remplacement d'un mot par un autre en vertu de ce qu'ils ont en commun.

"C'est d'ailleurs ce que signale le nom même de la figure, où méta, indique un déplacement et phore, l'idée de porter : il s'agit d'un transport, d'un transfert, de la translation du mot métaphorique dans un contexte qui lui est a priori étranger"¹⁹⁸.

Ce qui constitue un enrichissement du contenu de l'énoncé puisque la métaphore offre le sens de deux mots en un seul. Le rapport entre les deux mots mis en jeu peut être clair, explicite ou par contre lointain et original.

"La métaphore sera bonne c'est-à-dire associable, naturelle, etc quand le côté semblable de l'objet administré par la métaphore sera tel qu'il surpasse par son impression ou même empêche, l'éveil des côtés de l'objet par où il diffère de l'autre qu'on veut exprimer. La métaphore sera gigantesque, étrange, etc non seulement quand la ressemblance est fautive ou bien faible, mais encore quand elle est tellement associée aux autres

¹⁹⁶ COGARD, KARL, *Introduction à la stylistique*, France, Champs Université, Flammarion, 2001, p. 321.

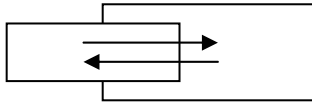
¹⁹⁷ BACRY, Patrick, *Les figures de style*, France, Belin, Luçon, 1992, pp. 42-43.

¹⁹⁸ *Ibid.*, p. 47.

côtés différents, ou ceux-ci tellement nombreux, que ce sont ceux-ci qui s'éveillent dans l'esprit plutôt que le rapport commun"¹⁹⁹

Dans les métaphores, le rapport entre le comparant et le comparé n'est pas d'inclusion, comme dans la synecdoque, ou d'appartenance, comme dans la métonymie, mais il est similaire voire analogique.

"Il s'agit d'une zone d'intersection qui est sentie (intuitivement) plus que déduite (logiquement). A dit B ou B dit A suivant le schéma :



Ni A ni B ne sont inclus l'un dans l'autre. Ni A ni B ne sont impliqués l'un par l'autre par succession habituelle ou causalité. Simplement, A et B ont une partie commune"²⁰⁰

Certaines métaphores relèvent de la créativité de l'auteur, de sa stylistique, de sa volonté de provoquer un effet chez le lecteur, alors que d'autres sont lexicalisées et intégrées à la langue. C'est ce dernier genre qui nous intéresse et dont nous citons, à titre d'exemple, «galère».

"Une galère de plus comme tant d'autres jours dans ce quartier où les tours sont tellement hautes que le ciel semble avoir disparu" (B. p. 9)

"J'ai toujours voulu écrire sur les ambiances et les galères du quartier et j'ai toutes les cartes en main" (B. p. 11)

"A dix-sept ans, avoir une amoureuse, c'était pour moi, jeune des cités, le moyen d'être occupé à autre chose que la galère" (B. pp. 65-66)

"Le plus galère, c'est le régime et s'abstenir des gonzesses et celles qui vont défiler en string paillettes sur le ring entre chaque round ne sont pas des mauvais coups" (B. p. 94)

La «galère» est une situation difficile, marquée par la malchance et par là pénible à supporter. Le terme s'emploie comme adjectif au sens de pénible. C'est une résurgence d'un emploi métaphorique remontant aux *Fourberies de Scapin* de Molière (1671). Elle est très en vogue aujourd'hui dans le parler branché des jeunes gens.

Le terme a également donné naissance à une forme verbale. **"Ils m'ont fait galérer dans une autre cage en attendant d'être face à mes juges qui sans pitié allaient m'en foutre pour vingt-quatre mois"** (B. p. 129)

La galère a, de même, permis la formation du nom «galérien». **"Même Gipsy, le galérien des souches rocailleuses, n'est pas à son poste"** (B. p. 39). Le "galérien" est une personne qui a des ennuis.

¹⁹⁹ BECCARIA, Cesare, *Recherches concernant la nature du style*, Paris, édition Rue d'ULM, 2001, p. 65.

²⁰⁰ THERON, Michel, *Réussir le commentaire stylistique*, Paris, Ellipses, 1992, pp. 73-74.

Un terme assez proche de la galère, la «purée» :

"Les rares fois où le Daron a mis ses pieds à l'école, ce fut avec sa société Jan Brinos Frères Associés qui le transforma en Mister Clean des coups d'éponge sur des plafonds saccagés par les graffitis aux jets de Karcher pour faire déguerpier les fromages camembert, les crachats, la purée, etc" (B. p. 122)

La «purée» c'est la misère, la malchance, le découragement. C'est un emploi métaphorique du mot usuel, l'idée dominante est celle du milieu troublé, épais où on patauge.

Les différentes parties du corps se trouvent désignées par des métaphores comme celle du «bec». **"La mise en scène ne serait rien sans les oinjs au bec et les gros plans des seringues contaminantes, tous les clichés miséreux rassemblés pour le scoop"** (B. p. 21). Le terme signifie bouche et est basé sur le franchissement des frontières entre l'humain et l'inhumain.

Les dents, quant à elles, sont plutôt nommées «croc» : **"[. . .] je me moquais pas mal d'avoir l'éclat de ses crocs dans le miroir de mon regard"** (B. p. 17). Il s'agit toujours d'une métaphore animalisante qui remonte au XVIII^{ème} siècle.

Les grandes oreilles deviennent «des feuilles de chou». **"Ouf, je suis sauvé, le sifflement de Grézi me perce les feuilles de chou"** (B. p. 30). C'est un emploi métaphorique et emphatique du mot usuel et date du XIX^{ème} siècle.

La tête est plutôt désignée soit par «boule», soit par «tronche». Le premier terme a figuré plus que le second. **"Je comprends de suite : c'est un coup de crosse qui m'a cabossé la boule"** (B. p. 42) et à la même page **"c'est sur le mur qu'il s'exprime le plus violemment, à coups de tête [. . .] il a la tête dure, ça fait au moins dix coups de boule contre la cloison porteuse, il ne saigne même pas"** (B. p. 42)

Le fait de dire coup de tête ensuite coup de boule est un repère à même de prévenir toute ambiguïté probable de la part du lecteur. La métaphore est basée sur une analogie de forme et remonte à la fin du XVIII^{ème} siècle, le «coup de boule» quant à lui date de 1892.

Le terme «tronche» est employé dans la description des prisonniers : **"[. . .] il put voir son interlocuteur qui lui aussi grâce à sa glace pouvait voir la tronche d'enculeur du méchant gorille [. . .]"** (B. p. 144), du père : **"[. . .] il (Hamel) servait de punching-ball à un boxeur de pacotille qui, je crois, s'était fait éclater la tronche dans une bagarre de bar [. . .]"** (B. p. 103), et finalement de Napoléon :

"C'est un homme d'une cinquantaine d'années, à la tronche si rougie par le vin qu'on croirait qu'il débarque de la planète groseille [. . .]. Napoléon a toujours cru que son chien était mort contaminé après qu'il a déchiété le mollet joufflu de Gipsy le musico-poète" (B. p. 62)

La «tronche» est dérivée du tronc et désigne depuis le XVI^{ème} siècle la tête. Actuellement, elle peut désigner, entre autres, une personne intelligente ou savante. La citation comporte également «joufflu» qui signifie en argot le postérieur et qui

date du XIX^{ème} siècle. C'est un transfert spatial humoristique des rondeurs du visage à celles du postérieur.

Les seins de la femme deviennent des «nichons». **"Et enfin la cerise sur le gâteau : une tirelire en forme de nichon"** (B. p. 16)

"Satïle avait des petits nichons à la Miou-Miou qui devenaient piquants comme les dards d'une rose" (B. p. 66)

C'est une image douillette de seins nichés dans le soutien-gorge ou de l'enfant niché contre sa mère et tétant. Elle date du XIX^{ème} siècle.

Quant à l'anus, il devient «rondelle». **"[. . .] dans le squat, il n'y a qu'un lit. On ne sait jamais, s'il est impulsif, pas envie d'avoir un perçage de rondelle"** (B. p. 53)
Cette métaphore date du XIX^{ème} siècle et entre dans les locutions «casser ou «défoncer la rondelle à quelqu'un » signifiant le sodomiser.

Dans ce contexte, nous avons relevé le terme «pipe » qui constitue une métaphore de la fellation. **"Le gentil gorille fit une pipe au méchant. Etre face à cette vérité me mettait mal à l'aise"** (B. p. 143)

"[. . .] mon pénis sculpté dans une coulée de lave volcanique tellement brûlante que si le diable m'avait fait une pipe il se serait carbonisé" (B. pp. 54-55)

La métaphore date de la première moitié du XX^{ème} siècle. Le terme peut désigner, entre autres, la cigarette ou le visage.

Néanmoins, la cigarette peut également être nommée en FCC «tige ». C'est un emploi métaphorique datant de 1977 du mot désignant à l'origine un axe végétal.

"[. . .] Grézi le superstitieux sortira l'une des tiges, la noircira avec la flamme se son zippo, les yeux fermés et fera un voeu qu'il gardera secret dans son coeur, puis il réintroduira la tige black dans le paquet [. . .]" (B. p. 33)

"-Ma dernière tige a exaucé mon voeu.

Une superstition veut que lorsqu'on achète un paquet de cigarettes, un voeu peut être fait à l'instant où l'on noircit l'une des tiges. " (B. p. 105).

Les métaphores sont abondantes dans cette variété et prouvent que le FCC ne doit jamais être considéré comme un sous-système superficiel, dénué de tout travail.

Et ce parce qu' "une métaphore ne se donne pas en effet d'emblée, son apparition est source d'embarras et de gêne pour le lecteur ou l'auditeur qui doit effectuer un «calcul interprétatif », destiné à résoudre l'attribution insolite faite par la métaphore. Toute métaphore implique donc une temporalité, qui est celle de l'activité d'interprétation"²⁰¹

Le travail déployé dans les métaphores s'avère évident dans les termes décrivant les personnes. Le «crampon » est un individu importun et tenace comme celui qui s'accroche à sa proie et ne la lâche plus. **"[. . .] j'aurais aimé filmer une partie de foot**

²⁰¹ COGARD, Karl, *Op.cit.*, pp. 323-324.

sur le terrain déserté par l'herbe partie en fumée à cause des trop nombreux crampons qui l'ont foulée" (B. p. 22)

La «poire» est une personne naïve, facile à duper. La métaphore est basée sur la similitude entre le fruit de forme allongée et la suggestion d'un visage et d'un individu crédule, peut-être à cause de l'étroitesse du cerveau. La métaphore date de 1888.

"Il était une fois une bonne poire qui avait une capacité folle à avaler tous les bobards de son entourage. Il s'appelait Yaz" (B. p. 115)

Le «taupe» qui constitue un mammifère qui creuse des galeries dans le sol pour chasser les insectes et les vers devient une métaphore du détenu qui creuse un tunnel pour s'évader. *"Grézi a appuyé sur une détente qui le transforma en taupe de taulard"* (B. p. 50)

Le «moulin à paroles» est une personne très bavarde, mais Yaz l'emploie pour référer à sa langue, ou sa bouche. Métaphore basée sur la forme circulaire de la bouche et de l'appareil à moulin, à faire du blé.

"Sans me dire quoi que ce soit, il m'envoya une poignée de sel sur le visage, je faillis pousser un cri, de justesse, je me taisais, sans quoi je me serais fendu mon moulin à paroles en deux" (B. p. 110)

La «minette» est une jeune fille à la mode. *"D'avance je sais que les minettes intéressées par des stages du glisse seront très bien accueillies [. . .]"* (B. p. 31). La métaphore est basée sur l'analogie entre la douceur féline et les filles, elle appartient au langage jeune et branché.

En FCC, le «gâteau» se dit d'une chose facile à réaliser.

"On m'a dit que Napoléon le receleur de gadgets possédait des fusils de chasse pour se protéger. J'ai attendu qu'il aille promener son chien. C'était du gâteau" (B. p. 47).

"[. . .] mais face à un mec qui te sourit et qui te dit qu'il habite en zonzon depuis quinze piges, tout de suite, tu deviens réaliste et tu te dis que toi, ta peine c'est du gâteau [. . .]" (B. p. 156)

Le terme peut également référer au gain ou à l'argent en général.

Au lieu de dire voiture, la métaphore utilisée est «caisse». *"Le parking est immense, pas loin de mille quatre cents caisses sont garées lorsque les ouvriers sortent du boulot"* (B. p. 27). La métaphore désignait autrefois l'avion. On dit «à fond de caisse» pour «très vite».

Le «billard» est la table d'opération, par analogie avec l'idée de la surface plane. *"En urgence, on me déposa de nouveau sur le billard pour stopper l'hémorragie aggravée par ma chute dans les pommes"* (B. p. 37)

Le projectile d'arme à feu se mue en «pruneau» par analogie de forme et de couleur avec le nom du fruit. *"Ça m'avait bien surpris qu'il ait le courage de se foutre le canon sous la langue. Le calibre des pruneaux me semble assez inoffensif, mais bien visés dans l'oeil, ils doivent terrasser."* (B. pp. 63-64)

Dans ce contexte, les balles sont des «bastos». **"Le fusil à canon scié que Grézi avait dérobé ne crachait pas de bastos, mais des fléchettes capables de faire rêver un diplodocus [. . .]"** (B. p. 118). Le terme vient de Bastos, père et fils, fabricants de cigarettes à Alger. Il est donc basé sur une analogie de forme entre les cigarettes et la cartouche de cigarettes de la marque Bastos d'une part et les balles d'un fusil d'autre part. Le terme date de 1916.

Quand nous disons «yoyo », nous désignons une métaphore de la transmission d'un objet d'une cellule à une autre par le moyen d'une ficelle. La métaphore s'appuie sur le mot désignant un jeu d'enfant à caractère alternatif et est employée à plusieurs reprises.

"Si jamais ils remarquent que tu les a déchirés pour en faire de fines lanières qui te serviront à faire des yoyos, là aussi tu risques d'aller au mitard" (B. p. 139)

"Quand la 226 a reçu le savon, le plus calme des deux gorilles me demanda de ne pas lâcher le cordeau, il allait faire une douane c'est-à-dire qu'à la tête du yoyo il y a un poids et qu'à la queue il y a de la bouffe [. . .]" (B. p. 140)

"Au retour de la promenade, les gardiens n'avaient rien trouvé à nous reprocher dans notre cellule, pourtant le shit était présent et les lanières du yoyo aussi" (B. p. 140)

Tout objet de forme circulaire ou semi-circulaire se voit désigné par «camembert ». **"Au mitard, il sera limité à une promenade par jour et il y tournera en triangle, c'est les promenades camembert"** (B. p. 139)

Evoquant le plaisir sexuel qu'il trouvait avec Safle et qui lui manque à présent, Yaz dit **"finies, les gâteries, elle ne se vissera plus en moi"** (B.p. 67). Le substantif «gâteries » est une métaphore du supplément érotique, de la fantaisie ou de la faveur.

« Mal barré », signifiant avoir des perspectives d'échec, est une métaphore issue du sens maritime de barrer, c'est-à-dire diriger une embarcation. **" [. . .]. Comme ses mains ne tiennent ni la selle ni les hanches de son collègue chauffeur, il se sent mal barré"** (B. pp. 22-23).

Bon nombre de verbes sont également basés sur des emplois métaphoriques comme «griller » au sens de dénoncer et «embarquer » au sens d'arrêter.

"[. . .] ils sont sortis de l'ombre avec des kilomètres de bande magnétique qui me grillent en train de négocier ta rançon avec tes parents. A peine mon pied avait-il franchi l'extérieur du quartier que je me faisais embarquer par les inspecteurs [. . .]" (B. p. 127)

Le verbe «griller » constitue un emploi métaphorique reposant sur la notion de chaleur, d'où souvent l'idée de danger imminent ou de malfeasance, alors que celui «d'embarquer » est basé sur la terminologie maritime.

Le verbe «gerber » devient une métaphore de vomir, provenant de la gerbe des feux d'artifice. **"Après de nombreux tourbillonnements, une envie de gerber me grimpe à la gorge. Il y a un paquet de temps, je m'étais senti dans ce même état [. . .]"** (B. pp. 73-74)

Le verbe «cracher » employé à la forme négative «ne pas cracher sur quelque chose » signifie l'apprécier. La forme affirmative au sens de mépriser est rare et moins argotique. Evoquant le receleur de la tour 123, Napoléon, Yaz souligne que "*les jeunes du quartier ne sont pas son meilleur vin chaud, mais il ne crache jamais sur les opportunités de leur bizness*" (B. p. 16)

A la forme intransitive, le verbe signifie éjaculer. "*Quand on a craché, elle a vidé les réservoirs de nos capotes à l'intérieur d'un bocal et à toute lumière elle s'est tirée*" (B. p. 86). C'est un emploi métaphorique qui dévalorise le produit excrété.

«Goinfrer » devient une métaphore de la fourniture financière abondante. C'est un emploi métaphorique à partir du sens (manger voracement). Il paraît qu'il y a toujours un lien entre la nourriture et l'argent puisqu'on dit "gagner son pain". "*Mon grand brother Aziz [. . .] essaye de goinfrer Maman de rallonges pécuniaires pour les fins de mois très difficiles*" (B. pp. 79-80).

Quant à «s'enfiler », il signifie consommer ou absorber voracement. "*Son allergie l'a beaucoup diminué et toutes les protéines qu'il s'enfile ne le stabilisent pas plus*" (B. p. 125)

«Trinquer » signifie subir un dommage, souffrir. "*Le Daron était manoeuvre, un ouvrier non qualifié. A chaque année qui passait, c'est son état de santé qui trinquait*" (B. p. 76)

«Moisir » signifie attendre longtemps et s'emploie toujours dans un contexte négatif : le temps gâte les gens comme il gâte les choses. "*En ce qui concerne mes tifs, je me suis rasé car je n'ai jamais aimé l'héritage. [. . .] Qui va moisir en prison ? C'est pas toi, c'est moi*" (B. pp. 60-61)

Quand on se fait injurier, on se fait "incendier". Métaphore du verbe usuel basée sur l'intensité des gros mots. "*Grézi m'incendie de mots pas trop sympa, à vous ou à toi d'imaginer*" (B. p. 31)

«Débourrer » est une métaphore de déféquer, le verbe signifie essentiellement (débarrasser de sa bourre). "*Sous l'étoile défunte, il y a un tabouret sur lequel je me dépose, avec légèreté, car débourré d'un bronze*" (B. p. 73). Le «bronze » est par la suite une référence à la couleur de l'excrément humain.

Deux parasyonymes de briser et abattre basés sur des emplois métaphoriques expressifs : «dessouder » et «dégommer ».

"-Merci, monsieur, de m'avoir laissé la vie. . . Et c'est comment que t'as fait pour me dessouder le cerveau ?

Avec un regard d'animal blessé Grézi baisse les yeux quand je lui repose la question.

-Comment t'as fait pour me dessouder le cerveau ?" (B. p 41)

A propos de l'araignée, nous lisons:

"Le venin de la bestiole ne tardera pas à s'acharner à me dégommer les connexions du cerveau pour me rendre ensuite concerné par les gains records du Téléthon [. . .]" (B. pp. 77-78)

Le verbe est essentiellement technique et signifie (débarrasser quelque chose de sa gomme).

Le discours, où Grézi raconte à son ami Yaz ses expériences de détenu, comprend beaucoup de termes argotiques relatifs à l'internement, dont nous citons « enfoncer ».
"Le procureur m'a enfoncé. J'ai pris deux piges fermes." (B. p.126).

«Enfoncer» signifie inculper dans un procès, charger un prévenu devant l'audience. Il s'agit d'un emploi spécialisé et humain d'un verbe s'appliquant à l'origine à des choses. Cette acception a paru vers 1847.

Le verbe "emballer" est un verbe à connotation sexuelle: il signifie séduire un partenaire et il est axé sur la considération de la personne comme un objet. Il date de 1935. **"Me faire emballer par Grézi, non merci, surtout, qu'aujourd'hui il paraît un peu nerveux, pas rassuré, [. . .]"** (B. p. 33)

En ce qui concerne les expressions, nous avons pu distinguer «avoir la gaule» et «avoir la trique», toutes deux signifiant être en érection.

"Mais il ne faut pas non plus que je me fasse une parano, y aurait vraiment un problème si j'avais eu la gaule sur un godemichet ou sur une carrosserie de ferrari" (B. pp.55-56). Il s'agit d'une analogie de forme et de rigidité.

"Du haut de mon lit superposé, le corps recouvert par mon drap je souriais, j'avais tellement la trique qu'on aurait cru que mon drap blanc était habité par un fantôme" (B. p. 143)

Dans tous les exemples susmentionnés, nous remarquons que dans les métaphores, nous appliquons un nom spécifique d'une chose à une autre grâce à la similarité entre les deux et à la collusion de deux champs sémantiques.

Mais si la métaphore est une figure de ressemblance, la métonymie est une figure de voisinage qui joue sur *"l'association [. . .] de réalités qui ont pour caractéristique de pouvoir se trouver tout naturellement dans le même contexte"*²⁰²

Elle se base ainsi sur le glissement de sens entre des éléments voisins dans le discours banal, c'est-à-dire sur des mots appartenant le plus souvent au même domaine. D'où un rapport de contiguïté donné par la langue.

Ainsi la métonymie se situe-t-elle sur l'axe syntagmatique, en ce sens qu'elle *"opère sur des termes qui s'attirent, qui offrent entre eux des combinaisons potentielles et qui présentent, disions-nous, une cohérence sémantique"*²⁰³. Mais la contrainte syntaxique pèse sur la métonymie puisque les mots doivent avoir la même nature grammaticale par souci de respect de la syntaxe.

La relation entre le mot de base et celui qui le substitue est celle du contenant pour le contenu, de l'instrument pour l'agent, du lieu d'origine pour le produit, de la matière pour l'objet qui en est fait, de la cause pour l'effet. *"Il s'agit d'une extension de sens basée sur les liens constants qui unissent les référents"*²⁰⁴

La métonymie est le plus souvent employée pour abrégé ou varier l'expression ou pour mettre l'accent sur un des éléments sémantiques du terme. Toutefois, elle *"n'intéresse somme toute les écrivains que d'une manière plus ou moins épisodique"*

²⁰² BACRY, Patrick, *Op.cit.*, p. 80.

²⁰³ *Ibid.*, p. 87.

²⁰⁴ GAUDIN, François et GUESPIN, Louis, *Op.cit.*, p. 309.

(puisque l'effet qu'elle produit reste malgré tout plus limité que celui de l'image métaphorique)²⁰⁵.

Ce faisant, les métonymies lexicalisées dans la langue sont beaucoup moins réduites que les métaphores. Raison pour laquelle, nous n'avons pu relever qu'une seule métonymie lexicalisée, à savoir «gamelle». "**T'es condamné à bouffer la gamelle que la prison te donne et t'es obligé d'accepter les affaires que la prison t'offre**" (B. p. 153). La «gamelle» est une métonymie du repas, emploi issu du récipient dans lequel on met la nourriture du soldat ou du détenu.

Avec ce chapitre concernant les figures de sens, nous achevons les procédés sémantiques de formation lexicale. Ceux-ci s'étant avérés efficaces et significatifs, il importe alors de parachever par l'étude des procédés formels de création lexicale.

²⁰⁵ BACRY, Patrick, *Op.cit.*, pp. 96-97.

Troisième Partie
Les procédés formels de formation lexicale

Qui dit sémantique dit formel, puisque les deux constituent la pile et la face d'une même monnaie. Les procédés formels s'intéressent surtout au signifiant, à l'image acoustique du signe, à son côté matériel. Ceci dit, les procédés formels étudient la déformation du type verlanesque, l'apocope, l'aphérèse, le redoublement hypocoristique et les néologismes.

Mais est-ce que tous ces procédés sont employés avec la même fréquence? Y en a-t-il certains qui sont plus exploités que d'autres?

C'est ce que nous allons essayer de déceler dans la partie suivante.

Premier Chapitre
Le verlan

"[. . .] Un discours émaillé de verlan est perçu comme un discours en français mais néanmoins incompréhensible d'où la frustration et la déroute de l'interlocuteur non initié"²⁰⁶

Genre de cryptage, recyclage formel, inversion des syllabes ou des phonèmes d'un terme. Rien de mieux ne peut caractériser le verlan qui a suscité beaucoup d'intérêt dans les années quatre-vingts. Phénomène linguistique présent depuis longtemps mais faisant tache d'huile dans le langage contemporain, le verlan est

"a form of French slang that consists of playing around with syllables [. . .] verlan is actively spoken in France -many verlan words have become so common place that they are used in everyday French"²⁰⁷

Le terme lui-même le prouve. Il s'agit d'un changement de l'ordre des syllabes de «l'envers» :

L'envers → lenvers → verslen → verlen → verlan.

Le verlan est bel et bien ancien, puisqu'une forme telle que «sans six sous» (c'est-à-dire pauvre) avait fait son apparition, au Moyen Age, pour remplacer un «sans souci».

Au XVI^{ème} siècle, les Bourbons se disaient Bonbours et le verlan permettait aux poètes libertins d'éviter les termes indécents et sans vergogne concernant le sexe.

"A ce stade qu'importe l'orthographe d'autant plus que le verlan tend à la simplifier de façon radicale : qu devient k, s devant ou entre deux voyelles devient z et les lettres muettes sont souvent supprimées"²⁰⁸

Au XVII^{ème} siècle, Voltaire a puisé son nom dans cette jonglerie familière : Voltaire est l'inversion de Airvault, nom de la ville voisine de celle de son grand-père. Plus tard, vers le XVIII^{ème} siècle, Louis XV était désigné par « Sequinzouil »²⁰⁹.

Dynamique au cours de la Seconde Guerre mondiale, le verlan était exploité pour dérouter les Allemands²¹⁰.

A côté du verlan, ont, autrefois, existé d'autres formes de travestissement telles que le largonji des loucherbems, le javanais et le cadogan. Le premier est un code spécial aux bouchers. Le loucherbem signifie le boucher, mais la première consonne [b] substituée par une autre [l] paraît à la fin du terme suivie de [m] et formant de la sorte une syllabe supplémentaire. Le terme même de largonji est une altération de jargon, basée également sur un remplacement de la consonne initiale par une autre.

²⁰⁶ MELA, Vivienne, "Verlan 2000" in *Langue française, Les mots des jeunes, observations et hypothèses*, n : 114, juin 1997, Paris, Larousse, p. 29.

²⁰⁷ « Le verlan est une forme de l'argot français s'appuyant sur un jeu avec les syllabes. Il est activement parlé en français - beaucoup de mots verlanisés sont devenus très familiers au point d'être employés dans le français quotidien » in [http : //french.about.com/library/vocab/bl-verlan.htm](http://french.about.com/library/vocab/bl-verlan.htm)

²⁰⁸ CERTA, Pascale, *Op.cit.*, p. 9.

²⁰⁹ Cf. MERLE, Pierre, *Argot, verlan et tchatches*, pp. 48-49.

²¹⁰ Cf. ANTOINE, Fabrice, *Op.cit.*, pp.45-46.

Le javanais, quant à lui, introduit des syllabes comme la (av) ou la (va) après chaque groupe consonantique prononcé dans un terme. La cadogan se base sur l'insertion du son (dg) après les voyelles d'un terme.

Toutefois, ces genres de codage n'ont pas survécu comme l'a fait le verlan qui est toujours là "*parce qu'il a su bouger et s'adapter, prouvant aussi qu'il n'était pas qu'un gadget mais bien un élément vivant et en perpétuelle évolution de la langue*"²¹¹. De clandestin, subreptice, caché, le verlan est devenu public, méritant l'appellation du Roi de la rue. Autrefois l'apanage des délinquants, des toxicomanes, des déviants, le verlan est actuellement pratiqué par la majorité des adolescents.

"De nos jours, les cités ont remplacé les fortifs, les truands et les apaches ont cédé la place aux bandes de jeunes désargentées et sans perspectives qui trompent leur ennui en tirant des portefeuilles dans le métro"²¹²

Exclusif aux cités dans les années soixante-dix, le verlan paraît dans la région parisienne vers la moitié des années quatre-vingts, relancé par la publicité et les médias.

"En effet, depuis la fin des années quatre-vingts, le verlan a été porté à l'attention du grand public lorsque les feux de l'actualité se sont tournés vers les banlieues chaudes et les observateurs de la jeunesse ont constaté qu'il y avait une langue et une culture propres aux cités déshéritées. Cette langue et cette culture se sont diffusées parmi les franges les moins intégrées de la jeunesse parisienne et même plus loin jusqu'aux grands lycées et aux universités. Pourtant le verlan n'a rien perdu de son pouvoir de mystification car nombreux sont les non-initiés que ce jeu dérouté et dérange encore"²¹³

Longévité et expansion caractérisent donc ce verlan inoxydable qui au fil des siècles a subi, à l'instar de l'argot, un glissement fonctionnel. En effet, la fonction essentielle du verlan était la mystification, notamment lorsqu'il s'agissait d'une activité illégale ou d'un sujet tabou. "*Il cherchait à dissimuler ce que la langue à l'endroit exprime clairement mais il cherche aussi à donner libre expression à ce dont l'autre langue n'ose parler*"²¹⁴

Ce paramètre socioculturel était donc un moyen à même de voiler l'idée tout en ne portant pas atteinte à la pudeur.

Progressivement, le verlan est devenu un signe de reconnaissance du groupe qui l'exploite.

"On peut mettre l'accent sur les stratégies langagières de défense et d'agression ; en ce sens, les procédures du verlan agissent comme des mécanismes de subversion linguistique et de construction de normes déviantes. Mais peut-être est-il possible d'en déchiffrer une positivité : une affirmation de groupe et, au-delà, une tentative d'élaboration

²¹¹ MERLE, Pierre, *Le prêt à parler*, pp. 168-169.

²¹² MELA, Vivienne, "Parler verlan : règles et usages" in *Langage et société*, n : 45, septembre 1998, Paris, Maison des sciences de l'Homme, p. 47.

²¹³ MELA, Vivienne, "Verlan 2000", p. 16.

²¹⁴ ID., "Verlan, langage du miroir" in *Langages*, n : 101, 1991, Paris, pp.73-74.

identitaire. Langage de clôture, certes, mais aussi instrument de reconnaissance"²¹⁵

Ainsi, le verlan répond-il à un besoin d'appartenir à une certaine communauté en coupure avec la société centrale et la culture majoritaire. Dans les cités surtout, le procédé de verlanisation permet de rendre la réalité vécue moins pessimiste et plus supportable.

"Le lien au référent serait plus lâche et la prégnance de celui-ci moins forte, lorsque le signifiant est inversé, verlanisé : parler du togué, de la téci, du tierquar et non pas du ghetto, de la cité, du quartier où l'on habite serait un exemple parmi d'autres de cette pratique"²¹⁶

Il s'agit donc d'affirmer une certaine distanciation par rapport à la société et à la langue standard, celle des bourgeois. Composant de l'identité sociale, il est l'une des formes de l'expression de la révolte et de la différence. Différence entre la crème de la société et ceux qui sont peu instruits, entre les jeunes et les adultes ou entre les autochtones et les immigrés.

"Même sous une forme édulcorée, le verlan fonctionne comme signe d'appartenance à un groupe en révolte contre les valeurs adultes. Les collégiens s'en servent pour marquer leur adhésion à la culture banlieue qui semble aujourd'hui la plus vivante et la plus attirante pour les jeunes"²¹⁷

Pour les adolescents, c'est un moyen qui leur permet de se venger de "*la langue de l'école, de malmener cet objet si difficile à maîtriser qu'est le français standard qui refuse aux élèves le droit à la fantaisie et à la créativité*"²¹⁸

Par ailleurs, le verlan a une fonction ludique notamment chez les jeunes qui trouvent une satisfaction à verlaniser et par là à contourner les mots qui peuvent être mal vus par les parents heureusement non initiés à ce code assez drôle. En ayant recours à cette pratique discursive, les "ados" se sentent plus forts et plus durs que leurs parents, ce qui ne manque pas de les réjouir.

Les adultes, pour leur part, tentent de s'initier à cette déformation des termes afin de paraître « jeunes ». Parler verlan, c'est retrouver voire récupérer la phase la plus active de notre vie, à savoir la jeunesse.

"Dès lors que le verlan se trouve estampillé langage des jeunes, on en déduit que parler verlan revient à parler jeune donc à être encore jeune, même si on ne l'est plus vraiment. D'où les tentatives, parfois pathétiques de certains adultes pour causer l'jeune"²¹⁹.

²¹⁵ BASIER, Luc et BACHMANN, Christian, "Le verlan d'école ou langues des keums ?" in *Mots*, n : 8, 1984, Paris, p. 184.

²¹⁶ GOUDAILLIER, Jean-Pierre, "De l'argot traditionnel au français contemporain des cités", p. 18.

²¹⁷ MELA, Vivienne, "Verlan 2000", p. 32.

²¹⁸ *Ibid.*, p. 31.

²¹⁹ MERLE, Pierre, *Argot, verlan et tchatches*, p. 53.

Qu'il ait une fonction cryptique, identitaire, ludique, le verlan est au mieux de sa forme même si plusieurs le considèrent comme une violence, une agression à la langue.

A force d'être diffusés, certains termes verlanisés se sont banalisés et se sont insérés "*dans les dictionnaires, certes, mais aussi et surtout d'abord, dans les textes divers, chansons, sketches, BD, romans, eux-mêmes relayés par la publicité*"²²⁰. Ce faisant, le verlan a connu une certaine stabilisation. Ses termes sont devenus à la portée de toutes les couches sociales et par suite plus transparents, moins hermétiques et moins opaques. Exaspérés par cette réalité, les utilisateurs du verlan ne cessent de renouveler leurs procédés visant à brouiller les pistes pour les bizuths. C'est ce qu'on appelle le verlan du verlan.²²¹

Revenons pour le moment au verlan proprement dit. En effet, cette pratique langagière ne touche qu'une partie de la production verbale et porte essentiellement plus sur les noms et les adjectifs que sur les verbes.

"Une analyse rapide du lexique montre que le verlan sert surtout pour parler de bagarre, de sexe, de drogue, de vol. Les verbes d'action, de mouvement sont nombreux tandis que les termes faisant référence aux activités intellectuelles sont absents. Les seuls sentiments évoqués en verlan sont l'énervement (j'étais vénere), la honte (j'avais la tehon) et la pitié (il fait tiep) ou alors la joie mais uniquement dans l'expression «c'est pas la waj»"²²²

S'agit-il dans le verlan d'une inversion aléatoire de l'ordre des syllabes ? Ou existe-t-il au contraire des règles régissant ce cryptage ?

En effet, la verlanisation d'un terme est une tâche qui peut être qualifiée de délicate. Tout d'abord, le verlan est axé sur le respect de la structure de la phrase française et "*ceux qui veulent faire du verlan en inversant à la fois tous les mots et l'ordre des mots se trompent sur la nature du verlan*"²²³.

De même, les utilisateurs du verlan sont toujours à la quête d'un terme mélodieux qui résonne et qui soit beau à l'oreille.

"[. . .] un terme qui a reçu le consensus du groupe peut être accepté même s'il n'est pas strictement conforme à la règle principale. De la même manière, un terme même s'il est bien formé peut être rejeté s'il n'a pas reçu l'aval du groupe"²²⁴

Le verlan figure le plus souvent dans les situations informelles, c'est-à-dire entre pairs de copains et s'appuie généralement sur des termes argotiques. Ce qui veut dire qu'argot et verlan sont indissociables : l'un est sémantique et l'autre formel. Le FCC exploite le cryptage sur les deux plans.

La fréquence et la résurgence du verlan dans les discours des jeunes constituent l'indice de la déviance du locuteur aussi bien que de son intégration à la culture de la

²²⁰ ANTOINE, Fabrice, *Op.cit.*, p. 50.

²²¹ Cf. MERLE, Pierre, *Argot, verlan et tchatches*, p. 55.

²²² MELA, Vivienne, "Verlan 2000", p. 31.

²²³ MELA, Vivienne, "Verlan, langage du miroir", p. 86.

²²⁴ ID., "Parler verlan : règles et usages", pp. 53-54.

rue. Plus le jeune se sent "voyou", plus il emploie ce codage. Raison pour laquelle c'est plus chez Grézi que chez Yaz que nous trouvons un grand nombre de termes verlanisés.

Les règles de permutation en verlan diffèrent en fonction du nombre de syllabes du terme. A commencer par les monosyllabes, il nous incombe de faire la distinction entre les monosyllabes fermés et les monosyllabes ouverts.

Comme exemple de monosyllabes fermés, nous avons relevé «meuf» verlan de femme, «reup» verlan de père, «cheulou» verlan de louche et «keuf» verlan de flic. «Meuf», en particulier, émaille la majorité des discours de Yaz. *"Aziz, lui, c'est tout le contraire, il part vivre chez les meufs"* (B. p. 12)

"Grézi est un mec étrange, par instants, il se comporte comme si j'étais sa meuf [. . .]" (B. p. 70)

Le terme fait, de même, son apparition dans les discours de Grézi. *"Je n'étais plus le chef de ma chair, sa meuf et lui paniquaient, pleuraient en face de moi, j'avais l'impression qu'il me suppliait de les buter"* (B. p. 49)

"Une fois séché et changé vraiment tu te sens trop bien, la seule chose qu'il me faudrait pour bien digérer ma douche ce serait une femme, une vraie, pas une meuf comme il y en a plein la cité" (B. p. 149).

Concernant «reup» et «cheulou», nous les avons relevés d'un discours de Yaz. *"Mon Daron, mon reup, mon père a vite fait de criser : cinq ans de chomedu, au palmarès"* (B. p. 10)

"Il avait cru dur comme fer à ce baratin de cheulou, nous demandant si la femme avait laissé un numéro de téléphone ou une adresse" (B. p. 86)

Nous nous demandons quelles sont les transformations qui ont touché ces termes ? En effet, la règle est la même pour les trois. Ceux-ci, des monosyllabes fermés CVC (consonne, voyelle, consonne) se sont mués en dissyllabes par le renforcement et la prononciation du (e) muet final. Ayant été amenées à la forme CVCV, les syllabes des termes ont été inversées. Ensuite, a été appliquée la règle de troncation qui a donné lieu à la forme finale du terme verlanisé.

Ainsi, femme [fam] passe par [famə] et [məfa] avant d'arriver à [moef]. Selon les statistiques établies par Henri BOYER, "meuf" figure dans 51% des discours des jeunes rencontrés à Montpellier, 31% à Lille et 60% à Paris²²⁵.

²²⁵ Cf. BOYER, Henri, "Le français des jeunes vécu/vu par les étudiants, enquête à Montpellier, Paris, Lille", p. 81.

Le terme père [p 4r] est également transformé en un dissyllabe [p 4r ə], inversé [rəp4] et tronqué [roep]. Il en est de même avec louche [luf] renforcé en [lufə] et inversé [følu].

Passons maintenant à «keuf» qui est employé à plusieurs reprises notamment par Grézi. "*Pour la tête, excuse-moi, j'ai cru que t'étais un keuf [. .] je t'avais pas vu sortir, la vie de ma mère, j'ai cru que t'étais un keuf, un condé, un schmit*" (B. p. 41)

"Dans le procès verbal, t'as pu t'en rendre compte, l'histoire que mon père s'était fait serré par les keufs, c'est bidon [. .]"(B. p. 148)

"Après quarante huit heures passées en garde à vue, j'ai tout avoué à ces rapaces de keufs qui à coups de pied et de poing m'ont peint la gueule d'un bleu hématomé" (B. p. 127)

Yaz l'utilise à son tour. "*Mon Daron m'aurait tué. Une chose qu'il ne pardonne pas c'est bien le vol. Pour lui la transpiration paye le travail des objets, tout cela aux keufs je l'expliquais, tremblotant [. .]"* (B. p. 14)

L'analyse de «keuf» est assez proche des exemples précédents. Si le terme de base, flic [flik] ne se termine pas par un (e) muet qui pourrait être renforcé, nous réglons ce problème en ajoutant un schwa épenthétique. "*Le schwa, selon les règles de prononciation du français devient [ø] en syllabe ouverte et [oe] en syllabe fermée*"²²⁶

Dans notre exemple, le monosyllabe devient un dissyllabe [fli/kø], ensuite il subit les règles de permutation [kø/fli] et de troncation [koef].

Ce terme figure toujours selon les statistiques de Boyer dans 37% des discours enregistrés à Montpellier, 40% à Lille et 49% à Paris²²⁷.

En verlan, la troncation est une règle facultative mais qui

"s'applique à des mots qui se terminent par la suite obstruante liquide voyelle et consiste à effacer la voyelle finale et la liquide qui la précède [. .] cette règle peut s'appliquer partout, mais elle est appliquée plus particulièrement aux dissyllabes formés par adjonction du schwa, les réduisant ainsi de nouveau à des monosyllabes fermés. La troncation s'applique à des substantifs, plus rarement à des adjectifs"²²⁸

²²⁶ MELA, Vivienne, "Verlan, langage du miroir", p. 78.

²²⁷ Cf. BOYER, Henri, "Le français des jeunes vécu/vu par les étudiants, enquête à Montpellier, Paris, Lille", p. 81.

²²⁸ MELA, Vivienne, "Verlan, langage du miroir", p. 83.

MELA assure que les voyelles arrondies [o], [u] et [y] aussi bien que les voyelles nasales résistent mieux à la troncation que les [a] et [ɛ]. La preuve en est le terme "louche" vu plus haut.

Mais à chaque règle ses exceptions, nous avons remarqué que certains monosyllabes fermés ne subissent pas forcément cette addition du schwa. C'est le cas de (or) verlanisé en «ro » où il y a eu une simple substitution de la consonne et de la voyelle.

"Tu sais, lorsqu'ils m'ont foutu en garde à vue, ils m'ont fait retirer ma bagouze en ro, mes lactes et mon cordon de survêt [. . .]" (B. p. 128)

Concernant les monosyllabes ouverts, citons celui de «oinjs », verlan de "joint". **"La mise en scène ne serait rien sans les oinjs au bec et les gros plans de seringues contaminantes [. . .]"** (B. p. 21)

En effet, la règle appliquée aux monosyllabes fermés est ici inconvenable. Dans joint [w], la consonne qui constituait l'attaque est passée en position finale transformant le terme en un monosyllabe fermé.

"Tous ces monosyllabes sont bâtis sur le modèle C(SV)V, la coupure est dans tous les cas effectuée à droite du premier phonème, qui est une consonne -le bloc «reste » est composé du son vocalique [. . .]. Etant en présence de deux blocs, on applique la règle utilisée dans les autres cas d'antéposition du bloc « reste »"²²⁹

Cette règle est appliquée dans le cas du pronom tonique moi [mwa] verlanisé en ouam [wam]. Grézi en s'adressant à Yaz dit « **Scuse ouam** » (B. p. 113) pour excuse-moi. Le groupe (semi consonne+voyelle) figure au début du terme et est suivi du son consonantique.

Notons également dans le cadre des monosyllabes ouverts (chaud) et (vue) verlanisés au «auch » [of] et «uv » [yv]. Grézi souligne que son père est **"en garde à uv [. . .] c'est trop auch [. . .]"** (B. p. 69)

Les deux termes sont de type CV qui devient VC. **"La structure syllabique du mot verlanisé est le miroir [. . .] du mot de départ"**²³⁰

C'est le discours de Grézi, maîtrisant ce cryptage à l'envers, qui foisonne de termes verlanisés qui peuvent frôler l'incompréhensibilité. Yaz l'avoue et Grézi en est bien conscient.

"[. . .] je m'efforce de ne plus tchatcher verlan, mais quand je suis énervé il réinvestit ma langue. Mon verlan comparé à celui des mecs comme Grézi, c'est niveau CP. Leur verlan à eux c'est niveau bac +10 dans l'université de l'école de la rue", dit Yaz (B. p. 58).

Grézi, à son tour, dit **"c'est mon pote de cellule qui écrit ce que je lui dicte avec le moins de verlan possible pour que tu puisses comprendre le sens profond de toutes mes phrases"** (B. p. 126)

²²⁹ ANTOINE, Fabrice, *Op.cit.*, p. 57.

²³⁰ GOUDAILLIER, Jean-Pierre, "De l'argot traditionnel au français contemporain des cités", p. 17.

Il est donc naturel que nous trouvions des phrases où les monosyllabes et les polysyllabes se côtoient.

"Scuse ouam. J'te l'épare depuis l'heure touta et tisgra tu me mets dans le enve. T'es sûr que ça va ieum dans ta chetron Yaz ? Y a pas de blème sinon j'te laisse mirdor" (B. p. 113)

Grézi voulait dire à son copain : (excuse-moi. Je te parle depuis tout à l'heure et gratis tu me mets dans le vent. T'es sûr que ça va mieux dans ta tronche Yaz ? Y a pas de problème sinon je te laisse dormir).

Dans cette citation, la règle des monosyllabes ouverts est évidente dans «ouam », verlan de moi, «enve » verlan de vent [vã] et «ieum », verlan de mieux [mjø].

Les deux verbes verlanisés sont : parler et dormir. Le premier, bien qu'employé à la première personne du présent de l'indicatif [parlə], se trouve verlanisé comme s'il est à l'infinitif [parle] [lepar]. Et ce, parce qu'en verlan, la → désinence verbale tombe. Ce qui veut dire que nous ne disposons que d'une seule forme quels que soient les temps et les modes du verbe.

"[. . .] En général seul l'infinitif et le participe passé sont en verlan, cette forme a d'ailleurs tendance à devenir invariable et on entend [. . .] : j'en ai [reti] tiré une et j'en [reti] tire une [. . .]"²³¹

Le second, tant qu'il est à l'infinitif, ne subit qu'une simple inversion de ses deux syllabes.

Dans les dissyllabes, "il semble plus simple de considérer alors que le verlan s'appuie sur un comptage des suites de consonnes et de voyelles du mot de départ pour ensuite opérer une transposition. La consonne qui suit la première voyelle (sauf s'il s'agit d'une liquide suivie d'une autre consonne) est toujours prise comme point de départ du mot codé"²³²

Dans notre exemple, tant qu'une liquide [r] suit la première voyelle, les deux deviennent inséparables.

C1	V1	L	C2	V2	C3	→	C2	V2	C3	C1	V1	L
d	o	r	m	i	r	→	m	i	r	d	o	r
p	a	r	l	e	r	→	l	e	r	p	a	r

Vient ensuite le dissyllabe gratis [gratis], verlanisé en «tisgra » [tisgra], suivant la règle expliquée un peu plus haut : la consonne située après la première voyelle est le point de départ du terme verlanisé.

Le terme "tronche" [trøf] a été inversé en «chetron » [fətro]. C'est un monosyllabe fermé transformé en un dissyllabe par le renforcement de la prononciation de (e) muet final. Il n'a subi aucune troncation à l'instar de "louche".

Passons maintenant à la locution «tout à l'heure », verlanisée en l'heure touta.

²³¹ MELA, Vivienne, "Verlan, langage du miroir", p. 85.

²³² MELA, Vivienne, "Verlan 2000", pp. 17-18.

*En effet, "trois possibilités se présentent pour le codage des trisyllabes. La première suit la règle générale et réécrit le mot à partir de la deuxième consonne en balayant à droite puis en revenant à gauche pour aligner les éléments [. . .]. La deuxième possibilité consiste à ré-écrire à partir de C3 comme premier élément [. . .]. La troisième possibilité consiste à ré-écrire à partir de C3 dans l'ordre inverse"*²³³

MELA présente comme exemple de la première possibilité (golori), verlan de rigolo, de la deuxième possibilité (tévéri), verlan de vérité et de la troisième (gaitupor), verlan de portugais.

Dans le roman, tout à l'heure [tu/ta/loer] s'est mué en l'heure touta [loer/tu/ta], c'est-à-dire que Grézi a commencé par la troisième syllabe et en a repris ensuite la première et la deuxième.

C'est Grézi qui insère le verlan partout. Décrivant son état lamentable en «zonzon », il dit : "***il faudra absolument que j'aïlle chez le coiffeur, raser ma touffe de veuch à la sosie des Jackson'Five. Je commence à avoir une barbe de taulard***"(B. p. 88)

«Veuch » n'est, en effet, que le verlan de cheveux. Le (e) final étant muet est escamoté.

En prison, un des détenus dit "***Eh, la 212, pécho le yoyo***" (B. p. 140). Le verbe à l'impératif «pécho » est la verlanisation de «choper » au sens d'attraper.

Il est également employé par Grézi, "***les keufs, ils ont pécho mon reupe pour le menra au stepo, en garde à uv. Om m'a lanceba, c'est trop auch [. . .]***" (B. p. 69)

La traduction de la phrase serait : les flics, ils ont chopé mon père pour le ramener au poste en garde à vue. On m'a balancé, c'est trop chaud.

Le terme "poste", dissyllabique par renforcement du (e) muet final, s'est transformé en «stepo » et ce en commençant par la consonne qui suit la première voyelle.

Concernant les verbes, nous avons remarqué l'usage de «menra », verlan de ramener et «lanceba », verlan de balancer.

Le codage du premier peut s'expliquer de trois façons différentes. Soit [ra/mə/ne] est découpé en trois syllabes et inversé [mə/ne/ra], le (e) muet étant en première syllabe est transformé en e ouvert [ɛ] et le [e] est supprimé. Soit que ce verbe est réduit à un dissyllabe par suppression du (e) muet situé entre le m et le n. [ra/mne] est ensuite inversé et le [e] change de position et de timbre pour éviter la succession des consonnes. Soit que la verlanisation du verbe est axée sur la forme du présent de l'indicatif [ra/mɛn]. Cette dernière hypothèse bien qu'elle contredise la règle générale semble être la plus plausible et la plus proche de la phonie du terme codé.

²³³ *Ibid.*, p. 22.

"Balancer" étant trisyllabique a subi une coupure à partir de sa deuxième syllabe qui est venue se placer en tête du terme, suivie de la troisième syllabe puis de la première.

Grézi prenait parfois certaines libertés dans la verlanisation des termes. N'a-t-il pas dit "*[. . .] c'est pas lui qui te ferait baisser ton froc et qui te plierait à genoux pour observer si ton anus ne dissimule pas de chichon, shit zetlah [. . .]*" (B. p. 152). En effet, c'est le contexte qui nous permet de comprendre la signification de "chichon" et de savoir qu'il s'agit du haschisch. Le verlan devait être "chicha", mais Grézi a changé le son final par ludisme.

Parmi les autres termes verlanisés qui méritent d'être signalés, citons celui de "caillera": "*Maintenant, je peux me la jouer caillera*" (B. p. 120), a dit Yaz en décrivant le changement qui a touché sa personnalité après la duperie de Grézi.

La forme non verlanisée est également employée. "*C'est mon cadeau d'anniversaire, Yaz, qu'il me salive avec son accent moins ridicule que celui des guignols de l'info et leur racaille de marionnettes*" (B. p. 106)

"Le grand quartier où il y a que des papas, le quartier jeune où il y a que des racailles, et le quartier mineur où il y a que des Gremlins" (B. pp. 133-134)

"Au pôle opposé du bouffon, sur l'axe des positions par rapport à la culture des rues, se trouve le personnage emblématique de la caillera [racaille]. Ce terme désigne dans la rhétorique adolescente les délinquants affirmés, les voyous notoires, ou d'une manière plus générale tous les membres intégrés à la culture des rues"²³⁴

Le terme a une forte connotation péjorative puisqu'il désigne le plus malfaiteur, le plus escroc, le plus gangster qui fait peur et qu'on craint.

"Il vient du latin radere qui signifie raser. Il a donné en portugais, espagnol et catalan rascar, c'est-à-dire gratter et prend un sens négatif vers la fin du XVIIe siècle, probablement en raison des raclures qu'il désignait, résidus du grattage et du rasage. Ce sont les jeunes des cités qui ont remis ce mot à la mode pour se désigner eux-mêmes, pour signifier leur appartenance à une même famille. Cela dit, malheur à celui qui ose les traiter de racaille!"²³⁵

Boris SEGUIN et Frédéric TEILLARD insistent sur le fait que

"la racaille c'est d'abord un look: démarche tordue (fausse démarche, déhanchement avec les jambes légèrement fléchies, un peu écartées, les bras et les épaules se balancent de droite à gauche, parfois le dos est voûté). [. . .] La racaille parle fort, en verlan avec un accent. Elle utilise beaucoup de gros mots. La racaille écoute du rap et n'a peur de rien ni de personne"²³⁶

²³⁴ LEPOURTRE, David, *Coeur de banlieue, codes, rites et langages*, p.143.

²³⁵ CERTA, Pascale, *Op.cit.*, pp. 15-16.

²³⁶ SEGUIN, Boris et TEILLARD, Frédéric, *Op.cit.*, p. 209.

Mais tant que Yaz n'est pas un verlanisateur professionnel, il lui arrive d'enfreindre les règles des inversions. "**Grézi !ouvre c'est Yaz..ziva vrirou la teport. . .c'est Yaz que j'te dis, fais pas le baltringue**" (B. p. 58)

S'il a bien fait dans «ziva » pour «vas-y » et «vrirou » pour ouvrir, le verlan étant le plus souvent calqué sur l'infinifitif, il a dit «teport » pour porte. Il aurait dû dire tout simplement "tepor".

Tous les exemples que nous avons signalés sont des formes du verlan simple. Mais il existe un verlan plus complexe où le terme subit plus d'inversions successives. C'est le cas de «beur ». "**J'avais été son otage et par la même occasion sa poule aux oeufs d'or car après avoir réussi à avoir le beur il ne se priva pas à taxer l'argent du beurre**" (B. p. 116)

Le «beur » est le jeune Arabe né en France de parents immigrés ; terme très répandu en France depuis 1980 et employé pour désigner de façon non raciste les jeunes Maghrébins immigrés dits de la «deuxième génération ».

Selon les statistiques de Boyer, ce terme figure dans 28% des discours enregistrés à Montpellier, 38% à Lille et 49% à Paris²³⁷. Le terme vient donc de "arabe" [arab]. Arabe est passé successivement par arabeu, beuara, beuraa avant d'arriver à beur [boer]. Ce dernier étant trop connu subit une permutation et on parle aujourd'hui de reub.

Nous avons également relevé l'usage de «beute ».

"On la baisait comme une chienne enragée, sa main droite tenait une beute, sa main gauche la même chose, sa bouche était en conversation avec une beute, son trou de balle était bouché par une beute, enfin sa poupone jouait au yoyo avec une beute de blackos" (B. p. 86)

«Beute » est le verlan de teube qui signifie pénis et qui est le verlan de bite. Bite est devenue biteu, ensuite teubi, teub [toeb] et enfin beute [boet].

Finalement, outre ce verlan phonétique, il y a un verlan purement orthographique. "**Le zen ouvert, l'odeur me rapproche de la cave à petits pas**" (B. p. 71)

Le «zen » est le verlan de nez. Ce verlan "*consiste à permuter les consonnes initiales et finales comme le blackslang ou certaines formes de cant anglais où boy devient yob et pog devient gop*"²³⁸. Ce verlan s'appuie donc sur la graphie du terme.

Le verlan est donc une langue vernaculaire, un procédé d'encodage revitalisé qui porte sur les formes graphiques et phoniques du terme. Il bouscule les règles du français standard et chamboule la prononciation des termes. Il touche des termes du vocabulaire général aussi bien que des termes argotiques. Certains termes verlanisés

²³⁷ Cf. BOYER, Henri, "Le français des jeunes vécu/vu par les étudiants, Enquêtes à Montpellier, Paris, Lille", p. 81.

²³⁸ MELA, Vivienne, "Verlan, langage du miroir", p. 79.

se sont stabilisés, ont acquis un droit de cité et sont systématiquement employés, alors que d'autres ne le sont pas encore.

C'est un code qui peut être qualifié de fantaisiste. D'où sa fréquence chez les jeunes qui y trouvent un reflet de leur vie secouée. C'est aussi sous peine de paraître ridicule ou d'être hors du coup, qu'on emploie le verlan. Qu'il soit utilisé à des fins cryptiques, identitaires ou ludiques, le verlan traduit la passion de mijoter des manigances devant un intrus. Quand le verlan est à même d'égarer le lecteur, l'auteur intervient pour l'orienter grâce au français conventionnel.

En entendant le verlan, notre esprit doit rester en éveil, ce qui veut dire qu'il implique un effort de la part du locuteur aussi bien que de la part du destinataire.

C'est un des tics du langage qui fixe l'air du temps et son emploi ostentatoire vient baliser l'énoncé et associer la mélodie de la phrase à un nouveau patron prosodique. C'est une refonte du signifiant.

Bon nombre de caractéristiques marquent ce procédé. Du fait de sa structure, le verlan a donné naissance à des suites de consonnes qui occupent la position initiale et qu'on ne trouve pas en français standard telles que les /st/ et /rt/. Le nombre des polysyllabes verlanisés est inférieur à celui des dissyllabes et des monosyllabes puisque cette variété préfère les termes raccourcis. Bien plus, la liaison entre les termes n'existe pas, ce qui donne un rythme plus ou moins saccadé à la phrase.

"Le verlan nie la conjugaison et la déclinaison, anéantit la structure morphologique qui permet d'établir des liens entre les mots [. . .] et accorde à la voyelle [oe] une importance nouvelle. Le verlan apparaît donc comme un jeu complexe qui se cache derrière la formule simpliste d'inversion des syllabes. Sa forme même exprime bien cette culture de rue d'apparence superficielle mais qui est fait d'un métissage subtil des cultures en contact dans nos banlieues"²³⁹

²³⁹ MELA, Vivienne, "Verlan 2000", pp. 33-34.

Deuxième Chapitre

L'abréviation

*"L'abréviation possède deux sources bien distinctes : la troncation et la siglaison. Au sein du groupe, la troncation semble constituer, par rapport à la siglaison, un mode de création familier et productif"*²⁴⁰

Qui dit troncation, dit apocope et aphérèse. Deux procédés qui jalonnent le FCC et qui, pour antonymes qu'ils soient, sont basés sur un changement phonétique qui consiste en la suppression d'un ou de plusieurs phonèmes ou syllabes. Dans l'apocope, la chute de ces phonèmes concerne la fin d'un terme, alors que dans l'aphérèse, elle porte sur le début du terme. Ces deux procédés sont bel et bien anciens et ont contribué à la formation de bon nombre de termes français. Les articles définis (le) et (la) sont, à titre d'exemple, dérivés du démonstratif latin *illum* et *illam* par aphérèse et apocope.²⁴¹

De nos jours, les termes tronqués ont tendance à remplacer les termes pleins dont ils sont issus et sont plus tolérés qu'auparavant. "[. . .] *La frontière entre langue surveillée et langue non-surveillée est devenue beaucoup plus floue, et parler la langue de tous les jours n'est plus forcément perçu comme parler popu*"²⁴²

Par rapport à l'aphérèse, l'apocope semble être néanmoins plus claire et moins ambiguë d'autant qu'elle "*préserve en partie l'identité du mot, alors que la seconde rend plus difficile sa reconnaissance*"²⁴³

L'apocope répond au besoin d'économie, du moindre effort et du raccourcissement. Mais la coupure obéit-elle à une logique ? Malheureusement non. "*L'abrégement semble alors livré à une grande liberté d'où il paraît fort difficile de dégager des lois, l'ancienne règle de la coupure au préfixe n'étant plus par exemple qu'un procédé occasionnel*"²⁴⁴

Ce faisant, nous pouvons trouver des termes abrégés terminés par une voyelle et d'autres par une consonne.

A commencer par les noms qui se terminent par une voyelle, nous avons relevé l'usage à plusieurs reprises de «pote » par Yaz:

"Je me planque avec mon pote Grézi qui a commis une bêtise à la sortie d'une école" (B. p. 79)

"Voir un pote dans cet état, c'est pas le pied" (B. p. 43)

²⁴⁰ MELLIANI, Fabienne, *Op.cit.*, p. 100.

²⁴¹ Cf. DUBOIS, Jean, *Op.cit.*, p. 43.

²⁴² ANTOINE, Fabrice, *Op.cit.*, p. 47.

²⁴³ SOURDOT, Marc, "La dynamique du français des jeunes : sept ans de mouvement à travers deux enquêtes (1987-1994)" in *Langue française, Les mots des jeunes, Observations et hypothèses*, n : 114, juin 1997, Paris, Larousse, Bordas, p. 76.

²⁴⁴ VERDELHAN-BOURGADE, Michèle, "Parlez-vous branché ?" in *Europe*, n : 738, volume 68, 1990, p. 40.

Et aussi par Grézi : "**Pourquoi tu me regardes comme ça ? Je t'ai réveillé ? Ça va mieux, mon pote ?**" (B. p. 44)

"**C'est mon pote de cellule qui écrit ce que je lui dicte avec le moins de verlan possible pour que tu puisses comprendre le sens profond de toutes mes phrases**" (B. p. 126)

"**Heureusement, il y avait la promenade où j'y ai vu pas mal de potes de la cité qui ont été surpris de me voir**" (B. p. 136)

Le "pote" est essentiellement l'ami, le camarade. C'est une apocope de poteau. Mais grâce au slogan «*touche pas à mon pote* » brandi lors de la Marche des Beurs,

*"les antiracistes de 1985 vont donner véritablement à ce mot, pourtant solidement ancré dans la langue populaire, une signification parallèle différente. A partir de là en effet et pratiquement jusqu'à nos jours [. . .] le pote sera aussi, sans pour autant perdre son sens premier, le beur ou le jeune immigré potentiellement victime du racisme beau"*²⁴⁵.

La «*came* » est une autre apocope polysémique. Tantôt elle est l'abréviation de caméra, comme dans la citation suivante. "**L'énumération des options de la came ne m'ont pas convaincu, ses batteries étaient à plat, dommage, j'aurais aimé filmer une partie de foot [. . .]**" (B. p. 22)

Tantôt, elle est un abrègement péjoratif de camelote, c'est-à-dire drogue, cocaïne.

"**Ce n'est plus le cas de mon petit frère Hamel qui a fait le pas vers des vacances trop coûteuses. . .la came**" (B. p. 34)

"**L'avantage du quartier c'est qu'ici les prix sont toujours au rabais, à l'exception bien sûr de la came et du shit, leurs grammes sont comme l'essence et le tabac, au tarif national [. . .]**" (B. p. 22)

"**Avant ma mère faisait ma chambre pour ne pas dire qu'elle la défaisait, façon perquisition américaine, à la recherche de la came d'Hamel**" (pp. 52-53)

Le «*bide* » est l'apocope de bidon au sens de ventre. D'où son emploi par l'entraîneur de boxe : "**Toujours face à un droitier, tourner sur ta gauche et ne pas oublier qu'il a un bide pour saper ses forces, c'est aussi là qu'il faut taper**" (B. p. 97),

par le père "**Ne jamais monter sur le ring avec une envie de pisser ou de chier, un bon coup au bide pourrait te forcer la main à abandonner et je n'ai jamais abandonné**" (B. p. 95),

et par Yaz "**Je suis transporté dans ses bras, qui me larguent à l'horizontale sur mon bide creux**" (B. p. 87).

²⁴⁵ MERLE, Pierre, *Le prêt-à-parler*, p. 26.

Au lieu de dire sommeil, Yaz opte pour la forme tronquée «somme ». "***Si lui il pionce, moi aussi je vais me taper un somme***" (B. p. 64).

Le fait de dire «flingue », pour l'arme à feu, au lieu de flingot s'inscrit également dans le cadre de l'apocope.

"[. . .] bien armé tu possèdes le respect, cela t'apporte la cote avec les meufs, t'as comme deux zobs quand le flingue se cale à ton froc [. . .] les caïds te le répètent, il est logique de bander sur pétard avant de chercher à te faire des bombes de meufs" (B. p. 26)

La citation comporte également le terme «bombes » qui constitue une apocope de bombance et signifie fête ou orgie.

Le blason qui signifie le nom, le prénom ou le surnom se réduit à «blase ». "***Tu marques ton nom en zonzon, il te faut savoir qu'il te faudra toujours revenir le faire disparaître, comme j'ai pas envie de revenir après ma peine, c'est cash que j'ai désintégré mon blase***" (B. p. 142)

Les compétitions sont désignées tout court par «compète ». "***Domage, la tour 123 est plantée juste en face, elle me cache le terrain de foot sur lequel régulièrement 80 et 125 de compètes tracent des pointes***" (B. p. 30). Dans la citation «foot » est une apocope de football.

L'aluminium est réduit à «alu ». "***Il (le VTT) était sublime, cadre alu, jantes à bâtons, équipé shimano, la marque prestige du freinage et une fourche à suspension avant***" (B. p. 14)

Le fait de dire «baby » est un abrègement de baby-foot qui est un football de table comportant des figurines que l'on actionne à l'aide de tiges mobiles.

"[. . .] le local des jeunes occupait les récréations de nos vies, entre un engagement au baby, peut-être un coup de bluff au poker et une négociation des trois bandes au billard" (B. p. 83)

"C'est domage, je me débrouillais pas trop mal au baby, en plus les parties étaient gratuites" (B. p. 10)

La condamnation à vie devient pour Grézi une condamnation «à perpète » au lieu de «à perpétuité ». "***J'ai même pas entendu les détonations, vite compris, j'étais bon pour la prison à perpète si je restais cloué au sol [. . .]***" (B. p. 49)

"J'ai commencé à lire et à écrire grâce à un papa du grand quartier qui est en zonzon pour perpète à cause du meurtre de la femme et de l'amant" (B. p. 148)

Signalons également «en douce » apocope de «en douceur », c'est-à-dire en cachette, en confidence. **"Je l'ai suivi en douce et j'ai vu où était son bahut"** (B. p. 47)

Les adjectifs sont également soumis à l'apocope. "Sympathique" se mue, à titre d'exemple, en «sympa ». **"Grézi m'incendie de mots pas trop sympa, à vous ou à toi d'imaginer"** (B. p. 31)

"Cette semaine j'ai fait du théâtre, c'était sympa d'être dans la peau d'un autre, l'espace d'un court instant" (B. p. 151)

"Kurtis lui va à la messe tous les dimanches matin, pourtant il n'a pas la foi mais le Père est sympa, il nous parle pas de religion mais de Dieu" (B. pp. 151-152)

"Je veux changer de cellule, les mecs sont pas sympa avec moi" (B. p. 136)

Notons, outre ces apocopes, celles qui se terminent par la voyelle [o] et qui sont plus nombreuses.

Le professionnel, celui qui exerce son métier avec une très grande compétence est un «pro ». **"Je ne tricherai pas, on est pas des pros dans ce genre de taf, et alors!"** (B. p. 17)

"Ce fut son premier et dernier combat de boxe pro, d'après ses dires" (B. p. 101)

Le toxicomane devient le «toxico ». **"Je ne suis pas un toxico mais mes poings aussi peuvent traverser les feuilles cristallisées"** (B. p. 123)

"La phobie intégriste du Daron, c'était d'être contaminé par le monstre Hamel qui pour lui était forcément sidéen puisque toxico" (B. p. 36)

Les informations sont simplement désignées par «infos ». Ce terme est aujourd'hui très répandu et tend à sortir de l'argot journalistique pour devenir familier. **"D'après Grézi, aux infos c'est notre aventure qui fait l'ouverture"** (B. p. 69)

"C'est mon cadeau d'anniversaire, Yaz, qu'il me salive avec son accent moins ridicule que celui des gignols de l'info et leur racaille de marionnettes" (B. p. 106)

Les abdominaux deviennent les «abdos ».

"Il a, comme le veut le règlement, vérifié si mes doigts, mes dents, mes yeux et mes abdos sont opérationnels, c'est positif" (B. p. 91)

"Ben l'a constaté, le mangeur de Chili était très affûté, ses abdos formaient une tablette de chocolat, ses biceps faisaient le double des miens" (B. p. 90)

Le «suppo », quant à lui, est la forme abrégée de suppositoire. **"[. . .] tout de suite tu deviens réaliste et tu te dis que toi, ta peine, c'est du gâteau, qui va passer comme un suppo à la poste"** (B. p. 156)

La paranoïa qui est une attitude agressive et un délire de persécution devient «parano ». **"Mais il ne faut pas non plus que je me fasse une parano [. . .]"** (B. pp. 55)

Quand on compose sur-le-champ, sans préparation, on fait des «impros » plutôt que des improvisations. **"Ils se sont mis à chanter et à faire des impros au rythme de leurs battements de mains [. . .]"** (B. p. 19)

Notons également le microphone qui devient «micro». **"Un animateur en costard-cravate, aux accents du Sud, faisait gagner des lots. Son micro répandait des questions sur la grande surface"** (B. p. 16)

L'apocope s'applique également à des termes empruntés à l'anglais comme Mac Donald's. **"Il acheta les babioles et avec la tune, Grézi m'invita au Mac Do"** (B. p. 16)

Dans les cas déjà cités, la voyelle [o] fait partie de la syllabe après laquelle a eu lieu la troncation. En revanche, dans d'autres termes ce son vient s'ajouter à la syllabe tronquée comme c'est le cas de «facho ». Le «facho » n'est en effet que l'abrègement de fasciste, c'est-à-dire réactionnaire. Cette apocope a paru vers 1968.

"Napoléon n'est pas un facho comme les autres" (B. p. 62), **"[. . .] à cause d'un poivrot, facho comme un rat [. . .]"** (B. p. 61), et encore **"[. . .] de toute façon, c'est bien connu, les fachos bandent mou"** (B. p. 75)

Evoquant sa soeur Sonia, Yaz dit : **"Elle n'a pas été réglo. Elle a passé au bûcher toutes les muses de ma collection de Play Boy"** (B. p. 123)

Le «réglo » est un individu loyal. Il se dit aussi d'une chose conforme au règlement, à la norme. C'est l'apocope de réglementaire.

Le «dico» tend de plus en plus à supplanter dictionnaire. "*Con je suis. Le dico que je tiens vient d'être projeté à trois cents à l'heure contre le miroir qui me fixe c'est sept ans de malheur assuré*" (B. p. 56)

"*[. . .] Le niveau des mots que j'utilise n'est pas assez chic, avec les mots complexes du dico, j'aurai l'air d'être un intello pour les gens qui me liront [. . .]*" (B. p. 54)

La citation comporte également l'apocope d'intellectuel, «intello», paru vers la fin des années soixante-dix.

"L'utilisation des finales en -o et -os, héritées probablement de l'argot et qui servent à former bon nombre d'abréviations d'ado à toxico en passant par latino (latino-américain) afro, crado ou redhibos : ces finales en -o ou en -os servent d'ailleurs souvent à marquer davantage l'appartenance à un groupe langagier que le raccourcissement : ainsi pour musicos ou ramollo »²⁴⁶

Passons maintenant à l'apocope qui se termine par une consonne. "*Y en a qui n'aiment pas qu'on leur dise tu, comme les flics ou les profs à l'école [. . .]*" (B. p. 32). «Prof» est l'abrévement de professeur.

Le survêtement devient «survêt» notamment chez Grézi qui relate son vécu en prison.

"*[. . .] ceux qui n'ont pas d'argent, on leur offre un survêt de la prison, sans rayures, avec une paire de chaussettes en plastique [. . .]*" (B. p. 138)

"*[. . .] ils m'ont fait retirer ma bagouze en ro, mes lacets et mon cordon de survêt, soi-disant c'était pour me dissuader de me pendre*" (B. p. 128)

Le père boxeur de Yaz l'utilise également : "*Je m'introduis dans un survêt coton et un pull en laine*" (B. p. 96).

Le matin est abrégé en «mat». "*Il doit être dans les coups de dix heures du mat car le facteur fait sa tournée des tours*" (B. p. 117)

Le maximum est réduit à «max». "*[. . .] la prison est une expérience de bonhomme à condition de ne pas y mettre deux fois les pieds, m'a dit l'un des papas qui, lui a pris le max*" (B. p. 155). Le «max» réfère à la peine draconienne que va purger ce détenu.

«Bénéf» et «biz» sont les raccourcissements de bénéfice et business. "*Le biz, c'est son nerf de guerre. Gigolo, mon brother ? Peut-être. Il fut un temps où il était dealer, mais il s'est rangé, dealer c'est du bénéf sur terre, ça se paye toujours en enfer*" (B. p. 12)

²⁴⁶ VERDELHAN-BOURGADE, Michèle, "Parlez-vous branché ?", p.40.

«L'indic » désigne l'indicateur de police. "***J'étais devenu un indic, et aujourd'hui encore cette sale réputation me gratte à la peau***" (B. p. 15)

Le terme "appartement" étant long est réduit à «appart ». "***[. . .] ils ne me laissent même pas entrer dans leur cellule pour ne pas dire dans leur appart***" (B. p. 134).

Le film documentaire est tronqué en «doc». "***La caméra, belle aubaine, est réquisitionnée. Grézi m'a peut-être convaincu de faire un doc***" (B. pp21-22)

Si dans tous les exemples cités, le début du terme est conservé avec l'apocope, dans l'aphérèse, ce sont les premiers phonèmes de l'unité lexicale qui sont au contraire supprimés. Ce faisant, «*elle opacifie son sens et rend plus difficile le décodage de l'énoncé*»²⁴⁷

Dans notre corpus, ce procédé n'est pas aussi répandu que l'apocope, les termes créés par aphérèse sont peu. Citons à titre d'exemple, «guez ». "***Depuis ce malaise, je n'ai jamais plus ingurgité un guez-frites, dire qu'auparavant je pensais avoir un estomac en cuir***"(B. p. 74). «Guez » n'est que l'aphérèse de merguez.

Le «bicot » s'inscrit de même dans le cadre de ce procédé. "***[. . .] et aussi à cause d'un poivrot, facho comme un rat qui possède chez lui une véritable armurerie pour se protéger du bicot et du négro***" (B. p. 61)

Le «bicot » est une désignation raciste de l'Arabe, c'est un abrègement de arabicot, terme argotique signifiant Arabe. L'emploi de ce terme dans un contexte raciste est généralement influencé par le sens de (bique) et (bicot) c'est-à-dire chèvre et chevreau.

Grézi a eu recours à l'aphérèse en disant "***Y a pas de blème sinon j'te laisse mirdor***" (B. p. 113). «Blème » est la forme tronquée de problème.

En prison, il utilise à plusieurs reprises le terme «mitard ».

"***[. . .] si je refusais de me plier à ce passage obligatoire, je risquais d'aller au mitard. Le mitard ici, c'est considéré comme étant le trou du cul de la zonzon***" (B. p. 133)

"***Celui-ci aura le privilège de passer sept jours au mitard, motif meneur de la promenade. Au mitard, il sera limité à une promenade par jour et il y tournera en triangle [. . .]***" (B. p. 139)

Le «mitard » est la cellule, le cachot disciplinaire, c'est une aphérèse de cachemitte, jeu de main chaude pris par calembour comme synonyme de cachot.

²⁴⁷ SOURDOT, Marc, "L'argotologie : entre forme et fonction" in *La Linguistique, Argots et Argotologie*, vol 38/ 2002-1, Paris, PUF, p. 37.

L'aphérèse peut s'accompagner d'un autre procédé, à savoir le redoublement hypocoristique. Ce phénomène est évident dans «zonzon». "***Mais il ne faut pas prendre ses rêves pour des réalités, je suis en zonzon. J'espère que toi tu en profites, sinon t'es vraiment un gros naze***" (B. p. 150)

"Franchi toutes les murailles de la forteresse, le fourgon s'arrêta au coeur de la zonzon" (B. p. 130)

"Ça va faire deux mois que j'apprends à vivre dans cette zonzon" (B. p. 126)

La «zonzon» est la prison. Le terme est forgé par troncation de la première syllabe ensuite par redoublement de la seconde. Ce terme étant polysémique peut également signifier un système permettant l'écoute téléphonique par redoublement de la dernière syllabe de (liaison).

Cette même règle est appliquée à «gogo». "***C'est toutes ces aventures que je vais raconter, pour me faire des tunes à gogo, pour que ça change***" (B. p. 18). Le «gogo» est l'individu crédule et naïf. La formation du terme peut accepter deux interprétations. Soit il est dérivé de la suppression de la première syllabe de nigaud et du redoublement de la seconde. Soit il est formé du redoublement de la première syllabe de gobeur et de la suppression de la seconde.

Le redoublement peut paraître indissociable de l'aphérèse comme par exemple le terme «zizi» désignant le pénis et qui est d'origine enfantine. "***Maman me confirmait que le meilleur recours pour moi et mon zizi serait celui du soin traditionnel***" (B. p. 108)

Finalement, il nous paraît important de souligner que l'aphérèse et l'apocope touchent la locution prépositive (à cause de) qui devient "cause". Cette troncation a entraîné un changement de sa structure grammaticale. Au lieu d'être suivie d'un substantif, elle est employée comme (parce que), c'est-à-dire qu'elle introduit une proposition. "***Mes parents ne l'aimaient pas cause sa mère était une ancienne prostituée qui depuis s'était recyclée dans le minitel rose***" (B. p. 66)

Le second procédé d'abréviation est la siglaison: les sigles sont essentiellement formés de lettres initiales et leur usage augmente à grande vitesse.

"Aujourd'hui le besoin de disposer de dénominations courtes et le goût pour les lexèmes ont conduit à généraliser la création d'acronymes, de sigles prononcés de façon exclusivement syllabaire [. . .]"²⁴⁸

²⁴⁸ GAUDIN, François et GUESPIN, Louis, *Op.cit.*, p. 293.

Si les sigles ne sont pas assez récents puisque sous Louis XIV, on utilisait RCAR pour désigner la religion catholique apostolique romaine et RPR pour la religion prétendument réformée, de nos jours le recours abusif aux sigles s'avère inéluctable.

"La pratique abrégative symbolise le siècle de l'urgence, de la complication extrême, de l'éphémère, de la complexité croissante, le besoin de parler vite en termes abstraits, en mots nouveaux. Faute de glossaire dans sa poche, et à ce jour, leur signification peut vous échapper"²⁴⁹

Les sigles parsemés dans *Boumkoeur* varient entre des sigles assez connus, répertoriés même dans les dictionnaires et des sigles à fonctions ludique ou identitaire relevant de l'argot.

Pour le premier type de sigles, nous pouvons distinguer ceux qui sont basés sur des anglicismes et ceux qui sont axés sur le français. S'inscrit dans le premier groupe la NASA. "***Leurs casques sont trop bizarres, on croirait des prototypes de la NASA, gros et blanc fluorescent***" (B. p. 23)

Il s'agit de l'abréviation de National Aeronautics and Space Administration. C'est un organisme américain fondé en 1958 et chargé de diriger et de coordonner les recherches aéronautiques et spatiales civiles aux Etats-Unis.

De même, nous pouvons citer SOS. "***Ce jeune homme, donc, eut la malchance de répondre présent au SOS que lui lança un Gremlin du quartier se nommant Grézi, alias le caméléon***" (B. p. 115)

Le SOS est un signal de détresse émis par radiotélégraphie par les navires ou les avions en danger. C'est l'abréviation de Save Our Souls. Ce sigle est adopté par les associations d'aide sociale: "***[. . .] j'aime pas SOS Racisme, ils viennent dans nos quartiers uniquement quand c'est primetime sur le dos de nos cadavres qui font de l'audimat***" (B. p. 79)

Le K-O qui signifie (knock-out) et qui s'emploie pour décrire une personne épuisée par un effort ou assommée par un choc violent, est répété à plusieurs reprises. "***[. . .] et je ne sais pas pourquoi je me sens chuter comme si sur un ring je m'étais ramassé une féroce droite qui me met K-O***" (B. pp. 114-115)

"Le projectile lui a foutu un K-O, il ne sentit pas le coup [. . .]" (B. p. 101)

"Mais ne jamais penser que l'on peut gagner par K-O, ça déstabilise" (B. p. 97)

²⁴⁹ GILDER, Alfred, *Op.cit.*, p. 46.

Si l'on renverse le K-O, on obtiendra OK, sigle renommé et très usité. "**OK, si tu penses ne pas avoir besoin de dormir, sache que je respecte ton choix. As-tu soif ?**" (B. p. 114)

"Il réclame un sourire et c'est OK ils ont tous deux leur protège-dents, le combat peut commencer" (B. pp. 94-95)

"J'ai toute ma vie pour m'en souvenir, mais s'il te plaît laisse-moi oublier trois ou quatre jours, OK !" (B. p. 61)

OK est l'abréviation de (oll Korrekt), orthographe fautive de (all correct), c'est-à-dire d'accord, entendu.

Le WC signifie la toilette, c'est une abréviation de Water-Closet, prononcée initialement WC [dubløvese] mais qui peut être énoncée VC tout court [vese]. "**J'ai le ventre vide et une envie de me vider au double VC**" (B. p. 28)

Pour défavorisés qu'ils soient, les jeunes du quartier s'attachent à leur "look" ou apparence extérieure, ils tentent même d'acheter des articles importés. "**Trop dans ma précipitation, j'ai encore oublié mon bonnet LA, mais mon pyjama sous mon fut compense.**" (B. p. 32). LA réfère à Los Angeles.

Notons finalement 3D, abréviation de "three dimension". "**Le joint, c'est les vacances en 3D, la grande évasion vers des voyages loin de soi**" (B. p. 34).

Passons maintenant aux sigles qui s'appuient sur le français. Du fait que les événements se déroulent dans une banlieue, la HLM a été signalée. "**Gipsy est un mystère pour chacun d'entre nous, les HLM n'étaient pas encore construites qu'il vivait ici**" (B. p. 39)

La HLM est l'habitation à loyer modéré, immeubles construits sous l'impulsion des pouvoirs publics et dont les logements sont destinés aux familles à revenus modestes.

Etant donné que les émeutes sont de coutume dans ces zones sensibles, il est habituel de voir les membres de la CRS. "**Ils auraient fait appel à mes services à Saint-Bernard, c'est pas à la hache que les CRS auraient tranché la porte de l'église, mais avec un bazooka**" (B. p. 57)

La CRS est la Compagnie Républicaine de Sécurité. C'est une force mobile de police créée en France en 1945 et chargée de maintenir l'ordre. Il est à noter que ce sigle est employé, par ironie, par les gamins de la cité pour référer à Car Rempli de Singes, néanmoins il figure dans notre corpus dans son sens initial.

De son côté, le GIGN est un groupe d'intervention de la gendarmerie nationale. "[. . .] **je me faisais embarquer par les inspecteurs qui étaient sans renfort de GIGN sans quoi j'aurais été troué**" (B. p. 127)

Ce sont les Renseignements généraux (RG) qui ont permis de dévoiler l'affaire de la prise d'otage de Yaz. "**Tu sais, tu as eu beaucoup de chance que les RG aient mis ton téléphone sur écoute pour essayer de serrer ton grand frère [. . .]**" (B. p. 126)

Dans les cités, le chômage est si fort que les jeunes ne peuvent pas s'en sortir.

"Même l'ANPE n'a rien pu pour moi, avec ces stages à deux demi-centimes qui ne servent à rien, à part faire croire aux parents qu'ils vont trouver un emploi à leur fiston comme futur smicard"(B. p. 10)

L'ANPE est l'Agence nationale pour l'emploi, alors que "smicard" est un terme forgé à partir de SMIC, qui est le salaire minimum interprofessionnel de croissance.

Faisant preuve d'une créativité fertile, les "ados" des banlieues ont donné à ANPE un autre sens. Pour eux, c'est le sigle de Arabe nourri par l'Etat. Mais, comme c'est le cas de CRS, le sigle de l'ANPE est utilisé dans le roman au sens premier.

Dans ce contexte, il ne faut pas perdre de vue le RMI ou le Revenu minimum d'insertion qui est une allocation accordée aux pauvres et aux chômeurs. "**Et enfin j'aime bien les grands frères du quartier qui préfèrent toucher leur RMI plutôt qu'enfiler des rangers pour surveiller des magasins [. . .]**" (B. p. 79)

Pour les gamins de la banlieue, le VTT est un bien qu'ils ne peuvent pas s'octroyer ou se permettre d'avoir, à moins qu'ils ne le volent comme a fait Yaz. "**A toute allure, j'enfourchais le VTT aux vitesses carrément bien huilées**" (B. p. 14). Le VTT est l'abrègement du vélo tout terrain.

Dans les cités, rares sont les jeunes qui parviennent à faire des études universitaires. La majorité d'eux ont le CAP. Le CAP n'est que le certificat d'aptitude professionnelle, diplôme décerné à la fin des études de l'enseignement technique court.

"Je suis entré aussi vite que je suis sorti. J'ai ramené le fusil chez un pote qui passe un CAP de métallier, il m'a scié le canon et comme il avait un pote en CAP de menuisier, il m'a aussi raccourci la crosse" (B. p. 47)

Dans ces quartiers chauds, les jeunes ont tendance à entendre le Rap qui constitue un moyen de se défouler, d'extérioriser les peines. "**Pour faire passer son temps dans ses oreilles au rythme de ses cassettes de RAP « for me pour speak in english », je vais prendre le dictionnaire de Sonia [. . .]**" (B. p. 54)

Le rap est un style de musique, paru dans les ghettos noirs américains dans les années soixante-dix, fondé sur la récitation chantée de textes souvent révoltés et radicaux, scandés sur un rythme répétitif et sur une trame musicale composite.

Et si certains jeunes trouvent dans la musique un moyen pour s'échapper de la vie amère, d'autres se jettent dans l'extrémisme. D'où l'apparition des sigles FIS et GIA. **"Qui fait régulièrement ses prières dans les mosquées clandestines où règnent les membres du FIS et du GIA ?"** (B. p. 21)

Le FIS est le Front islamique du salut, parti politique algérien fondé en 1989. Principal parti politique, il est dissous en 1992 après l'annulation des élections législatives dont il avait remporté le premier tour en décembre 1991. Pour sa part, le GIA est le groupe islamique armé.

Le SVP est l'abréviation de s'il vous plaît. **"J'espère qu'il n'a pas eu la malchance de trouver la tige du voeu de sa cigarette magique à l'intérieur de la cave du sorcier marabout du 21e étage porte gauche entrez sans frapper SVP"** (B. p. 106)

"Je pense qu'il va devenir nécessaire que j'aille rendre visite au docteur sorcier marabout du 21e étage porte gauche entrez sans frapper SVP" (B. p. 124)

L'UV réfère au rayon ultraviolet. **"Le Daron en peignoir grimpe sur la table de notre cuisine, ses mollets sont ceux d'un coq bronzé sous UV"** (B. p. 99)

L'EDF se trouve employé pour référer à l'Electricité de France, établissement public français à caractère industriel et commercial. Créé en 1946, il est chargé de surveiller la production et le transport de l'énergie électrique en France.

"Un, deux, trois pas, me voici à tâter et appuyer sur le bouton, la lumière ne vient pas, à croire qu'elle est coincée dans un embouteillage à l'intérieur des fils EDF" (B. p. 40)

Dans la description de son père boxeur, Yaz a eu recours au sigle SDI en référence au punching-ball, le sac que le sportif est censé frapper. **"Lui, était convaincu, le Daron ne serait jamais boxeur car il avait peur des coups, et n'avait aucun punch lorsqu'il frappait le vieux sac SDI rapporté du Mexique"** (B. p. 89). La SDI est la stratégie de défense initiative.

Parmi les sigles les plus connus, TV qui signifie télévision. **"[. . .] un cameraman de la TV est venu demander aux jeunes qui tiennent les murs s'il pouvait leur poser des questions"** (B. p. 21)

"Le cameraman de la TV devait avoir une colonne vertébrale blindée d'hernies discales" (B. p. 22)

"Dans notre structure, Grézi a tenu à imposer une mini-TV qu'un grand du quartier lui a vendue pour pas un rond. D'ailleurs, tout notre matos est TDC, c'est-à-dire tombé du camion par accident" (B. p. 18)

Dans la dernière citation, nous pouvons distinguer les deux types de sigle : la TV fait partie des sigles répertoriés dans les dictionnaires, alors que TDC relève de l'argot, ce qui explique la raison pour laquelle Djaïdani a tenu à l'expliquer. Il signifie tout simplement volé et c'est par ironie que l'auteur a ajouté «par accident ».

L'OD fait également partie des sigles relevant de l'argot, c'est l'abréviation de «overdose ». **"La soirée sera sans suspense, on verra des jeunes basanés bien frisés, faire soit des braquages soit s'enfoncer des piquouzes dans les veines jusqu'à l'OD"** (B. p. 24)

"Rien à faire, Hamel se déchirait, se croyant à l'abri d'une OD" (B. p. 35)

Les sigles argotiques sont assez opaques et à même de dérouter l'auditeur et de brouiller les pistes chez les lecteurs. C'est le cas de OM.

"Dans une cave de très modeste superficie on découvre un lit de qualité relativement bonne, les quatre murs gris, secs d'humidité sont habillés de quelques posters de l'OM et de sexe, sur l'un d'eux sont pendus une horloge figée dans le temps et un éclat de miroir ne reflétant plus les âmes" (B. p. 46)

A force de chercher dans le dictionnaire, nous ne trouvons pour OM que soit Ondes moyennes soit Ordre des minimes, alors que Yaz désigne tout simplement l'Olympique de Marseille.

C'est le cas également de FC. **"Ma paire de chaussettes aux couleurs du FC Nantes laissent apparaître mes deux orteils [. . .]"** (B. p. 82). Le FC signalé dans les dictionnaires est «fils de la charité », alors que le protagoniste désigne le Football Club de Nantes.

Le RAS est aussi un sigle polysémique. **"Clic, clic, clic, clic, clic fait le chant des barreaux frappés par une barre de métal. C'est OK, RAS qu'il doit penser quand les barreaux résonnent les syllabes de la prison"** (B. p. 153)

Ici il s'agit de l'abréviation de "Rien à signaler", alors que certains peuvent penser de prime abord au Réseau d'aides spécialisées.

Le DAS est également un sigle assez hermétique puisque c'est la DAS, Direction de l'Action Sociale, et non pas le DAS que nous entendons. C'est le contexte qui nous aide à déduire qu'il s'agit du verlan du sida, puisque le HIV, the human immunodeficiency virus, causeur de la maladie, est signalé.

***"Une vraie grand-mère, ce mec généraliste de la médecine qui avait été très piquant le jour de ma prise de sang HIV aux analyses top secret. Ecoute ce qu'a écrit Kurtis à ce sujet :
[. . .] protège toi et le DAS n'aura pas l'audace de te présenter son HIV pour t'achever, si t'as pigé protège-toi, protégez-vous car aujourd'hui on meurt aussi d'amour" (B. p. 156)***

Finalement, un sigle plein de charge injurieuse mérite d'être commenté, c'est celui de NTM.

"Alors c'est en pivert que s'est transmuté mon pied droit qui martèle la doors d'un rythme endiablé, comme quoi le foot, même si je n'étais que remplaçant, ça peut servir pour se faire entendre, lorsque le collègue s'est sodomisé les orifices avec des écouteurs qui éjaculent des lyrics explicites dans ses oreilles dépendantes du Suprême NTM"(B. p. 58)

Il s'agit de l'abrégement de la formule «nique ta mère » basée sur l'élision du pronom personnel sujet (je). Le verbe niquer que nous avons déjà vu dans la partie concernant l'argot signifie ici posséder sexuellement et paraît dérivé de l'arabe maghrébin "vi nik" en sens de (il coïte). L'expression «nique ta mère » est très usitée dans la culture de la rue et rythme la plupart des discours.

*"Vers 1995-1996, on s'est, paraît-il, bien amusé, dans les cours d'école, avec ces insultettes en kit. Là encore, il s'agit d'importation directe en provenance des Etats-Unis où le phénomène de l'insulte ritualisée canalisée contre un parent est bien connu"*²⁵⁰

Ce sont "des vanes référencées qui visent indirectement, c'est-à-dire par parents interposés, les personnes insultées"²⁵¹. Pour les collégiens et les lycéens, c'est un exercice rigolard où ils vannent la mère d'autrui. Cette vanne procure aux interlocuteurs un plaisir du fait que le dialogue se transforme en un affrontement verbal public.

Un coup de pouce a été donné à cette formule injurieuse par la musique rap dont les textes sont puisés dans cette agression verbale. Un groupe musical a même été baptisé Suprême NTM et l'animateur de télévision Arthur a publié un livre intitulé Ta mère²⁵² qui

*"constitue aujourd'hui un nouveau fonds inépuisable dans lequel les adolescents puisent abondamment. La circulation des vanes sort du contexte culturel local pour devenir un phénomène de dimension nationale"*²⁵³

Ceci dit, siglaison et troncation se croisent dans les discours des jeunes en général et de ceux des cités en particulier. Désir d'économie certes mais aussi les motifs ludiques et certainement identitaires sont présents.

²⁵⁰ MERLE, Pierre, *Le prêt à parler*, p. 151.

²⁵¹ LEPOUTRE, David, *Coeur de banlieue, codes, rites et langages*, p. 174.

²⁵² Cf, Arthur, *Ta mère*, Michel Lafon, Paris, 1995.

²⁵³ LEPOUTRE, David, *Coeur de banlieue, codes, rites et langages*, p. 202.

La troncation que ce soit par aphérèse ou par apocope constitue un procédé très productif en FCC. L'apocope et l'aphérèse constituent des figures de diction qui changent le nombre de syllabes des termes, rendant les trisyllabes et les dissyllabes des monosyllabes. Mais c'est une arme à double tranchant, si une certaine familiarité en découle puisque le langage est senti plus "sympa" et plus vif, les lexèmes tronqués risquent parfois de ne pas être compris. C'est le cas également des sigles. Ceux-ci sont d'un usage si répandu qu'ils n'épargnent ni les termes soutenus ni les termes argotiques et qu'ils se sont mués en des racines permettant la création des néologismes dérivationnels.

Mais l'abréviation traitée dans ce chapitre est contrebalancée par l'allongement via préfixe et suffixe que nous allons étudier dans le chapitre suivant.

Troisième Chapitre
La dérivation et la composition

"Le système lexical possède une grammaire qui permet la production d'unités prévisibles et motivées: c'est la logique de la dérivation. Pour le français, on entend par dérivation la production de mots construits par suffixation et par préfixation"²⁵⁴

Procédé de formation lexicale, la dérivation a permis la création de nouveaux mots et a contribué au renouvellement du vocabulaire. C'est une opération qui consiste à adjoindre un affixe à un mot donné qu'on appelle base ou radical. En français, les affixes sont soit des préfixes, unités le plus souvent non autonomes placées avant le mot, soit des suffixes, éléments non autonomes placés à la fin d'un mot donné.

Il existe cependant une autre différence importante entre préfixe et suffixe. Le premier conserve la plupart du temps la classe grammaticale du radical, alors que le second la modifie généralement. Pour les préfixes, défaire est un verbe de faire, survêtement un nom comme vêtement, déséquilibré un adjectif comme équilibré. En revanche, si raser est un verbe, rasoir est un nom.²⁵⁵

D'autre part,

"le suffixe est toujours collé au mot de base, alors que certains préfixes peuvent posséder un reste d'autonomie, qui se manifeste par exemple par un trait d'union ou une apostrophe: le suréquipement- le sous-équipement/ entr'ouvrir ou entrouvrir. En particulier, les préfixes qui viennent de prépositions ne sont pas toujours collés (entre, sous, contre)"²⁵⁶.

A commencer par les préfixes les plus usités en FCC, nous avons remarqué la récurrence des préfixes d'intensité, notamment "super", "hyper", "ultra" et "extra".

«Super» indique un très haut degré d'excellence. "***Cette nuit là, j'avais été transmuté en une sorte de super-héros qui sauvait à la pelle. Etre un super-homme c'est cool [. . .]***"(B. p. 28)

Ce préfixe s'est généralisé: il est devenu au cours des deux dernières décennies du millénaire passé un adjectif autonome très en vogue dans le parler jeune.

Selon Henri BOYER, ce préfixe superlatif figure dans 100% des discours des jeunes à Montpellier, 93% à Lille et 95% à Paris.²⁵⁷

«Hyper» est l'homologue grec du "super" latin, c'est un préfixe employé comme équivalent de (extrêmement). "***Je ne sais pas comment la belle au bois dormant***

²⁵⁴ GAUDIN, François et GUESPIN, Louis, *Op.cit.*, p. 255.

²⁵⁵ *Ibid.*, p. 256.

²⁵⁶ L'article "La formation du vocabulaire (morphologie lexicale)" in <http://home.nordnet.fr/~bbouillon/Univ/Ling/Fichiers/morhpolex.htm>

²⁵⁷ Cf. BOYER, Henri, "Le français des jeunes vécu/vu par les étudiants, Enquêtes à Montpellier, Paris, Lille", p. 81.

faisait pour se retenir, j'avoue là-dessus elle a été hyper-forte: mille ans sans chier, c'est du boulot" (B. p. 72)

"Le projectile lui a foutu un K-O, il ne sentit pas le coup, c'est un énorme flash qui sembla traverser son corps, lui pompant toute son énergie hypervitaminée" (B. p. 101)

Ce préfixe est remis à l'honneur dans les années quatre-vingts dans le parler minet. Toujours selon Henri BOYER, il est employé dans 71% des discours des adolescents rencontrés à Montpellier, 44% à Lille et 56% à Paris.²⁵⁸

Ajoutons également «extra» qui désigne une appréciation extrêmement positive. *"Il (le walkman) a un son d'agonie, c'est l'extra-plat sony, fracturé au plus profond de ses options technologiques"* (B. p. 69).

Il paraît dans 66% des discours enregistrés à Montpellier, 60% à Lille et 50% à Paris.²⁵⁹

Par ailleurs, il peut être employé comme apocope de (extraordinaire) et est considéré dans ce cas comme adjectif.

Notons de même le préfixe «ultra» qui constitue un préfixe de renforcement. *"Elle voulait devenir avocate, son crâne c'était un stock de matière grise ultravitaminée"* (B. p. 67)

Or, si les préfixes préférés par les jeunes sont mélioratifs, les suffixes paraissent plutôt péjoratifs. Parmi les suffixes employés, (os) et (ard) semblent être les plus fréquents.

"PAF!!! A cet endroit précis, notre poids moyen a plié son Mexicanos" (B. p. 97)

"[. . .] enfin sa poupoune jouait au yoyo, avec une beute de blackos" (B. p. 86)

"D'ailleurs tout notre matos est TDC, c'est-à-dire tombé du camion, par accident" (B. p. 18)

Ce suffixe paraît donner un effet particulier de mode, de jeunesse et d'exotisme.

"[. . .] une finale espagnole perçue et empruntée (emprunt morphématique car la prononciation est bien française avec accentuation de la syllabe os) comme suffixe, on ne peut pas ne pas songer à la mode hispanique qui a déferlé sur la France précisément au milieu des années 80. L'Hexagone découvrait alors la nouvelle Espagne et une certaine presse française était séduite par la Movida, ce mouvement socioculturel multiforme, manifestation exubérante d'une nouvelle modernité espagnole, d'origine avant tout madrilène. Dans le même temps, l'imagerie traditionnelle (la fête andalouse et le flamenco, la mythologie tauromachique) était revisitée, en particulier par des productions médiatiques (publicité, émissions de télévision. . .)"²⁶⁰

Le FCC que Henri Boyer considère comme périphérique au sens géographique comme au sens social du terme fait un usage épidémique de ce suffixe, d'autant plus que cette terminaison *"offre [. . .] l'immense avantage de ne pas être ressentie a*

²⁵⁸ Cf. *Loc.cit.*

²⁵⁹ Cf. *Loc.cit.*

²⁶⁰ BOYER, Henri, "Le statut de la suffixation en os" in *Langue française, Les mots des jeunes, Observations et hypothèses*, n: 114, juin 1997, Paris, Larousse, Bordas, p. 39.

*priori, [. . .] comme spécialement vulgaire ou péjorative*²⁶¹. Ce suffixe a de surcroît une particularité expressive: l'ironie et la plaisanterie. Il redonne une jeunesse aux mots usés, ce qui le rend revitalisant.

Le suffixe (ard), quant à lui, est senti comme plus français, plus argotique et semble être plus productif. Il vient s'ajouter le plus souvent à des termes déjà argotiques comme "trouillard", "plumard", "smicard" et "connard" que nous avons étudiés dans les chapitres précédents²⁶².

Quant au "bobard", c'est une affirmation niaise, le plus souvent mensongère ou malveillante. Le terme est dérivé d'un radical onomatopéique (bob) qui évoque le mouvement de lèvres, d'où avec le suffixe péjoratif (ard), l'idée de fausseté.

"Il était une fois une bonne poire qui avait une capacité folle à avaler tous les bobards de son entourage: il s'appelait Yaz" (B. p. 115).

Le suffixe s'ajoute également à vice et moelle: "vicelard" signifie dépravé: **"A poil, sous le regard vicelard de certains matons qui chronométrèrent la durée, pas plus de deux minutes par corps"** (B. p. 131), alors que "mollard" veut dire crachat:

"Grézi est enrhumé et balance ses mollards dans la porcherie" (B. p. 20)

"Sans doute me prend-il pour un cascadeur, inutile de lui expliquer que j'ai glissé sur un de mes mollards peau de banane" (B. p. 104).

*"[. . .] il y a bien sûr des suffixes dépréciatifs, ard hérité de l'ancien français, s'est installé en français comme suffixe péjoratif de noms ou d'adjectifs, construits sur des noms (corne, salop, etc) ou de verbes (brailler, traîner, etc): d'où braillard, cornard, froussard, salopard, etc. on évitera de confondre ce suffixe à son homonyme qui permet de construire des noms locatifs (banlieusard, savoyard). Parallèlement à ard, dépréciatif souvent à construire des noms masculins, le français dispose de asse qui possède une valeur comparable pour les noms féminins"*²⁶³

Le suffixe (asse) paraît dans "pétasse" et "pouffiasse", tous deux désignant une femme vulgaire, une prostituée débutante ou occasionnelle, une femme négligée ou peu avenante²⁶⁴.

Le suffixe est de même évident dans «caillasse» désignant en français des cités une fille ou une femme quelconque, néanmoins Grézi l'emploie comme terme d'insulte.

"- Je ne pleure pas, j'ai une poussière dans l'oeil.

-Viens, je vais te la retirer, ta caillasse" (B. p. 38)

Autre terminaison argotique (ouze). **"Tu sais, lorsqu'ils m'ont foutu en garde à vue, ils m'ont fait retirer ma bagouze en ro, mes lacets et mon cordon de survêt [. . .]"** (B. p. 128)

"La soirée sera sans suspense, on verra des jeunes basanés, bien frisés, faire soit des braquages soit s'enfoncer des piquouzes dans les veines jusqu'à l'OD" (B. p. 24)

²⁶¹ MERLE, Pierre, *Le prêt à parler*, p. 29.

²⁶² Voir respectivement pp. 89, 66, 178, 76.

²⁶³ GAUDIN, François et GUESPIN, Louis, *Op.cit.*, p. 274.

²⁶⁴ Voir p. 87.

"Comme disait Ben, quand tu es sur le ring, rien ne doit être négligé, ta tenue à elle seule brillera plus fort qu'une partouse d'étoiles, tu t'offres en spectacle, c'est toi la star quel que soit ton niveau" (B. p. 94)

Ce suffixe est venu s'ajouter à (bague), (piqûres) et (parties) pour leur conférer une valeur nettement dépréciative.

Notons également les suffixes (ton) et (toche):

"Le jour 1, comme t'es stressé, le médecin te file des cachetons qui te calment" (B. p. 156)

"Les médecins n'ont pas pu faire grand-chose pour moi, leurs cachetons multicolores se gobaient dans les trombes d'eau que mes vulves libéraient le soir dans mon sommeil" (B. p. 108)

"Les deux bikers d'une trentaine d'années ont des visages sympatoches [. . .]" (B. pp. 22-23)

Les deux terminaisons ont revêtu les deux termes (cachets et sympathiques) d'une nuance d'humour mêlée de dédain.

Dans le contexte de la dérivation, nous avons estimé nécessaire de braquer la lumière sur le procédé de création lexicale connu sous le nom de néologisme. De par l'ethnologie du terme, *néo* signifie nouveau et *logos* mot. Un mot est donc perçu comme néologisme

*"tant qu'il est encore mal lexicalisé, soit qu'il apparaisse trop récent aux oreilles des locuteurs, ou bien qu'il soit d'usage limité. [. . .]. S'il se maintient dans le lexique (et n'est pas seulement un effet de mode), les locuteurs n'auront, au bout d'un temps variable, plus l'intuition de sa nouveauté. C'est quand le néologisme est acquis par un assez grand nombre de locuteurs qu'on peut dire qu'il est lexicalisé. Dans ce cas, il commence généralement à être admis par certains dictionnaires"*²⁶⁵

Le mot "néologisme" n'est point récent, il existait dès le XVII^{ème} siècle mais il affrontait plusieurs empêchements qui bridait son essor.

*"Au XVII^{ème} siècle de Vaugelas, de la création de l'Académie, les forces qui édictent des normes cherchent à figer la langue, à restreindre les capacités néologiques du français par des prescriptions. Le renouvellement est en effet intrusion du mouvement, menace pour l'usage dominant, celui de la cour. Le mot nouveau interdit le figement, la description d'un état de langue immuable et parfait: si le français est vraiment ce modèle de clarté que le monde doit alors nous envier, il ne saurait être subverti par des créations incontrôlées"*²⁶⁶

Au XVIII^{ème} siècle, le mot néologisme s'employait pour désigner une forme de préciosité, toutefois, "à l'aube du XIX^e, néologisme prend le sens d'emploi d'un mot nouveau ou d'un sens nouveau d'un mot mais ses conditions péjoratives demeurent"²⁶⁷

²⁶⁵ Un article de Wikipédia, l'encyclopédie libre in [http://fr.wikipedia.org/wiki/NÃ©ologisme](http://fr.wikipedia.org/wiki/N%C3%A9ologisme)

²⁶⁶ GAUDIN, François et GUESPIN, Louis, *Op.cit*, p. 236.

²⁶⁷ *Ibid.*, p. 235.

Il faudra attendre la deuxième moitié du XX^{ème} siècle pour voir se débrider les études concernant les néologismes.

*"Dans le domaine des études francophones, la néologie prend un aspect officiel alors que le pouvoir politique prend les premières mesures lui permettant de concrétiser sa volonté d'équiper la langue française en termes scientifiques et techniques, face à la domination de l'anglo-américain. C'est à partir des années 1980 que se met en place une activité assidue et concertée de néologie officielle au plan de la francophonie"*²⁶⁸

Au début de sa création, le néologisme constitue un fait du discours en ce sens qu'il est considéré comme une forme virtuelle possible, mais ensuite il se mue en un fait de langue après son acceptation, sa parfaite lexicalisation et son intégration à l'usage. La néologie se divise en deux types: la néologie formelle marquée par l'innovation à la fois sur les plans du signifiant et du signifié et la néologie sémantique qui n'est pas facilement perçue étant donné qu'elle touche le sens seulement.

*"En pratique, le repérage de néologismes s'opère par le recours à un corpus d'exclusion. On considère alors comme néologiques les unités qui ne sont pas recensées dans les ouvrages lexicographiques existants, dictionnaires, lexiques, recueils de mots nouveaux"*²⁶⁹

Dans son roman, Djaïdani a eu recours à certaines formes virtuelles qui ne sont pas encore attestées dans les dictionnaires. Elles sont la marque de sa personnalité, de sa création individuelle spontanée. Il s'agit de son idiolecte. Toutefois, la plupart de ces mots respectent le principe de formation de la langue française, ce qui laisse entendre que les chances de leur survie sont grandes. L'intérêt que nous avons porté à ces néologismes réside dans le fait qu'ils témoignent de la compétence des jeunes banlieusards à forger des mots nouveaux.

*"Des termes sonnante juste, nés d'un brin de logique, d'une pincée de poésie et de quelques notes d'humour comme si la langue française avait besoin de ce bol d'oxygène pour se libérer du poids de trop de conservatisme"*²⁷⁰

Les néologismes créés par Djaïdani regroupent des substantifs, des verbes, des adjectifs et des adverbes.

A commencer par les noms, nous avons relevé l'emploi de "zébrage". **"C'était une police 12%. Pour Sonia ç'a été direct l'hôpital, pour moi un zébrage sur tout le corps avec la ceinture de cuir de mon Daron"** (B. p. 53)

Le "zébrage" est dérivé du verbe (zébrer) qui signifie marquer des raies, des lignes sinueuses.

Pour désigner le sexe féminin et au lieu de dire zizi ou zigounette, Djaïdani a formé "zizounette". **"Dans un plumard brodé d'étoiles je me vois la doigtant avec Index et Majeur, deux spéléologues confirmés, agilement ils défricheront et dégivreront la source de sa zizounette"** (B. p. 54)

A partir du verbe mitonner signifiant préparer quelque chose peu à peu et avec soin, l'auteur a formé "mitonnage" pour référer aux histoires inventées par les jeunes de la

²⁶⁸ GAUDIN, François et GUESPIN, Louis, *Op.cit.*, p. 235.

²⁶⁹ *Ibid.*, p. 249.

²⁷⁰ CERTA, Pascale, *Op.cit.*, p. 73.

cité pour tromper Gipsy. *"Il n'était jamais à la page, croyant dur comme fer à ce genre de mitonnage"* (B. p. 85)

De même il a créé "pigeonnade" à partir du verbe pigeonner qui signifie tromper ou duper. *"[. . .] il fut tellement impressionné qu'il m'acheta mon grigri. Comme c'était un bouffon, j'acceptai la pigeonnade en échange d'un petit pactole"* (B. p. 113)

Parmi les substantifs djaïdaniens, nous avons remarqué l'usage de "zyeusement" (formé à partir de yeux) au sens de regard. *"Mais au deuxième zyeusement, je vois se décamoufler de la blancheur du tissu un objet plus féroce qu'un simple morceau de bois [. . .]"* (B. p. 42)

La focalisation est désignée par zoomage (créé à partir du zoom de la caméra). *"Un petit zoomage dans la fente de ma boîte aux lettres. Y a que dalle [. . .]"* (B. p. 31)

Concernant les verbes, il a forgé à partir de (K-O), (bunker), (ventouse) les formes verbales, "K-Otiser", "bunkériser" et "ventouser".

"[. . .] ce n'est ni l'âge ni la fin de son alcoolisme qui ont stoppé les violences abusives du Daron, mais mon brother Aziz qui l'a K-Otisé jusqu'aux burnes dans ses élans" (B. p. 25)

"Et à force d'insister me voilà sonné par un coup de bourre qui me foudroie me laissant sur le cul, K-Otisé" (B. p. 40)

"L'unique entrée, je vais la bunkériser avec tout ce qui me passe sous la main" (B. p. 57)

"Elle (l'araignée) n'est pas morte et me regarde avec de gros yeux, elle ne crie pas. La moiteur de mon doigt semble l'avoir ventousée, comme prisonnière" (B. p. 73)

"K-Otiser" est au sens d'épuiser, "bunkériser" de défoncer et "ventouser" de coller ou fixer.

Signalons également "tourniquetter" formé à partir de tourniquet et employé au sens de tourner. *"Il tourniquette sur lui-même dans le sens inverse des aiguilles d'une montre"* (B. p. 73)

Le verbe "droiter" signifiant frapper par la main droite a également fait son apparition. *"La boxe était réservée aux bandits, et pour rendre ma mauviette de Daron homme, ils n'hésitaient pas à le droiter. En sang, il rentrait à la casbah"* (B. p. 89)

D'autre part, Djaïdani a créé le verbe "dolipraner". *"J'ai un goût de terre dans la bouche, mes mains ont cessé de me dolipraner mon mal de crâne"* (B. p. 81)

Le verbe est formé à partir de Doliprane qui est le nom d'un médicament remédiant les maux de tête.

L'expression «s'en battre les couilles » n'existe pas dans le dictionnaire, mais il paraît que Djaïdani l'a travaillée à partir de «c'est de la couille en bâtons » qui signifie, c'est sans intérêt, sans valeur. **"Et puis les longues tartines on s'en bat les couilles"** (B.p. 17). Ce qui veut dire que les jeunes sont bien conscients de la valeur du temps et qu'ils n'apprécient guère les bavardages. Le terme "tartines" signifie un développement oral ou écrit d'une longueur souvent jugée ennuyeuse.

Les néologismes n'ont épargné ni adjectifs ni adverbes. La preuve en est l'adjectif "lapeuse". **"Pour ces déesses, ma langue lapeuse, épuisera toute sa salive"** (B. p. 52) L'adjectif est dérivé du verbe (laper), qui signifie boire à coups de langue en parlant des animaux, et du suffixe (eur).

L'auteur a de même créé "kité" avec le sens de (en kit). **"Un duo de Congolais traverse le quartier sur un pétaradant 103 chopper kité"** (B. p. 22). (En kit) désigne un ensemble d'éléments vendus avec un plan de montage et que l'on peut assembler soi-même.

Pour ce qui est de l'adverbe, nous avons relevé la création de "félinement" à partir de (félin). **"La rançon solidement pendue autour de son cou allait félinement de l'expéditeur au receveur qui la pêchait avant que Mimi n'aille commettre son péché câlin"** (B. p. 116)

Outre la néologie par dérivation, la néologie par composition est également employée mais à un degré différent. Elle est basée soit sur l'agglutination d'une unité le plus souvent tronquée à une autre autonome comme (écoproduit), soit sur la juxtaposition ou la succession de deux ou plusieurs lexèmes, soit sur des propositions figées comme un je ne sais quoi.

"[. . .] on peut retrouver quelques -uns des procédés courants:

-adjectif + nom: spécial-cul.

-adverbe+ verbe: le mieux-disant culturel.

-adjectif+ adjectif: punky-funky (anglicisme).

Le moyen de composition le plus prolifique en français branché semble l'alliance nom+ nom"²⁷¹.

Les mots composés fonctionnent comme un seul nom, à titre d'exemple un va-et-vient sont deux verbes traités comme un nom commun, et sont basés sur le principe d'inséparabilité des éléments constitutifs.

Boumkoeur regorge en effet de mots composés mais nous avons choisi de ne signaler que ceux qui peuvent faire partie du FCC.

Sur le modèle de l'agglutination d'une apocope et d'une unité autonome, Djaïdani a créé "cameshit" pour référer à la drogue. **"[. . .] on remarque vite fait si les matons ont fait une fouille à la recherche de stupéfiants cameshit qui sont à la prison ce qu'est l'argent à l'extérieur"** (B. p. 139)

²⁷¹ VERDELHAN-BOURGADE, Michèle, "Procédés sémantiques et lexicaux en français branché", p. 71.

Parmi les mots composés par juxtaposition, la "culture-cité". *"Il me tend son poing, pour le shake, désormais c'est poing contre poing que ça se passe, le salut, c'est l'évolution de la culture-cité pompée dans les ghettos noirs américains"* (B. p. 32)

"On a de la chatte, pour ne pas dire de la chance que notre culture-cité n'ait été inspirée par le baiser sur la bouche à la mode des goulags de nos camarades russes" (B. pp. 32-33). La "culture-cité" réfère au mode de vie répandu dans les banlieues.

De même, Djaïdani a créé le "maton chef". *"A mon arrivée, on m'a encore pris en photo avec une autre ardoise et un autre numéro, celui de mon écrou: le 286743 H. Ne jamais m'en séparer, m'a dit le maton chef"* (B. p. 131)

Notons également un "suce-boule". *"Le Daron dit Maître lorsqu'il s'adresse à la personne de Napoléon. Ça me gêne. J'ai honte quand il se rabaisse comme un suce-boule"* (B. p. 122)

Le mot forgé signifie un pédophile et ce étant donné que boule signifie en FCC le postérieur.

Sur le modèle de la proposition figée, il a créé «en veux-tu en voilà». *"C'est dommage, ils auraient été oubliés dans les cachots du mitard, j'aurais hérité de leur cellule avec toutes ses options: télé, radio, posters de cul en veux-tu en voilà, bouffe à ras bords [. . .]"* (B. pp. 140-141). L'expression souligne les biens que quelqu'un essaye de détourner à son profit, ses convoitises.

Bref, dérivation et composition rivalisent d'ardeur dans la création lexicale. La néologie par dérivation et par composition a permis l'apparition de différentes parties du discours. Dans les deux procédés, l'origine de la néologie est manifeste et permet d'en déduire le sens. Les néologies que nous avons citées ne sont, pour le moment, que des hapax qui viennent s'insérer dans le tissu de la langue française. Le motif de leur apparition est surtout ludique.

"Ces quelques exemples permettent de montrer l'existence d'une compétence lexicale qui comprend en fait deux secteurs:

-une compétence dérivationnelle, permettant de faire jouer les règles et

-un savoir lexical conventionnel, lié aux connaissances sur les mots et aux contraintes limitant l'application des règles"²⁷²

Il nous incombe enfin de faire la distinction entre la créativité et l'usure. La première est un phénomène de mode et concerne des innovations lexicales qui peuvent être d'un caractère éphémère. *"Tout autre est l'effet de l'usure qui touche des formes dont l'origine, la fonction ou le sens ne sont plus bien perçus"²⁷³*

Dans l'usure, il s'agit de mots communément admis et utilisés par la plupart de la communauté linguistique. Il s'agit de mots non lexicalisés dans les ouvrages de référence, non pas du fait qu'ils sont des néologismes, mais parce qu'ils relèvent plutôt du code oral. Nous avons estimé nécessaire de souligner certains de ces termes qui sont employés dans le langage quotidien sans pour autant être répertoriés. C'est le cas de "bonda" qui signifie fesses. *"D'avance, je sais que les minettes intéressées par des*

²⁷² GAUDIN, François et GUESPIN, Louis, *Op.cit.*, p. 262.

²⁷³ YAGUELLO, Marina, *Petits faits de langue*, Paris, Seuil, 1998, p. 9.

stages de glisse seront très bien accueillies [. . .] à condition qu'elles aient un gros bonda" (B. p. 31).

Les jeunes utilisent, d'autre part, "zippo" pour dire briquet. "[. . .] *Grézi le superstitieux sortira l'une des tiges, la noircira avec la flamme de son zippo*" (B. p. 33).

Au lieu de dire les baskets *Nike*, ils emploient "virgules": "*Mon jean tombe parfaitement sur les virgules, ma démarche s'élançe*" (B. p. 31) et plus tard "*Je comprends maintenant pourquoi j'avais l'impression d'avoir des glaçons à l'intérieur de mes virgules, lorsque le froid s'infiltrait*" (B. p. 82).

Les jets d'eau sont des jets de "karcher". "[. . .] *des coups d'éponge sur les plafonds saccagés par les graffitis aux jets de karcher pour faire déguerpir les fromages camembert [. . .]*" (B. p. 122)

Le verbe "dicaver" employé au sens de regarder fait également partie des termes dont l'origine est inconnue. "*Ils me dicavent, me matent, me regardent, l'oeil serré*" (B. p. 120)

Ce faisant, nous pouvons affirmer, sans crainte, que nous assistons à une intégration à l'écrit de certains éléments de la langue parlée. L'écrit présente de plus en plus une image ne serait-ce qu'approximative du langage oral. Il y a, par la suite, un échange entre les deux codes selon la situation de communication.

*"Le jeu de l'expressivité "intra-française" fait sa richesse et son originalité: changements constants de registres, de niveaux et de codes linguistiques franco-français; ce qui donne vivacité et tension au texte"*²⁷⁴

²⁷⁴ BONN, Charles, *Littératures des immigrations, un espace littéraire émergent*, Tome 1, Paris, L'Harmattan, 1995, p. 48.

Conclusion

*"Quels qu'en soient les vecteurs: médias, musique rap, cinéma, littérature, humoristes, la diffusion/ propagation d'éléments des sociolectes urbains est aujourd'hui un fait bien établi"*²⁷⁵

Le français contemporain des cités ne peut en aucun cas être sous-estimé. C'est un chantier à peine ouvert, mais c'est également un parler qui constitue en soi un phénomène et qui doit être pris en considération. Les linguistes le considèrent comme un élément du patrimoine linguistique culturel. Investi dans les films, véhiculé par les médias et récupéré par les jeunes, le FCC a dépassé les frontières des cités. Son évolution s'impose comme une évidence. Il a une visibilité importante et il est utilisé malgré les réserves des bien-pensants. Le FCC a pris les devants et même ses détracteurs choqués, au début, ont fini par l'accepter, le tolérer et l'adopter. C'est un parler qu'on aime et qu'on corrige, qu'on attaque et qu'on utilise, qu'on réprimande et qu'on admire.

"Les sentiments à [son] égard seraient en quelque sorte situés sur un continuum, qui aurait pour pôles, d'une part, une attitude apologétique dont les tenants ne tarissent pas d'éloges sur la créativité et la poésie de la langue des cités, d'autre part, un rejet vigoureux et offusqué, se fondant sur un respect obsessionnel de la norme dite légitime"²⁷⁶

Ce langage est la marque d'un lieu de relégation et d'enfermement, de stigmatisation, du brouillage et du malaise social et psychologique. Le FCC paraît dans un marché approprié par les dominés et exprime l'habitus de toute une classe sociale. C'est le langage de l'exclusion, voire de l'auto-exclusion.

Dans la société française, les habitants des cités ont forgé une culture d'opposition à l'ordre établi et l'importance de leur parler réside dans son rôle symbolique identitaire. Le dit groupe a forgé son propre parler pour assurer l'interaction, et ce parler, à son tour, constitue son identité. D'où la réciprocité.

Le profil social des habitants, leur proximité et la ressemblance de leur mode de vie ont permis l'émergence du FCC. Les habitants des cités, étant des égaux sociaux mais d'origine raciale différente, ont créé un code qui ne va pas vers le standard, vers le français guindé. Ils ont opté pour converger vers un pôle, ne serait-ce que grégaire, pour se démarquer du groupe dominant. Ils résistent, à travers leur parler, à l'hégémonie des classes dominantes et s'appuient sur leur connaissance partagée.

De nos jours, le périphérique est devenu le centre de la création lexicale et le facteur urbain est devenu capital dans l'évolution linguistique. La cité, base insulaire des banlieusards, est une microsociété et un lieu de création d'un code porteur de stigmate social. Ainsi, la cité est-elle une entité sociale qui répercute les codes identitaires des groupes qui la composent.

²⁷⁵ BILLIEZ, Jacqueline et TRIMAILLE, Cyril, "Plurilinguisme, variations, insertion scolaire et sociale" in *Langage et société*, n: 98, décembre 2001, p. 116.

²⁷⁶ *Ibid.*, pp. 116-117.

Pratiqué essentiellement par les jeunes issus de l'immigration qui passent leur journée à traîner et à voler, le FCC est employé à des fins identitaires juvéniles. Les adolescents dévalorisent le vocabulaire soutenu et survalorisent les mots familiers, relâchés et argotiques. Les banlieusards tiennent à utiliser le FCC pour afficher leur appartenance à un groupe minoritaire, celui des cités, aussi bien que pour refléter leurs maux. C'est comme s'ils essayent d'inverser le rapport de force: ils ont un langage qui leur est propre et qui, s'il n'est pas méconnu des Français de souche, n'est pas au moins bien maîtrisé par eux. Ces derniers tentent de s'en emparer pour des fins ludiques ou pour suivre la mode: le phénomène de l'encanaillage du bourgeois a toujours existé.

Si nous nous sommes penchée sur la conjoncture sociale des cités pour souligner l'image quasi monolithique du tissu social des ensembles urbains, et si nous avons décrit le quotidien des habitants et leur mode de vie, c'est dans le but de pouvoir saisir dans quelle mesure leur langage représente une stratégie de résistance à la contrainte économique, à la dévalorisation sociale, à une vie sans échappatoire et peu sécurisante, à leur condamnation collective et à la claustrophobie. Nous avons essayé de jeter la lumière sur l'altérité linguistique que représente le FCC pour en savoir les sources d'inspiration inépuisables. Les particularités du français des banlieues sont surtout lexicales. Procédés sémantiques et formels se côtoient.

C'est l'argot qui constitue la principale source du français des cités. Des formes argotiques d'une extrême richesse lexicale pour certains domaines comme la délinquance, le sexe et les insultes ont été repérées. Le recours à l'argot est une stratégie de contournement des tabous sociaux, une forme de transgression langagière. L'argot actuel est un signum social en rupture avec la fonction de l'argot traditionnel, langue des gueux. L'argot des métiers a disparu au profit de l'argot sociologique. Les argotisans ne sont plus les classes dangereuses mais les classes défavorisées perçues comme criminogènes.

La présence des survivances de l'argot est un gage d'authenticité du discours. La datation des lexèmes a prouvé que l'argot ne meurt pas, il connaît des hauts et des bas, se déplace, fait peau neuve, se calme, couve sous la braise puis rejaillit. L'abondance des synonymies et des polysémies est un trait caractéristique de l'argot.

Le FCC est également une mosaïque de marques transcodiques notamment d'emprunts à l'anglais et à l'arabe. C'est le creuset du français véhiculaire et des langues ancestrales vernaculaires, d'où sa désignation par interlangue. Il reflète une société multiraciale et multiculturelle. En traitant les anglicismes et les arabismes, nous nous sommes intéressée aux unités marquées, c'est-à-dire non conformes à la norme. L'emprunt est soit direct -l'unité étant adoptée telle qu'elle est- soit indirect, l'unité se pliant aux exigences de la langue française, c'est-à-dire qu'elle se francise. Ce sont les anglicismes qui prévalent et ils n'ont aucune raison de ne pas l'être, puisque les Etats-Unis constituent la seule superpuissance sur la planète. L'anglais est la langue étrangère surreprésentée dans *Boumkoeur*. Il ne fait pas l'objet d'un commentaire métadiscursif du fait qu'il est compréhensible par l'ensemble de la société française. C'est le signe de notre ère américanisée. Le français est, donc, assailli par les envahisseurs anglo-américains. La diffusion massive des anglicismes relatifs à la drogue souligne la solidarité que tissent les banlieusards français avec les minorités américaines.

L'apparition, par contre, des arabismes traduit l'attachement des beurs au pays d'origine aussi bien qu'à leurs particularismes racial et religieux, même si ces

particularismes sont minorisés par la société centrale. Les jeunes adoptent une langue à mi-chemin du français et de l'arabe dialectal. Ils insèrent dans leurs interactions certaines unités arabes qui paraissent sous forme de marques transcodiques qui caractérisent leurs pratiques langagières.

"Il y a donc un double mouvement: utilisation de la langue de référence (français, they code) comme base (notamment de néologie) et emprunt d'éléments vernaculaires qui sont en quelque sorte véhicularisés, mis dans un "pot commun langagier"²⁷⁷.

L'intrusion de certains termes arabes marque la volonté d'émailler le langagier de l'identitaire. L'emprunt, dû aux migrations, rend le français banlieusard comme une sorte de patchwork. La polyphonie urbaine née du brassage linguistique constitue l'une des conséquences de la cohabitation de plusieurs ethnies dans les cités.

Métaphore et métonymie sont au coude-à-coude, mais avec une prédominance de la métaphore. Celle-ci établit un lien entre le concret et l'abstrait et substitue un terme à un autre en l'absence de tout mot introduisant une comparaison. La métaphore joue plus sur l'axe paradigmatique, alors que la métonymie privilégie l'axe syntagmatique. Ces deux figures prouvent que le FCC est un parler où la créativité, l'inventivité, la libération ne font pas défaut. Il a des vertus expressives et il organise un va-et-vient permanent entre la sphère de l'animé et celle de l'inanimé.

Le verlan, de son côté, constitue la composante la plus dynamique des procédés formels. C'est une forme de l'autodérision, mais à l'encontre de ce que nous pouvons croire, l'inversion des phonèmes se fait selon des règles et en fonction du nombre de syllabes du terme concerné. Ce sont les adolescents des banlieues qui paraissent être les verlanisateurs les plus compétents et les plus producteurs. Ils jouent avec les sons et les syllabes et n'hésitent même pas parfois à enfreindre les règles pour égarer leur entourage. Conscients qu'ils sont le centre d'intérêt des jeunes des classes moyennes et que leur langage est hyper-médiatisé, les adolescents les plus défavorisés renouvellent constamment leur lexique en reverlanisant les termes déjà verlanisés.

Dans la même intention de brouiller les pistes devant les intrus, les jeunes banlieusards abrègent les termes soit en escamotant les premières syllabes d'un terme, soit en supprimant les dernières. En d'autres termes, la troncation guette les mots longs et les apocopes et les aphèreses donnent au FCC un rythme saccadé et rapide et rendent ce parler plus familier.

La siglaison contribue également à prononcer un groupe de mots en un moindre temps mais nécessite, par contre, un effort de réflexion de la part de l'auditeur au cas où le sigle ne serait pas assez connu. Ce phénomène touche tous les niveaux de la langue française et même la langue anglaise.

Finalement, on ne peut parler d'un langage en perpétuelle mutation sans imaginer la dimension néologique, en d'autres termes, la création de mots nouveaux. Cette création se fait conformément à la grammaire française soit par dérivation soit par composition.

²⁷⁷ BILLIEZ, Jacqueline et TRIMAILLE, Cyril, "Plurilinguisme, variations, insertion scolaire et sociale", p. 115.

L'étude des différents procédés de formation lexicale a permis d'établir les ensembles parasyonymiques des termes les plus usités considérés sous l'angle des marqueurs sociolinguistiques et nous avons essayé d'en souligner les variantes de forme. Nous nous sommes intéressée essentiellement à ce qui relève de la langue et ce n'est que dans le chapitre concernant le néologisme que nous avons mis l'accent sur ce qui relève du style.

De tout ce qui précède, nous pouvons affirmer que le français des banlieues converge vers la spontanéité et la métaphorisation, c'est un rendement à la fois fruste et puissant. Il n'est point aléatoire ou asystématique. Loin d'être du sabir, c'est un sociolecte, ou en d'autres termes un dialecte social stigmatisé. C'est une forme de la subordination de la forme du discours à la forme de la relation sociale.

Si pour qu'il y ait une variété, il doit y avoir une spécificité de certains traits linguistiques démarqués du français standard notamment en ce qui concerne le phonique et le lexical, nous pouvons assurer que le FCC constitue une variété du français. Phonétiquement, l'augmentation du nombre du [oe] dans le verlan et la prononciation glottale du [r] le marquent. Le lexical est également spécifique. Les procédés héréditaires sont employés mais avec une variété des sources. Le grammatical est également touché par l'apparition des formes verbales non conjuguées sous l'effet du verlan.

Cette variété est essentiellement à valeur identitaire et cohésive et est formée des marqueurs et des stéréotypes. La violence verbale manifeste la connaissance d'un savoir social et d'une compétence langagière.

Bref, le FCC est une production symbolique liée aux conditions sociales. Il est formé de mots déchirés et déchirants à l'instar des cités: il verbalise la désorientation, la perte de repère et le cumul des handicaps. C'est une désinvolture consciente à l'égard des normes prescriptives, c'est aussi une contestation des modèles de l'école, des manipulations linguistiques qui sont imposées. Il traduit le sentiment de "déphasage" des jeunes des cités. C'est un discours revendicatif qui reflète la violence pulsionnelle des laissés-pour-compte. Il impose aux banlieusards une vision unique de leur monde, véhicule leurs pensées, et les soude linguistiquement. Son renouvellement incessant rend difficile son étude puisque la diachronie périme certaines unités et fait paraître d'autres. Il fait partie de la culture interstitielle de la rue qui comprend, entre autres, un look particulier, une musique techno et des graffitis.

L'apparition de cette variété dans la littérature montre que les écrivains beurs s'engagent dans la pragmatique de l'action. C'est une volonté de revendication qui a poussé ces auteurs, perçus comme "différents", à retracer leur itinéraire. Ils veulent transmettre les discours et les parlars non pas des lecteurs mais de leur groupe social. Ils essaient de mettre l'accent sur les problèmes des jeunes issus de l'immigration. Entre deux langues, l'arabe et le français, deux cultures, l'une orientale et l'autre occidentale, deux pôles d'appartenance, la société d'accueil et celle d'origine, les beurs subissent une acculturation.

Dans *Boumkoeur*, Rachid Djaidani nous invite à une lecture de l'histoire de la France contemporaine. Il a tenté de perpétuer les traits caractéristiques de son groupe et de transmettre la forme orale du langage au discours écrit. Il a souligné la perversion du linguistique par le social. C'est une transposition romanesque du parler urbain à

travers laquelle Djaïdani a établi des relations de solidarité avec les groupes marginalisés. Il a considéré la différence sociale comme une réalité qu'il faut accepter et partager. Il a non seulement repris des termes en voie de standardisation mais il a créé de nouveaux lexèmes poursuivant en cela le caractère dynamique du langage oral.

L'écrivain beur a réussi à mettre en texte une identité plurielle cohérente en marge des modèles dominants. Ce qui laisse penser que les immigrés et leurs descendants sont en voie de devenir des acteurs de changements sociaux. Et c'est ce qui nous permet également de prévoir que la langue de la rue d'aujourd'hui participe d'une manière effective à l'élaboration de la langue de demain et détermine ses orientations.

Orientation Bibliographique

I- Le corpus:

- DJAIDANI, Rachid, *Boumkoeur*, Paris, éditions du Seuil, 1999.

II- Les ouvrages théoriques d'ordre linguistique:

- BACHMANN, Christian, LINDENFELD, Jacqueline, SIMONIN, Jacky, *Langage et communications sociales*, Paris, Hatier-Crédif, 1981.

- BACRY, Patrick, *Les figures de style*, France, Belin, Luçon, 1992.

- BAYLON, Christian, *Sociolinguistique: société, langue et discours*, Paris, Nathan, 1991.

- BECCARIA, Cesare, *Recherches concernant la nature du style*, Paris, édition Rue d'ULM, 2001.

- BECKER-HO, Alice, *Les princes du jargon, un facteur négligé aux origines de l'argot des classes dangereuses*, Paris, Gallimard, 1993.

- BERNSTEIN, Basil, *Langage et classes sociales, codes sociolinguistiques et contrôle social*, traduit par J-C. CHAMBORDERON, Paris, Minuit, 1973.

- BOURDIEU, Pierre, *Ce que parler veut dire, l'économie des échanges linguistiques*, France, Fayard, 1982.

- BOYER, Henri, *Plurilinguisme: contact ou conflit de langues*, Paris, L'Harmattan, 1997.

- CALVET, Louis-Jean, *Les voix de la ville, introduction à la sociolinguistique urbaine*, Paris, Payot et Rivages, 1994.

- CERTA, Pascale, *Le français d'aujourd'hui, une langue qui bouge*, France, une coédition Radio France et Balland/Jacob-Duvernet, 2001.

- COGARD, Karl, *Introduction à la stylistique*, France, Champs université, Flammarion, 2001.

- DABENE, Louise, *Repères sociolinguistiques pour l'enseignement des langues, les situations plurilingues*, Vanves, Hachette FLE, Collection Références, 1994.

- DETAMBEL, Régine, *La nouvelle comédie des mots*, France, Gallimard jeunesse, collection Page blanche, 1999.

- ETIEMBLE, *Parlez-vous français?*, Paris, Folio, Gallimard, 1991.

- FISHMAN, J, *Sociolinguistique*, Paris, Nathan/Labor, 1971.

- GAUDIN, François et GUESPIN, Louis, *Initiation à la lexicologie française, de la néologie aux dictionnaires*, Bruxelles, éditions Duculot, 2000.
- GILDER, Alfred, *Et si l'on parlait français?*, Préface de Claude HAGEGE, Paris, Le cherche midi éditeur, 1993.
- GOLDMANN, Lucien, *Pour une sociologie du roman*, Paris, Gallimard, 1964.
- GOOSE, André, *La néologie française aujourd'hui*, Paris, Conseil international de la langue française, 1975.
- GUMPERZ, John et HYMES, Dell, *The ethnography of communication*, Washington, American Anthropological Association, 1964.
- GUMPERZ, John, *Engager la conversation, introduction à la sociolinguistique interactionnelle*, traduit par Michel DARTAVELLE, Martine GILBERT, Isaac JOSEPH, Paris, Minuit, 1989.
- HAGEGE, Claude:
 - **L'homme de paroles, contribution linguistique aux sciences humaines*, Paris, Fayard, 1996.
 - **L'enfant aux deux langues*, Paris, éditions Odile Jacob, 1996.
- HAMERS, Josiane F et BLANC, Michel, *Bilinguisme et bilinguisme*, 2^{ème} édition, Bruxelles, Pierre Mardaga, 1983.
- HERSCHBERG-PIERROT, Anne, *Stylistique de la prose*, Paris, Edition Belin, 1993.
- HYMES, Dell, *Vers la compétence de communication*, Paris, CREDIF-HATIER, 1984.
- LABOV, William:
 - * *Sociolinguistique*, Paris, Minuit, 1976.
 - * *Le parler ordinaire, la langue dans les ghettos noirs des Etats-Unis*, traduit par Alain KIHM, Paris, Minuit, 1978.
- LARONDE, Michel, *L'écriture décentrée, la langue de l'autre dans le roman contemporain*, Paris, L'Harmattan, 1996.
- LAURENT, Nicolas, *Initiation à la stylistique*, Paris, Hachette, 2001.
- LEPOUTRE, David, *Cœur de banlieue, codes, rites et langages*, Paris, Poches Odile Jacob, 2001.
- LESIGNE, Hubert, *Les banlieues, les profs et les mots*, essai de lexicologie sociale, Paris, L'Harmattan, 2000.
- MEILLET, Antoine, *Linguistique historique et linguistique générale*, 2^{ème} volume, Paris, Klincksieck, 1921-1936.

- MELLIANI, Fabienne, *La langue du quartier, appropriation de l'espace et identités urbaines chez les jeunes issus de l'immigration maghrébine en banlieue rouennaise*, Paris, L'Harmattan, , 2000.

- MERLE, Pierre:

* *Argot, verlan et tchatches*, Toulouse, Les essentiels Milan, 1997.

* *Le prêt-à-parler*, France, Plon, 1999.

- MULLER, Bodo, *Le français d'aujourd'hui*, Paris, Editions Klincksieck, 1985.

- PATER, Walter, *Qu'est-ce que le style?* Traduit de l'anglais par Christian MOLINIER, Montpellier, L'Anabase, 1993.

- POCHE, Bernard, *Les langues minoritaires en Europe*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, collection Transeurope, 2000.

- SEGUIN, Boris, TEILLARD, Frédéric, *Les Céfrans parlent aux Français, chronique de la langue des cités*, Paris, Point Virgule, Calmann-Lévy, 1996.

- SGUAITAMATTI-BASSI, Suzanne, *Les emprunts directs faits par le français à l'arabe jusqu'à la fin du XIII^{ème} siècle*, Zurich, Juris Druck et Verlag, 1974.

- THERON, Michel, *Réussir le commentaire stylistique*, Paris, Ellipses, 1992.

- VERMES, Geneviève et BOUTET, Josiane, *France, pays multilingue*, Tome 2, Paris, L'Harmattan, 1987

- WALTER, Henriette, *Le français dans tous les sens*, Paris, Robert Laffont, 1988.

- YAGUELLO, Marina, *Petits faits de langue*, Paris, Seuil, 1998.

III-Les ouvrages d'ordre littéraire:

- BENARAB, Abdelkader, *Les voix de l'exil*, Paris, L'Harmattan, 1994.

- BONN, Charles:

* *La littérature algérienne de langue française et ses lectures, imaginaire et discours d'idées*, Ottawa, Naaman, 1974.

* *Le roman algérien de langue française, vers un espace de communication littéraire décolonisé*, Paris, L'Harmattan, 1985.

* *Littératures des immigrations, un espace littéraire émergent*, Tome 1, Paris, L'Harmattan, 1995.

- CHARRAS, Françoise et SIBLOT, Paul, *Visions du Maghreb, cultures et peuples de la Méditerranée*, Aix-en-Provence, EDISUD, 1987.

- DEJEUX, Jean, *La littérature maghrébine d'expression française*, Collection Que sais-je, Paris, PUF, 1992.

- HARGREAVES, Alec G, *La littérature beur, un guide bio-bibliographique*, Louisiana, CELFAN edition, 1992.
- JOUBERT, Jean-Louis, *Littératures francophones du Monde Arabe*, Paris, Nathan, 1994.
- LARONDE, Michel, *Autour du roman beur*, Paris, L'Harmattan, 1993.
- MARDAM-BEY, Farouk, *Ecrivains arabes d'hier et d'aujourd'hui*, Paris, Institut du Monde Arabe, 1996.
- MATHIEU, Martine, *Littératures autobiographiques de la francophonie*, Paris, CELFA, L'Harmattan, 1994.
- MERAD, Ghani, *La littérature algérienne d'expression française*, Paris, éditions Pierre-Jean Oswald, 1976.

IV- Les ouvrages d'ordre sociologique:

- BORDET, Joëlle, *Les jeunes de la cité*, Collection Le sociologue, Paris, PUF, 1999.
- DEBBASCH, Charles, et PONTIER, Jean-Marie, *La société française*, Paris, Dalloz, et Armand Colin, 2001.
- DECROSSE, Anne, *L'esprit de société*, Liège, Pierre Mardaga, 1993.
- FERMONT, Armand, *France, géographie d'une société*, Paris, Flammarion, 1988.
- VILLECHAISE-DUPONT, Agnès, *Amère banlieue, les gens des grands ensembles*, Grasset et Fasquelle, Paris, Le Monde de l'éducation, 2000.

IV- Les articles:

- ANTOINE, Fabrice, "Des mots et des oms, verlan, troncation et recyclage formel dans l'argot contemporain" in *Cahiers de lexicologie*, sous la direction de Bernard QUEMEDA, n: 72, 1998-1, Paris, Didier érudition.
- AUZANNEAU, Michelle, BENTO, Margaret, FAYOLLE, Vincent, "De la diversité lexicale dans le rap au Gabon et au Sénégal" in *La Linguistique, Argots et argotologie*, vol 38/2002-1, Paris, PUF.

- BASIER, Luc et BACHMANN, Christian, "Le verlan, argot d'école ou langue des keums?" in *Mots*, n: 8, 1984, Paris.

- BILLIEZ, Jacqueline, "Parler véhiculaire interethnique de groupes d'adolescents en milieu urbain" in *Actes du colloque international Des langues et des villes*, Dakar, 15-17 décembre 1990, date de publication 1992.

- BILLIEZ, Jacqueline et TRIMAILLE, Cyril, "Plurilinguisme, variations, insertion scolaire et sociale" in *Langage et société*, n:98, décembre 2001, Paris, Maison des sciences de l'homme.

- BONNARD, Henri, "Argot" extrait du Grand Larousse de la langue française, 1971 et cité dans *Dictionnaire de l'argot français et de ses origines*, Jean-Paul COLIN, Jean-Pierre MEVEL, Christian LECLERE, Paris, Larousse-Bordas, 1999.

- BOUBARD, Alphonse, préface à la première édition du *Dictionnaire de l'argot français et de ses origines*, et citée dans la deuxième édition Jean-Paul COLIN, Jean-Pierre MEVEL, Christian LECLERE, Paris, Larousse-Bordas, 1999.

- BOYER, Henri:
 - * "Le jeune tel qu'on en parle" in *Langage et société*, n: 70, décembre 1994, Paris, Maison des sciences de l'homme.
 - * "Le statut de la suffixation en –os" in *Langue française, les mots des jeunes, observations et hypothèses*, n: 114, juin 1997, Paris, Larousse, Bordas.
 - * "Nouveau français, parler jeune ou langue des cités?" in *Langue française, les mots des jeunes, observations et hypothèses*, n: 114, juin 1997, Paris, Larousse, Bordas.
 - * "Le français des jeunes vécu/vu par les étudiants, enquêtes à Montpellier, Paris, Lille" in *Langage et société*, n: 95, mars 2001, Paris, Maison des sciences de l'homme.

- BULOT, Thierry:
 - * "La sociolinguistique urbaine: une sociolinguistique de crise? Premières considérations" in *Marges linguistiques*, n: 3, mai 2002, Saint Chamas, MLMS éditeur.
 - * "L'essence sociolinguistique des territoires urbains: un aménagement linguistique de la ville" in *Cahiers de sociolinguistique*, n: 6, 2001, Rennes, Presse universitaires de Rennes.

- CALVET, Louis-Jean:
 - * "L'argot comme variation diastratique, diatopique, diachronique" in *Langue française*, n: 90, 1991, Paris, Larousse, Bordas.
 - * "La sociolinguistique et la ville, hasard ou nécessité?" in *Marges linguistiques*, n:3, mai 2002, Saint Chamas, MLMS éditeur.

- CHARLES, Gilbert et STEHLI, Jean-Sébastien, "Où en sont les beurs? " in *L'Express*, du 8/11/2001.

- CHAULET ACHOUR, Christiane, "Contes périphériques: Tassadit Imache et Dominique Le Boucher, voix singulières" in *Cultures transnationales de France*, sous la direction de Hafid GAFAITI, Paris, L'Harmattan, 2001.

- DUNETON, Claude, "Une langue à deux faces", in *Lexiques*, coordonné par Amr Helmy Ibrahim, Paris, Hachette, 1999.
- FRANCOIS, Denise, "La littérature en argot et l'argot dans la littérature" in *Communication et langages*, n: 25, le premier trimestre 1975, Paris, Le Centre d'étude et de promotion de la lecture, Editions Retz.
- FRANCOIS-GEIGER, Denise, Introduction à la première édition du *Dictionnaire de l'argot français et de ses origines*, Jean-Paul COLIN, Jean-Pierre MEVEL, Christian LECLERE, Paris, Larousse, 1990.
- GEESEY, Patricia, "Code, camouflage et verlan: l'innovation linguistique dans Ils disent que je suis une beurette et Salut cousin" in *Algérie: nouvelles écritures, études littéraires maghrébines*, n: 15, sous la direction de Charles BONN, Paris, L'Harmattan, 1999.
- GOUDAILLIER, Jean-Pierre:
 - * "Les mots de la fracture linguistique" in *Revue des deux mondes*, mars 1996, numéro hors série.
 - * "Comment tu me tchatches!, un parler interethnique" in *Qantara*, n:30, hiver 98-99, Paris, Institut du Monde Arabe.
 - * "De l'argot traditionnel au français contemporain des cités" in *La Linguistique, Argots et argotologie*, vol 38, 2002-1, Paris, PUF.
- LAKS, Bernard, "Langage et pratiques sociales, étude sociolinguistique d'un groupe d'adolescents" in *L'usage de la parole*, n: 46, Actes de la recherche en sciences sociales, 1983.
- LAMIZET, Bernard, "Qu'est-ce qu'un lieu de ville?" in *Marges linguistiques*, n: 3, mai 2002, Saint-Chamas, MLMS éditeur.
- LEFRANC, Yannick, SEFTA, Kamila, "Les immigrés de la deuxième génération: quelle(s) langue(s)? quelle(s) culture(s)?" in *Langage et société*, n: 22, décembre 1982, Paris, Maison des sciences de l'homme.
- LEPOUTRE, David, "Cœur de cité, la culture adolescente" in *Qantara*, n: 30, hiver 98-99, Paris, Institut du Monde Arabe.
- LIOGIER, Estelle, "Quelles approches théoriques pour la description du français parlé par les jeunes des cités" in *La Linguistique, Argots et argotologie*, vol 38, 2002-1, Paris, PUF.
- MANDELBAUM-REINER, Françoise, "L'argot ou les mots de la pudeur", in *Langage et société*, n: 75, mars 1996, Paris, Maison des sciences de l'homme.
- MELA, Vivienne:
 - * "Verlan, langage du miroir" in *Langages*, n: 101, Paris, Larousse, 1991.
 - * "Verlan 2000", in *Langue française, les mots des jeunes, observations et hypothèses*, n: 114, juin 1997, Paris, Larousse, Bordas.

* "Parler verlan, règles et usages" in *Langage et société*, n: 45, septembre 1998, Paris, Maison des sciences de l'homme.

- NOEL, Dany, "Parler comme du monde ou parler comme tout le monde: rapport à la langue et appartenance de classe" in *Langage et société*, n: 12, juin 1980, Paris, Maison des sciences de l'homme.

- REMOND, Alain, "L'Apostropheur" in *Télérama*, n: 2565 du 10/03/1999.

- REY, Alain, "L'emprunt à l'anglais est indispensable" in *Al Ahram Hebdo*, n : 243, 5-11 mai 1999.

- SEUX, Bernard, "Une parlure argotique de collégiens" in *Langue française, les mots des jeunes, observations et hypothèses*, n: 114, juin 1997, Paris, Larousse, Bordas.

- SOURDOT, Marc:

* "Argot, jargon et jargon" in *Langue française*, n: 90, Paris, Larousse-Bordas, 1991.

* "La dynamique du français des jeunes, sept ans de mouvement à travers deux enquêtes (1987-1994)", in *Langue française, les mots des jeunes, observations et hypothèses*, n: 114, juin 1997, Paris, Larousse, Bordas.

* "L'argotologie: entre forme et fonction" in *La Linguistique, Argots et argotologie*, vol 38/2002-1, Paris, PUF.

- VERDELHAN-BOURGADE, Michèle:

* "Parlez-vous branché?" in *Europe*, vol 68, n: 738, 1990.

* "Procédés sémantiques et lexicaux en français branché" in *Langue française*, n: 90, Paris, Larousse-Bordas, 1991.

- WALTER, Henriette:

* "L'innovation lexicale chez les jeunes Parisiens" in *La Linguistique*, vol 20, fasc 2, Paris, PUF, 1984.

* "Où commencent les innovations lexicales?" in *Langue française*, n: 90, Paris, Larousse-Bordas 1991.

- YAGUELLO, Marina, "X comme XXL, la place des anglicismes dans la langue" in *Tu parles?!, le français dans tous ses états*, CERQUIGLINI, Bernard, CORBEIL, Jean-Claude, KLINKENBERG, Jean-Marie, PEETERS, Benoît, Flammarion, Paris, 2000.

V- Les dictionnaires:

- ACHOUR, Christiane, *Dictionnaire des oeuvres algériennes en langue française*, Paris, L'Harmattan, 1990.

- COLIN, Jean-Paul, MEVEL, Jean-Pierre et LECLERE, Christian, *Le Dictionnaire de l'argot français et de ses origines*, Paris, édition Larousse-Bordas, 2^{ème} édition, 1999.

- DUBOIS, Jean, *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, Paris, Larousse, 1994.

- DUCROT, Oswald, SCHAEFFER, Jean-Marie, *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil, 1995.
- GOUDAILLIER, Jean-Pierre, *Comment tu tchatches?, dictionnaire du français contemporain des cités*, préface de Claude HAGEGE, Paris, Maisonneuve et Larose, 2001.
- KANNAS, Claude, *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, Paris, Larousse, 1994.

VI-Les sites d'internet:

A) Sites consacrés à Rachid Djaïdani:

- Anonyme, "Bienvenue dans le coeur des cités" in <http://euroloq.free.fr/pages/visitesthematiques/pauvrete/articles/litt&cine/cour.htm>
- Anonyme: "Boumkoeur de Rachid Djaïdani" in http://www.les-marcheurs.net/~pole_lecture/sauton/Chroniques/Djaidani.html
- Anonyme: "La cité dort" in www.campushec.com/Archives2001-2002/Culture/signe_cite/boumkoeur.htm
- Anonyme: "Rachid Djaidani- Boumkoeur" in <http://rapanization.free.fr/site/chroniks/boumkoeur.htm>
- Anonyme: www.theatrecentaure.lu/spec/spec05.html
- DJAIDANI, Rachid, in www.tactikollectif.org/politic/politic.htm
- ELBADAWI, Souef, "Qui veut son respect, s'en donne les moyens" in www.africultures.com/revue_africultures/articles/affiche_article.asp?no=1684
- HARZOUNE, Mustapha, "Littérature: les chausse-trapes de l'intégration" in <http://www.adri.fr/HM/articles/1231/1231a.html>
- MADANI, Karim, "Lascar écrivain, rencontre de Rachid Djailani auteur de Boumkoeur" in http://www.inventaire-invention.com/Archives/madani_djailani.htm

B) Sites consacrés au français des cités

- Anonyme: membres.lycos.fr/vanicaramel/RepertoirePages/crit_d.htm
- Anonyme: "Verlan, French slang" in <http://french.about.com/library/vocab/bl-verlan.htm>
- BBC, march 26, 2002, "Parlez-vous verlan?" in <http://globalpolicy.org/globaliz/cultural/2002/0326verlan.htm>
- CHAPOUTIER, Katia, "La langue des djeuns" in http://www.rectoverso.org/materiau/profs/textes/argot_djeuns.htm

- GARCIA, Daniel et MALAURIE, Guillaume, "Verlan cherche deuxième souffle, entretien avec Pierre MERLE, Alain REY, Henriette WALTER" in le *Nouvel observateur hebdo*, n: 1771, du 15/10/98 in <http://archives.nouvelobs.com/recherche/article.cfm?id=82918&mot=français%20des..>
- GARCIA, Daniel, "Faut-il vraiment un interprète?" in le *Nouvel observateur hebdo*, n: 1771, du 15/10/98 in <http://archives.nouvelobs.com/recherche/article.cfm?id=83028&mot=français%20des>
- HOUSSIN, Monique, "Caifran, Langue des cités, langue des costumes-cravates" in <http://www.regards.fr/archives/2000/200003/index.html>
- JAMIN, Mikaël, "Introduction à l'argot: argot et verlan" in <http://www.sunderland.ac.uk/%7Eeos0tmc/teci/verlan.htm>
- MALAURIE, Guillaume, "Tchatchez-vous céfran? Parlez-vous français?" in le *Nouvel observateur hebdo*, n: 1771, du 15/10/98 in <http://archives.nouvelobs.com/recherche/article.cfm?id=82916&mot=&mm=01&mm..>
- ..
- REY, Fanny, "L'invité" in http://www.vousnousils.fr/page.php?P=data/ca_vous_parle/l_invite/&key=itm_20030409_120930_jean-pierre_goudaillier_professe.txt
- ROUFF, Katia, "La langue des cités est-elle fréquentable?" in <http://www.lien-social.com/archives/dossiers2002/603a610/608-1.htm>
- SINGER, Christian, "L'Adokapi" in <http://anatheme.com/écrits/adolescents-ados-jeunes.htm>

C) Sites consacrés à la linguistique

- BULOT, Thierry:
 - * "La double articulation de la spatialité urbaine: espaces urbanisés et lieux de villes", in http://marg.lng.free.fr/documents/04_ml052002_bulot_t/04_ml052002_bulot_t.pdf
 - * "Langues en villes: une signalisation sociale des territoires" in <http://membres.lycos.fr/bulot/>
- Anonyme: "La formation du vocabulaire (morphologie lexicale)" in <http://home.nordnet.fr/~bbouillon/Univ/Ling/Fichiers/morpholex.htm>
- http://fr.encyclopedia.yahoo.com/articles/sy/sy_288_p0.html
- http://www.melissa.ens-cachan.fr/article.php3?id_article=244
- Wikipédia, l'encyclopédie libre in <http://fr.wikipedia.org/wiki/N%C3>

D) Site consacré à l'immigration:

- <http://www.france-avenir.com/dossiers/10.htm>

Les annexes

Glossaire du français contemporain des cités

Glossaire du français contemporain des cités

- A la con*: sans intérêt
- A perpète*: à perpétuité
- A poil*: tout nu
- Abdo*: abdomen
- Alu*: aluminium
- Appart*: appartement
- ANPE*: l'agence nationale pour l'emploi/Arabe nourri par l'Etat
- Avoir la dalle*: avoir faim
- Avoir la gaule*: être en érection
- Avoir la trique*: être en érection
- Avoir les couilles*: être courageux
- Bagne*: prison
- Bagouze*: bague
- Bahut*: logement
- Baiser*: posséder sexuellement
- Balancer*: dénoncer
- Balles*: argent
- Baltringue*: individu de peu d'utilité
- Bander*: éprouver un désir sexuel
- Baratin*: discours mensonger
- Bastos*: balles d'une arme à feu
- Baver*: parler
- Bec*: bouche
- Bénéf*: bénéfice
- Beur*: arabe
- Beute*: bite
- Bicot*: désignation raciste de l'Arabe
- Bide*: ventre
- Bidon*: homme de rien
- Billard*: table d'opération
- Bite*: pénis
- Biz*: business, affaires
- Business*: affaires
- Black, blackos*: noir
- Bled*: pays
- Blème*: problème
- Boîte*: terme péjoratif désignant un établissement ou un local
- Boss*: patron
- Bosser*: travailler
- Bosseur*: celui qui travaille beaucoup
- Bouffe*: nourriture
- Bouffer*: manger
- Bouffon*: individu médiocre, malfaisant
- Boule*: tête
- Boulot*: travail

- Branlette*: masturbation
- Braquage*: attaque à main
- Buter*: tuer
- Ça fait un bail*: ça fait longtemps
- Cage*: prison
- Caïd*: chef de bande, personne remarquable
- Cailler*: être inquiet/ faire froid
- Caillera*: racaille
- Caisse*: voiture
- Came*: caméra/camelote
- Capote*: préservatif masculin
- Casbah*: maison
- Cash*: argent liquide/immédiatement
- Castagneur*: individu vindicatif
- C'est de la balle*: c'est super
- C'est pas le pied*: ce n'est pas agréable
- Chambrier*: se moquer
- Chaud*: auch
- Cheulou*: louche
- Chialer*: pleurer, geindre
- Chibre*: pénis
- Chier*: déféquer
- Chiottes*: toilette
- Chiper*: s'octroyer
- Chômeu*: chômage
- Cinglé*: fou
- Con*: le sexe de la femme et par extension injure signifiant stupide
- Condé*: policier
- Connard*: stupide
- Connerie*: stupidité
- Cool*: détendu, tranquille
- Costard*: costume
- Couilles*: testicule
- Coup de queue*: coït
- Cramer*: brûler
- Crampon*: individu importun et tenace
- Crocs*: dents
- CRS*: Compagnie Républicaine de sécurité/car rempli de singes
- Cuisiner*: interroger quelqu'un longuement
- Cuite*: ivresse
- Cul*: la partie basse et charnue du tronc humain/ interjection négative et méprisante
- Dans les vapes*: hébété
- Daron*: père
- Deal*: vente de drogue
- Dealer*: vendeur de drogue
- Dealer*: vendre la drogue/négocier un prix
- Débourrer*: déféquer
- Dégager*: partir
- Dégommer*: abattre
- Dessouder*: briser

-*Dico*: dictionnaire
-*Doc*: documentaire
-*Dope*: drogue
-*D'un poil*: de presque rien
-*Ecoper*: subir quelque chose de désagréable
-*Effacer*: tuer
-*Emballer*: séduire un partenaire sexuel
-*Embarquer*: arrêter
-*Embrouille*: bagarre, conflit
-*En douce*: en douceur
-*En pétard*: en colère
-*Enculé*: homosexuel passif
-*Enculer*: sodomiser
-*Enculeur*: homosexuel actif
-*Enfoiré*: imbécile
-*Enfoncer*: inculper dans un procès
-*Engueuler*: réprimander
-*Entuber*: sodomiser
-*Facho*: fasciste
-*Feuilles de chou*: oreilles
-*Fils de pute*: interjection emphatique
-*Fion*: l'anus de la femme
-*Flash*: brusque éblouissement
-*Flic*: policier
-*Flingue*: arme à feu
-*Foutre*: mettre/donner/faire
-*Frangin*: frère
-*Froc*: pantalon
-*Galère*: situation difficile à supporter
-*Galoche*: embrasser sur la bouche
-*Gâteau*: chose facile à réaliser
-*Gâteries*: supplément érotique
-*Gerber*: vomir
-*Gigolo*: jeune homme entretenu par une femme
-*Glander*: n'avoir rien à faire
-*Gober*: aimer et apprécier
-*Godemichet*: phallus postiche servant à donner un plaisir sexuel
-*Gogo*: individu crédule et naïf
-*Gonzesse*: femme quelconque ou maîtresse
-*Griller*: dénoncer
-*Grolles*: chaussures
-*Gueule*: bouche
-*Gueuler*: vociférer
-*Guignol*: individu grotesque
-*Hard*: excessif, dur/obscène, cru
-*Hosto*: hôpital
-*Jeum*: mieux
-*Il n'y a pas à chier*: assez hésité
-*Impro*: improvisations
-*Incendier*: injurier

-*Indic*: indicateur
-*Infos*: informations
-*Jaser*: parler trop
-*Job*: travail
-*Joint*: cigarette de haschisch
-*Keuf*: flic
-*Kif*: mélange de chanvre indien et de tabac
-*Kiffer*: aimer
-*Lanceba*: balancer
-*Lascar*: jeune des cités
-*Le foutage de la gueule*: la moquerie
-*Look*: apparence extérieure
-*Mat*: matin
-*Maton*: gardien de prison
-*Max*: maximum
-*Mec*: homme
-*Merde*: affaire grave, situation difficile/ interjection de colère
-*Meuf*: femme
-*Micro*: microphone
-*Minette*: jeune fille à la mode
-*Mirdor*: dormir
-*Mitard*: cellule de prison
-*Moisir*: attendre longtemps
-*Moucharder*: dénoncer
-*Moulin à paroles*: personne très bavarde
-*Naze*: dérangé
-*Ne pas avoir les couilles*: être lâche
-*Ne pas cracher sur quelque chose*: l'apprécier
-*Négro*: noir
-*Nichons*: seins
-*Niquer*: endommager/ posséder sexuellement/coïter
-*NTM*: nique ta mère
-*Numéro*: individu extravagant
-*OD*: overdose
-*Oinjs*: joints
-*Oseille*: argent
-*Ouam*: moi
-*Parano*: paranoïa
-*Passer à la casserole*: subir passivement un rapport sexuel
-*Pécho*: choper
-*Pépettes*: argent
-*Pétard*: cigarette de haschisch/ revolver
-*Pétasse*: femme vulgaire ou prostituée débutante
-*Péter*: éclater, craquer
-*Piaule*: logement
-*Piausser*: dormir
-*Pif*: nez
-*Piger*: comprendre
-*Piges*: années
-*Piquouze*: piqûre de drogue

-*Pisser*: uriner
-*Pistonner*: favoriser quelqu'un
-*Plaquer*: abandonner le travail
-*Plastoc*: plastique
-*Plumard*: lit
-*Pointeur*: violeur
-*Poire*: personne naïve
-*Poisse*: malchance
-*Poivrot*: ivrogne
-*Pompes*: souliers/ mouvement consistant dans la position à plat ventre à faire monter et descendre alternativement le haut du corps, par la seule force des bras
-*Pote*: ami, copain
-*Pouffiasse*: femme peu avenante
-*Prendre son pied*: éprouver l'orgasme
-*Pro*: professionnel
-*Purée*: misère, malchance, découragement
-*Putain*: prostituée ou femme débauchée
-*Pute*: prostituée
-*Que dalle*: rien du tout
-*Quéquette*: pénis
-*Queue*: pénis
-*Racketter*: soumettre à l'extorsion
-*RAS*: rien à signaler
-*Réglo*: réglementaire
-*Reup*: père
-*Ro*: or
-*Rondelle*: anus
-*Sacquer*: congédier
-*Salaud*: individu malhonnête, ignoble
-*Salope*: femme peu recommandable par ses moeurs, ses actes et son comportement
-*Saper*: habiller
-*Sapes*: vêtements
-*Schmitt*: policier
-*Se branler*: se masturber
-*Se faire mettre par quelqu'un*: être possédé sexuellement par quelqu'un
-*Se foutre de la gueule de quelqu'un*: se moquer de quelqu'un
-*Se fréquenter*: se masturber
-*Se planquer*: se cacher
-*Shit*: haschisch
-*Shooteuse*: seringue de drogue
-*Sniffer*: absorber la drogue par le nez
-*Somme*: sommeil
-*Speeder*: droguer quelqu'un de façon à le survolter
-*Squat*: sorte de logement occupé illégalement
-*Squatter*: se blottir
-*States*: les Etats-Unis
-*Stepo*: poste
-*Suppo*: suppositoire
-*Survêt*: survêtement
-*Taf*: travail

- Taré*: défavorisé mental
- Taulard*: détenu
- Taule*: prison
- Taxer*: voler
- Tchatche*: bagout volubile, habileté à parler
- TDC*: tombé du camion
- Tifs*: cheveux
- Tige*: cigarette
- Toc*: faux, imité
- Tourner au vinaigre*: finir mal
- Toxico*: toxicomane
- Trinquer*: souffrir
- Tronche*: tête
- Trou de balle*: l'anus
- Trou*: prison
- Trouillard*: individu peureux
- Tune, thune*: argent
- Un de ces quatre matins*: un de ces jours
- Uv*: vue
- Veuch*: cheveux
- Yoyo*: transmission d'un objet d'une cellule à l'autre par une ficelle
- Zen*: nez
- Ziva*: vas-y
- Zizi*: pénis
- Zob*: pénis
- Zonzon*: prison

Glossaire des notions linguistiques

Alternance: l'usage dans un même énoncé de deux langues différentes que ce soit par compétence (alternance de compétence) ou par erreur (alternance d'incompétence).

Aphérèse: changement phonétique consistant en la chute d'un ou de plusieurs phonèmes ou syllabes initiaux d'un mot.

Apocope: changement phonétique consistant en la chute d'un ou de plusieurs phonèmes ou syllabes à la fin d'un mot.

Argot: dialecte social qui désignait autrefois le langage des malfaiteurs, leur jargon secret et qui par extension désigne actuellement le vocabulaire propre à un groupe social qui se veut en opposition avec les autres. Il a pour principal objectif de ne pas être compris que par les initiés ou de marquer l'appartenance à un certain groupe.

Dialecte: 1- dialecte régional, un système de signes et de règles combinatoires de même origine qu'un autre système considéré comme la langue, mais n'ayant pas acquis le statut culturel et social de cette langue indépendamment de laquelle il s'est développé. (Exemples: le francien, le picard)

2- dialecte social, un système de signes et de règles utilisé dans un groupe social donné ou par référence à ce groupe.

Emprunt: l'intégration d'un élément linguistique d'une langue à un autre système linguistique. L'emprunt est lié au prestige dont jouit une langue ou le peuple qui la parle.

Langue véhiculaire: langue servant à la communication entre des communautés ayant des langues maternelles différentes. C'est une langue utilisée d'une manière privilégiée pour l'intercommunication et l'intercompréhension.

Langue vernaculaire: un système linguistique spécifique employé dans la région et la communauté d'origine. C'est la langue maternelle de cette région ou de cette communauté.

Lexique: selon la lexicographie, le lexique est soit le livre comprenant la liste des termes utilisés par un auteur ou par une science, soit un dictionnaire bilingue qui met en parallèle des unités lexicales de deux langues.

Comme terme général de la linguistique, il désigne l'ensemble des unités formant le vocabulaire, la langue d'une communauté ou d'un locuteur.

Métaphore: figure de rhétorique basée sur l'emploi d'un mot concret pour exprimer une notion abstraite et ce en l'absence des mots introduisant la comparaison.

Métonymie: figure de rhétorique consistant à désigner un objet ou une notion par un terme autre que celui qu'il faudrait utiliser, les deux termes étant liés par une relation de cause à effet, de matière à objet, de contenant au contenu ou de la partie au tout.

Néologisme: un nouveau mot construit et non hérité d'un état plus ancien de la langue. Il est considéré comme tel tant qu'il est encore mal lexicalisé, qu'il est récent aux oreilles des locuteurs ou qu'il est d'usage limité.

Niveaux de langue: répartition du lexique de la langue en plusieurs répertoires en fonction de la norme. Les niveaux vont du "littéraire" jusqu'au "vulgaire" ou "argotique" en passant par "familier" ou "populaire".

Norme: la conformité à un usage donné comme commun et standard dans une communauté linguistique.

Phonème: unité minimale distinctive de la phonologie. Si deux sons sont utilisés pour opposer deux mots comme [t] et [d] dans toit [twa] et doigt [dwa], ces deux sons constituent deux phonèmes. Si leur opposition n'entraîne pas la création de deux termes différents, ils constituent un seul phonème, comme les différentes réalisations du [r].

Sabir: langage mixte généralement à usage commercial parlé autrefois en Afrique du Nord et dans le Levant par des groupes ayant des langues maternelles différentes. Les sabirs sont des langues d'appoint, ayant une structure grammaticale mal caractérisée et un lexique pauvre limité aux besoins qui les ont fait naître et qui assurent leur survie.

Sociolinguistique: discipline linguistique qui a pour tâche de décrire les différentes variétés qui coexistent au sein d'une communauté linguistique en les mettant en

rapport avec les structures sociales. Elle s'intéresse à souligner la dépendance du linguistique par rapport au social.

Terme: 1- en syntaxe, c'est un mot qui assume dans une phrase une fonction déterminée.

2- il s'emploie parfois comme synonyme de mot ou d'item lorsqu'il s'agit de décrire une structure.

3- en terminologie, c'est une unité signifiante constituée d'un mot ou de plusieurs mots qui désigne une notion de façon univoque à l'intérieur d'un domaine.

Variante: une forme d'expression différente d'une autre, mais n'entraînant pas de changement de contenu.

Variation: 1- phénomène par lequel une langue déterminée n'est jamais à une époque donnée dans un lieu et dans un groupe social donnés identique à ce qu'elle est à une autre époque, dans un autre lieu, dans un autre groupe social.

2- synonyme de variante et parfois de variante libre, terme qui réfère aux unités linguistiques interchangeables dans tous les contextes.

Verlan: inversion de l'ordre des syllabes ou des phonèmes d'un terme en fonction du nombre des syllabes qu'il renferme (exemple: meuf pour femme)

Xénisme: unité lexicale constituée par un mot d'une langue étrangère et désignant une réalité propre à la culture des locuteurs de cette langue. Le xénisme, à force d'être utilisé, peut devenir un pérégrinisme ensuite un emprunt.

Table des illustrations

Figure 1:-----p. XI
Les Sarcelles dans le Val d'Oise (1999)

Figure 2:-----p. 21
En 1966, Saint-Denis constituait le troisième
bidonville de la région parisienne.

Figure 3:-----p. 22
En 1945, un quartier pavillonnaire inondé
dans la banlieue parisienne

Figure 4:-----p. 23
Répartition de la banlieue parisienne

Figure 5:-----p. 30
Le groupe de rap IAM

Figure 6:-----p. 31
Les tags et les graffitis à Grenoble

Table des matières

- Introduction -----	pp. 1-13
- <u>Première partie</u> -----	pp. 14-56
<i>Réflexions sur les cités</i>	
* <i>Premier chapitre:</i>	
<i>Vision sociologique</i> -----	pp. 15-37
* <i>Deuxième chapitre:</i>	
<i>Approche sociolinguistique</i> -----	pp. 38-56
- <u>Deuxième partie</u> -----	pp. 57-148
<i>Procédés sémantiques de formation lexicale</i>	
* <i>Premier chapitre:</i>	
<i>L'argot</i> -----	pp. 58-109
* <i>Deuxième chapitre:</i>	
<i>Les marques transcodiques</i> -----	pp. 110-136
* <i>Troisième chapitre:</i>	
<i>La métaphore</i> -----	pp. 137- 148
- <u>Troisième partie</u> -----	pp. 149- 196
<i>Procédés formels de formation lexicale</i>	
* <i>Premier chapitre:</i>	
<i>Le verlan</i> -----	pp. 150- 165
* <i>Deuxième chapitre:</i>	
<i>L'abréviation</i> -----	pp. 166-183
* <i>Troisième chapitre:</i>	
<i>La dérivation et la composition</i> -----	pp. 184- 196
- Conclusion -----	pp. 197-203
- Orientation bibliographique -----	pp. 204- 215

- **Annexes:**-----pp. 216- 233

***Glossaire du français**

contemporain des cités-----pp. 216- 222

***Glossaire des notions linguistiques**-----pp. 223- 225

***Index thématique**-----pp. 226- 228

***Index onomastique** -----pp. 229-232

***Table des illustrations**----- p. 233

-**Table des matières** -----pp. 234-235